

ESSAI

SUR LE PALI,

OU

LANGUE SACRÉE

DE LA PRESQU'ILE AU-DELA DU GANGE.

ESSAI
SUR LE PALI,

OU

LANGUE SACRÉE

DE LA PRESQU'ILE AU-DELA DU GANGE,

AVEC SIX PLANCHES LITHOGRAPHIÉES,

ET LA NOTICE DES MANUSCRITS PALIS DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI;

PAR E. BURNOUF ET CHR. LASSEN,

Membres de la Société Asiatique de Paris.





PARIS,

A LA LIBRAIRIE ORIENTALE DE DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS,

Imp.-Lib. Memb. de la Société Asiatique de Paris,

Et Libraires de la Société Royale Asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande, sur le Continent,

RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS, ET RUE RICHELIEU, N° 67.

M DCCC XXVI.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

5 n/—

AVERTISSEMENT.

L'IDIOME auquel ce travail est consacré, a jusqu'à ce jour attiré trop peu l'attention des orientalistes, pour qu'on n'accueille pas avec quelque indulgence un ouvrage qui, donnant le moyen d'en apprécier le véritable caractère, essaie en même tems de résoudre la plupart des problèmes qui se rattachent à l'histoire de son origine et de ses destinées en Asie. Sans prétendre en avoir trouvé la solution complète et définitive, les auteurs se flattent d'avoir mis quelques faits à la place des notions vagues et obscures qu'on possédait sur le *Pali*. Cet avantage, qu'ils doivent à un concours heureux de circonstances, ne leur a pas fait méconnaître l'utilité des renseignemens qu'ils ont pu trouver dans les dissertations du P. Paulin et de Leyden; et l'on verra, dans le premier chapitre de cet *Essai*, avec quel soin ils ont rassemblé tout ce qui avait été dit jusqu'à ce jour sur le *Pali* par les hommes qui avaient le droit d'en parler. Les auteurs n'ont pas craint d'entrer, à cet égard, dans quelques détails, d'une part, pour rendre justice à des tentatives honorables; de l'autre, pour déterminer avec exactitude ce qu'ils leur doivent. Il est inutile de rendre compte ici des moyens de critique qu'ils ont employés pour assurer leur marche; on en trouvera l'exposé dans la partie de l'ouvrage relative aux alphabets *Palis*, pour lesquels l'absence de tout secours rendait la critique toujours nécessaire, mais quelquefois difficile. Le soin qu'a pris l'un d'eux de lithographier les planches dressées en commun, assure la parfaite exactitude

des caractères qu'elles représentent, et met de plus le lecteur à portée de vérifier par lui-même les procédés et les résultats de ce travail. Pour faciliter cette vérification, les auteurs ont réuni toutes les observations qui pouvaient éclaircir les diverses écritures usitées pour le *Pali*, et, en même tems, les manuscrits jusqu'ici inconnus qui en offrent des modèles. L'empressement avec lequel M. *Abel-Rémusat* a bien voulu leur communiquer tout ce que la Bibliothèque du Roi possède en ce genre, et les encouragemens nombreux qu'il leur a donnés, ont vivement secondé, nous dirons même, ont fait naître ce travail; et les auteurs croiraient manquer à l'accomplissement d'un devoir, s'ils ne lui adressaient ici l'hommage public de leur juste reconnaissance.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS L'ESSAI SUR LE PALI.

CHAPITRE PREMIER.

Pages

Importance historique et philologique du Pali......... 1

Résumé des travaux entrepris jusqu'à ce jour sur le Pali. *ib.*

Renseignemens donnés par Laloubère, Kæmpfer, Paulin de Saint-Barthélemy et Leyden.................. 6

CHAPITRE II.

Des alphabets palis.............................. 20

§ I. Examen de l'alphabet pali de Laloubère....... *ib.*

Alphabet pali-siamois extrait du Phâtimokkha... *ib.*

§ II. Alphabet pali-siamois extrait du Boromat...... 25

§ III. Alphabet pali carré ou pali-barman.......... 27

§ IV. Comparaison des alphabets palis avec quelques alphabets de l'Inde, du Tibet, de Java et de Ceylan.............................. 32

De l'origine et de la dérivation des caractères palis................................ 39

Détails sur le passage du Bouddhisme à Ceylan et dans la presqu'île au-delà du Gange....... 42

CHAPITRE III.

Caractère grammatical de la langue palie............ 73

Observations préliminaires........................ *ib.*

SECT. I. Des lettres............................ 76

SECT. II. Déclinaison des substantifs et des pronoms.. 103

SECT. III. Conjugaisons.......................... 118

CHAPITRE IV.

Pages
De l'Extension du Pali et de son origine.............. 138
§ I. Conséquences du précédent chapitre.......... *ib.*
§ II. Peuples chez lesquels le Pali est cultivé....... 142
§ III. Si le Pali a des dialectes, et dans quel pays il a dû prendre naissance........................ 147
§ IV. Le Pali est-il le dialecte Mâgadhi............. 154
§ V. Comparaison du Pali et du Prâkrit........... 157
Conclusion.................................... 186

APPENDICE

Contenant la Notice des manuscrits palis de la Bibliothèque du Roi et l'explication des *fac simile*...... 190
N° I. *Fac simile* du Boromat et Notice du manuscrit. *ib.*
N° II. *Fac simile* du Phâtimokkha et Notice du manuscrit........................ 197
N° III. Commentaire sur les noms de Bouddha..... 202
N° IV. *Fac simile* du Kammouva et Notice du manuscrit. 205
N° V. Spécimen de la vie de Sivichay et Notice des manuscrits pali-siamois............. 209
Index des mots palis expliqués dans cet Essai....... 213



ESSAI
SUR LE PALI,

OU

LANGUE SACRÉE
DE LA PRESQU'ILE AU-DELA DU GANGE.



CHAPITRE PREMIER.

Résumé des travaux entrepris jusqu'à ce jour sur le Pali.

PARMI les nombreux idiomes qui se parlent, ou au moins sont cultivés dans la presqu'île au-delà du Gange, le *pali* ou *bali* est, sous plusieurs rapports, un des plus curieux. Peu connu jusqu'ici des Européens, il offre ce genre d'intérêt que présente toute étude nouvelle; et de plus, quand on pense, d'une part, à ses rapports intimes avec une langue célèbre, le samskrit, et d'autre part, au rang élevé qu'il occupe parmi les nations où il domine, on ne peut s'empêcher d'espérer qu'il deviendra bientôt une branche importante des études dont l'Asie occupe en ce moment la curiosité européenne. Des nations dont les langues vulgaires offrent de grandes différences, reconnaissent toutes le pali pour leur langue

sacrée. Depuis le puissant et vaste empire des Barmans, ou Birmans, jusqu'aux royaumes de Siam, et peut-être de Tchiampa, il règne avec le titre vénérable de langage de la religion et de la science; et il resserre le lien puissant qui, aux yeux du philosophe, ramène sous une sorte d'unité des peuples de civilisations aussi diverses que le montagnard lourd et grossier de l'Arakan, et l'habitant plus policé de Siam. Ce lien, c'est la religion de Bouddha, divinité commune de tous ces peuples. Depuis Tchittagong jusqu'à la Chine, son culte domine sans partage avec sa hiérarchie, ses monastères et son cortège d'idées philosophiques (1); et il a tellement effacé les anciennes croyances populaires, qu'il est difficile aujourd'hui d'en retrouver la trace (2).

Cette religion qui, dans sa constitution intime, répond sans doute aux besoins des esprits asiatiques, puisque presque toute l'Asie orientale l'a adoptée et la pratique encore aujourd'hui, peut donc, grâce au pali qui lui sert d'interprète, être étudiée sur un point nouveau du globe. Aux renseignemens que nous ont donnés Ceylan, la Chine, le Tibet, le Japon, vont se joindre ceux qu'on ne peut manquer de trouver dans les régions moins connues de la presqu'île au-delà du Gange; et il n'y a peut-être pas trop d'audace à espérer que la connaissance du pali doit aider, en grande partie, à soulever le voile qui cache encore à nos regards les mystères du boud-

(1) Leyden, *Asiat. Research.*, t. x, p. 161, ed. Lond. 4°.

(2) Buchanan, *Asiat. Research.*, t. vi, p. 267, ed. Lond. 4°.

dhisme. On peut croire en effet, que, plus rapproché de l'Inde, lieu de son origine, ce culte a dû, dans la presqu'île, se garantir plus facilement de toute innovation, et se conserver pur de tout mélange. Quand on voit le zèle religieux pousser des Chinois jusque dans l'Inde (1), peut-on penser que les montagnes de Tipperah aient été une barrière insurmontable à la pieuse ardeur des bouddhistes d'Ava et d'Arakan? Si près du siége antique de leur croyance, ils ont dû entretenir avec le pays où elle était née, des relations qui devaient profiter au maintien de la religion et du culte. Il faut l'avouer, cependant: nous préjugeons ici une question que l'histoire n'a pas encore résolue, celle de savoir à quelle époque la presqu'île a reçu le culte de Bouddha; car si elle ne l'a admis que postérieurement à la persécution violente qui l'a chassé de l'Indostan, elle perd l'avantage de sa position géographique. L'Inde n'est plus pour elle la terre de la vraie croyance, et les bouddhistes d'Ava et de Pégu n'ont plus, quant aux moyens de conserver la pureté de la doctrine, la moindre supériorité sur les bouddhistes des régions les plus éloignées de l'Inde. Il n'en reste cependant pas moins vrai, que les notions que nous donneront les livres palis sur le bouddhisme, auront cet inappréciable avantage, d'être puisées aux sources pures d'un idiome qui reproduit presque identiquement le samskrit, ou la langue savante du pays où naquit Bouddha. C'est là une considération qui doit inspirer un vif

(1) *Voyez* M. Abel-Rémusat, *Histoire de Khotan*, p. 1, et passim.

intérêt pour tout ce qui nous viendra de ces livres. On comprend en même tems de quelle importance est la détermination exacte des rapports du pali avec le samskrit. Car si la langue, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus variable, n'a que peu changé, ne doit-on pas croire que le dogme et le culte, deux choses qui résistent plus fortement, surtout en Asie, aux causes diverses qui peuvent modifier le langage, n'ont pas dû s'altérer davantage? Il y a plus, la ressemblance, et il faut presque le dire, l'identité de la langue, n'est elle-même qu'une conséquence de l'identité des idées; conclure de l'une à l'autre est, à notre avis, de toutes les inductions la plus légitime. On peut donc espérer que les livres palis nous présenteront la doctrine de Bouddha avec ses traits et sa couleur vraiment indiennes, et telle qu'elle a dû fleurir aux lieux de son origine.

Cet espoir est principalement ce qui nous a encouragés à entreprendre l'étude d'une langue, que l'absence de tout livre élémentaire entourait de plus d'une difficulté. Ce que nous trouvions dans les auteurs qui en ont parlé jusqu'ici, était assez pour nous inspirer un vif désir de l'étudier, trop peu pour nous être d'un grand secours. Au premier coup-d'œil, les renseignemens qu'ils nous fournissaient, ne paraissaient pas devoir conduire à un résultat aussi intéressant que l'intelligence d'un grand nombre de mots et de formes grammaticales; c'est cependant du fait que le pali, ou la langue religieuse de la presqu'île au-delà du Gange, avait, avec le samskrit, une analogie frappante, que nous sommes partis pour arriver aux conséquences exposées dans cet *Essai*. Or,

ce fait est tout ce que les auteurs qui ont parlé du pali, ont dit de plus certain et de plus authentique; et, sauf un mémoire de Leyden sur les langues indo-chinoises, inséré dans les *Recherches asiatiques de Calcutta* (1), et un morceau sur la littérature des Barmans, par le docteur Buchanan (2), les détails donnés par les autres voyageurs ou savans reviennent à cette proposition. Mais comme elle est importante, et que nous lui devons beaucoup, il est juste d'en faire honneur à ceux qui l'ont avancée, dans un tems où, entourée de peu de preuves, elle pouvait paraître paradoxale.

L'étude que nous entreprenons est si nouvelle, qu'à peine sait-on comment écrire le nom de la langue qui en fait l'objet. Le plus grand nombre des autorités (et une seule, celle de Leyden, peut avoir quelque poids) est pour l'orthographe que nous suivons; Leyden dit, entre autres, qu'on écrit *pali*, mais qu'on prononce *bali*. Les missionnaires français à Siam, auxquels nous devons les manuscrits précieux de la bibliothèque du Roi, ont écrit *bali;* mais dans la bouche d'un Siamois, le *b* et le *p* se confondent facilement. Quant à l'étymologie de ce mot, nous nous avouons dans l'impossibilité d'en rien dire; nous ne l'avons pas trouvée dans les textes; et plutôt que d'avancer des hypothèses aussi peu fondées que celles de Laloubère et de Leyden, nous aimons mieux attendre que la lecture de quelque grammaire originale

(1) *Asiat. Research.*, t. X, p. 158, ed. Lond. 4°.

(2) *Asiat. Research.*, t. VI, p. 163, ed. Lond. 4°.

nous en fournisse la signification exacte, et en même tems l'étymologie. Quand on aura lu cet *Essai*, et qu'on connaîtra quel est le caractère de la langue palie, on nous pardonnera de ne pas réfuter plus longuement diverses hypothèses sur l'antiquité du pali, ou des Palis (car on a pris la langue pour un peuple), entre autres celle de Laloubère qui, sur l'autorité de d'Herbelot (1), l'assimile au pehlvi, et celle de Leyden, qui l'identifie avec le *bâhlikâ bhâchâ*, ou langue de Balk (2).

Le premier que nous sachions, qui ait parlé du pali, est Laloubère, dans son excellente relation du royaume de Siam, où il avait été envoyé par Louis XIV, comme ambassadeur extraordinaire, en 1687 et 1688 (3). Il donna la traduction de la vie de *Thevetat*, d'après l'original pali, et le commencement d'une sorte de rituel sous le titre d'*Explication du Patimouc ou du texte du Vinac* (4). A ces renseignemens précieux il ajouta trois alphabets palis (5), que plus tard les encyclopédistes ont copiés fidèlement, et dont nous examinerons plus bas la valeur. Le premier aussi il a indiqué la ressemblance des noms des jours de la semaine en pali et en samskrit. Il se servit, pour cette comparaison, de ces noms, tels que les avait donnés Abraham Roger, « en

---

(1) Laloubère, *Relat. de Siam*, t. I, p. 536.

(2) *Asiat. Research.*, t. x, p. 277, ed. Lond. 4°.

(3) Tom. I, p. 25 et 26.

(4) *Relat. de Siam*, t. II, p. 35.

(5) *Ibid.*, t. II, p. 98.

sanskretam, qui est, dit-il, la langue savante des brahmanes de la côte de Coromandel (1). » Dans l'état d'imperfection où se trouvaient ces études, il y avait quelque mérite à faire ces rapprochemens que Chambers a reproduits depuis (2). Le désir de trouver des analogies quelles qu'elles fussent, entre le pali et les idiomes de l'Inde, paraît même avoir tellement dominé Laloubère, qu'il essaya d'établir un rapport entre l'alphabet pali qu'il avait fait graver, et le dévanagari que Kircher avait consigné dans sa *Chine illustrée*. « Autant que je puis juger » du hanskret, par l'alphabet que Kircher nous a donné » dans *la Chine illustrée*, cette langue, qui est la » langue savante du grand Mogol, a cinq accens, » comme le pali ; car les caractères de son alphabet sont » divisés de cinq en cinq (3). » Kircher en effet avait donné un alphabet dévanagari assez fidèle, dont les lettres sont divisées de cinq en cinq (4). Mais il n'est pas exact de conclure de cette division, comme le fait Laloubère, que les lettres dévanagaries ont cinq accents comme les lettres palies. Dans l'alphabet de Kircher, les lettres samskrites ne sont pas disposées selon l'ordre adopté généralement, *ka, kha, ga, gha, nga*, etc., ordre que suit exactement le pali, mais selon

(1) Laloubère, t. II, p. 75 ; Abraham Roger, *La Porte ouverte au Paganisme*, p. 77, trad. franç.

(2) *Rech. asiat.*, t. II, p. 103, trad. franç.

(3) Laloubère, t. II, p. 98.

(4) *Chine illustrée*, p. 222, trad. franç.

une classification tout arbitraire : les cinq voyelles d'abord, l'*h* aspirée et les quatre semi-voyelles, les cinq nasales, les fortes aspirées des cinq ordres, etc. Dans chacune de ces divisions, il n'y a pas cinq accens, mais cinq lettres différentes, par exemple, *ha, ya, va, ra, la;* tandis que, dans la disposition de l'alphabet pali, tel que le donne Laloubère, qu'on lise, d'après l'accentuation barmane et siamoise, *ka, k̀ha, khà, ga, nga,* ou suivant le système samskrit, *ka, kha, ga, gha, nga,* on peut, à la rigueur, voir là une seule et même lettre successivement affectée de cinq accens différens. C'est en renversant la disposition de Kircher que Laloubère eût pu retrouver l'ordre de l'alphabet pali; mais cela n'empêche pas d'admirer l'instinct qui, déjà, le portait à trouver de l'analogie entre deux alphabets alors si peu éclaircis. Depuis Laloubère, le seul alphabet que nous trouvions, a été donné par Kæmpfer dans ses *Amœnitates exoticæ* (1). Ce savant, dans une petite planche in-4°, qui contenait les alphabets de quatorze langues, fit graver un caractère pali entièrement indéchiffrable, mais qui ressemble cependant à celui de Laloubère. Il est tout-à-fait impossible de se servir de ce spécimen pour la lecture du pali : d'abord, parce que les lettres sont si rapprochées les unes des autres qu'on ne peut les distinguer; ensuite, parce que la valeur n'en est pas indiquée, et que si on suivait, pour trouver cette valeur, l'ordre de l'alphabet sémitique, qui ouvre cette planche, on

---

(1) Fascic. II, p. 440.

tomberait dans de graves erreurs. La disposition des caractères palis est, en effet, loin de correspondre à celle de l'alphabet que Kæmpfer donne en tête de son tableau.

Nous nous contentons de consigner ici l'opinion de Lacroze, qui, d'après l'analogie qu'il avait remarquée entre l'alphabet de Ceylan, de la côte de Malabar, de Siam, et de la langue palie, croyait pouvoir affirmer que tous ces alphabets dérivaient du samskrit, qu'il appelait *hanskret* (1). Il se plaint de manquer de faits pour prouver cette assertion; et l'on peut regretter qu'il n'ait pas eu à sa portée les secours dont purent disposer les missionnaires de la Propagande. Malgré ces secours, Carpanus, l'auteur de l'*Alphabetum Barmanum vel Bomanum*, fit peu pour la connaissance du pali. Il constata seulement que c'était la langue savante de toute la presqu'île au-delà du Gange, sans faire la moindre allusion à ses rapports avec le samskrit, déjà plus connu de son tems (2), et il donna, sans l'expliquer, un *fac simile* du commencement du livre pali appelé *Kammouva*, précédé d'un alphabet pali ou *magata*. Comme ici nous ne ne faisons que le résumé historique des efforts tentés pour avancer la connaissance du pali, nous ne nous arrêterons pas à montrer les vices de cet alphabet, dont les lettres étaient données sans que rien indiquât leur valeur respective. Il suffira de dire que l'auteur, dans la seconde

(1) *Thesaur. Epist.* Lacroz. t. III, Ep. 42, p. 85.

(2) *Alphab. barman.* ed. prior, p. 12. poster., p. 10.

édition de cet ouvrage, le supprima comme inexact, et laissa le spécimen du *Kammouva* sans aucune explication possible (1).

Carpanus eut encore le tort de reprocher à Laloubère d'avoir pris le caractère barman pour le pali, quand lui-même il reproduisait si peu fidèlement le pali carré qu'il avait sous les yeux (2). Nous verrons plus bas que Leyden a réhabilité Laloubère, dont il faudra encore long-tems loüer l'exactitude et l'attention consciencieuse. Aidé de quelques autres recherches inédites de Carpanus, et des manuscrits du P. Mantegatius, qui se trouvent dans la bibliothèque du cardinal Borgia, Paulin de Saint-Barthélemi, dans son Catalogue du musée de Velletri, avança qu'il était impossible de comprendre la langue palie sans la connaissance du samskrit (3). C'était dire que les deux idiomes étaient intimement unis l'un à l'autre. Paulin eut le mérite de donner quelques preuves

(1) Alphabetum alterum vero quod ære incisum priori editioni adduximus, nunc haud moramur, etsi hujus modi alphabetum *pali*, sive *bali*, sive etiam *balia* appellatum, vetustissimum in Avæ regno et arcanum esse probe sciamus, ut pote quod a Talapoinis (quod monachorum genus est) usurpari soleat. Scilicet prætereundam à nobis omnem de eo curam existimavimus, postquam tres vel quatuor hujus modi characterum formas dubias, duas vero falsas omnino esse intelleximus, quin nobis quidquam certius aut securius oblatum fuerit, quod sufficiendum tuto censeremus. *Alphab. Barmanum*, ed. post., p 10.

(2) Anno 1688 Dns. de Laloubère...... quosdam ex alphabeto bali seu pali characteres in Europam retulisse credidit; at deceptus fuit, quandoquidem ii non aliud sint quam characteres sive litteræ barmanæ et regni Laos. *Alph. Barman.* ed. 1776, p. 38.

(3) *Musei Borgiani Velitris codices Mss. avenses, peguani*, etc, p. 16.

de son assertion (1). Toutes, il faut l'avouer, ne sont pas exactes ; il ne savait pas assez l'un et l'autre idiome pour qu'il ne se glissât pas quelques erreurs au milieu de ses recherches ; cependant, on doit lui savoir gré d'avoir donné des renseignemens assez précis sur quelques livres palis que contient la riche collection du musée de Velletri. Il a fait ainsi entrer dans le domaine de la science des livres dont, sans son travail, peu de personnes soupçonneraient aujourd'hui l'existence.

Nous n'oublierons pas de rappeler ici le témoignage de deux savans illustres, William Jones (2), et Chambers (3), qui répétèrent l'assertion prouvée par Paulin pour la première fois. Après eux vint le docteur Buchanan qui, dans un mémoire curieux, jeta de vives lumières sur les opinions religieuses des Barmans ; mais il ignorait la langue palie, et d'ailleurs son travail n'était pas philologique. Il donna un résumé de la mythologie et de la religion des Barmans, d'après trois traités latins du P. Vincent Sangermano, prêtre italien, qui avait long-tems résidé à Rangoun. Ces traités avaient été compilés sur des livres palis par ce missionnaire, un des premiers Européens qui ait connu la langue savante de la presqu'île. On peut reprocher à cet auteur de n'avoir pas indiqué ses sources, et d'avoir renoncé à la forme des écrits originaux, pour en faire des extraits dans le goût européen.

---

(1) *Ibid.*, p. 2 sqq.

(2) *Asiat. Research.*, t. III, p. 11, ed. Lond. 4°.

(3) *Rech. asiat.*, t. II, p. 102, trad. franç.

Aussi ce qui, selon nous, recommande le plus son travail, c'est une traduction, ou plutôt une paraphrase d'un livre pali intitulé *Kammouva*, qui contient les règles de l'ordination des prêtres mendians, que le texte même nomme *Bhikkhou*, les missionnaires italiens *Pinzen*, et qui, principalement à Siam, sont connus des européens sous le nom de *Talapoins* (1).

La découverte que nous avons faite du texte de cet

---

(1) Buchanan, *Asiat. Research.*, t. VI, p. 274, dit que les prêtres bouddhistes sont, dans la langue barmaue, appelés *Rahâns*, et en pali, *Thaynka*. Nous serions tentés de croire qu'il y a ici une confusion, et qu'il faut prendre plutôt le mot *Thaynka* pour le barman. Dans le *Kammouva*, que nous avons lu en entier, aucun de ces deux mots ne se trouve. Les prêtres y reçoivent le nom de *bhikkhou*, en samskrit, *bhikchou*, mendiant. Il est vrai qu'il existe deux ordres de prêtres, et, alors les dénominations de *bhikkhou* et de *rahân* seraient peut-être consacrées à désigner ces différences. Ce qui appuierait cette opinion, c'est que le missionnaire italien qui a traduit le *Kammouva*, et dont le manuscrit existe dans le musée de Velletri, et dans la bibliothèque de la Propagande, donne à son travail ce titre : *Kammua, ossia trattato della ordinazione de' Talapoini del secundo ordine detti Pinzen*. Quant au mot *rahân*, il nous semble être une altération du mot samskrit *arhân*, (rad. *arhat*), *vénérable*. Ce nom, sous sa forme samskrite, est donné par le vocabulaire Pentaglotte bouddhique (*voy.* M. Abel-Rémusat, *Mélanges asiat.*, tom. I, p. 163), comme un des titres de Bouddha, et on le trouve dans la formule d'invocation qui ouvre tous les livres palis, légèrement modifié, en *arahâ* pour *arhân*. « *Namo tassa Bhagavato arahato sammâ sambouddhassa*, en samskrit: *Namas tasmæ Bhagavate arhate samyak sambouddhâya*, adoratio huic Bhagavat (domino) arhat (venerando) complete intelligenti. » Les mahométans nomment les prêtres bouddhistes d'Ava *raulás*, nom que portent les rahân à Arakan (*voy.* Syme's, *Embassy to Ava*, t. II, p. 331). Quant au mot *talapoin*, usité dans la presqu'île, depuis l'empire barman jusqu'à Laos, c'est la corruption de deux mots samskrits *tala-patra*, feuille de palmier, parce que tous les prêtres portent une large feuille de palmier comme éventail.

ouvrage parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi, nous a mis en état de profiter de la traduction du P. Sangermano, et nous avons pu ainsi faire quelques progrès dans la connaissance de la langue, sous le double rapport de la grammaire et de la terminologie. Le mémoire de Buchanan nous a donc été d'un puissant secours; mais comme il ne s'occupait que très-superficiellement de la langue, puisqu'il s'est presque contenté de noter la ressemblance du pali avec le samskrit, ce n'est qu'après avoir pris ailleurs des notions plus positives, que nous avons pu profiter des renseignemens contenus dans son travail. Or, ces notions, c'est à Leyden que nous les devons. Ce savant, dans le mémoire que nous avons cité plus haut, avait entrepris de donner une notice sommaire de toutes les langues qui se parlent dans la presqu'île au-delà du Gange, et même de quelques-unes de l'Océanique. Dans une énumération aussi complète que la sienne, le pali devait naturellement trouver sa place, non plus comme langage populaire, mais comme langue savante. Aussi put-on, pour la première fois, apprendre sur cet idiome peu connu, des détails précis et puisés aux sources authentiques. Leyden, dans son mémoire, donna un texte pali avec la traduction samskrite et anglaise, et, de plus, une liste de trente mots palis comparés avec le samskrit, le prâkrit et le zend. Il mit, le premier, hors de doute la ressemblance frappante de ces quatre langues entre elles, et donna un point de départ à ceux qui tenteraient d'arriver à la connaissance du pali par celle de l'un des trois autres idiomes, mais principalement du samskrit.

Après ce travail sommaire, il préparait un mémoire dans lequel il devait exposer le système de la grammaire palie dans ses détails, et le comparer avec le samskrit, le prâkrit et le zend. Mais la mort le frappa au milieu de ses recherches, et son mémoire sur les langues indo-chinoises est resté le seul monument d'un esprit d'une sagacité peu ordinaire, et d'une conscience remarquable.

Une fois bien constatée par le témoignage de tant de savans l'analogie du samskrit et du pali, nous avons dû nous occuper des moyens de lire les manuscrits que nous avions sous les yeux, et que nous pensions devoir contenir du pali. Ils se composent, 1° de manuscrits dont l'écriture ne ressemble, au premier coup d'œil, que d'nne manière assez éloignée au spécimen donné par Laloubère (*voy*. pl. I et pl. II); 2° de manuscrits en un caractère anguleux, qui affecte des formes presque gothiques, et pour lequel nous nous voyions privés de tout secours (*voy*. pl. III); 3° d'un fort beau manuscrit sur feuilles dorées, écrit en un gros caractère carré, que, d'après l'alphabet de Carpanus, nous pouvions prendre pour le carré barman (*voy*. pl. IV). Rien n'indiquait que tous ces manuscrits dussent contenir du pali; mais comme ils faisaient partie de la collection des livres siamois, et qu'ils étaient écrits d'une autre manière que le *thay* ou siamois propre, on pouvait croire qu'ils formaient le dépôt des livres sacrés de Siam. Pour la première espèce d'écriture, cette conjecture devenait certitude; car le caractère qu'on y trouve est, dans un manuscrit siamois, mêlé au ca-

ractère *thay* propre, et ne s'en distingue que par sa couleur, qui est jaune. Nous avons donc, pour déterminer les autres manuscrits, consulté Buchanan et Leyden; et, quoique ces savans ne nous aient pas donné la forme des caractères, cependant leurs indications sont précieuses. Buchanan s'exprime ainsi (1): « Dans beaucoup d'inscriptions, et dans les livres » d'apparat tels que le Kammouva, le pali est écrit » avec un caractère carré, ressemblant un peu au samskrit bengali (2), et qu'on nomme *magata* ou *maghada*. On peut en voir un spécimen dans la description du musée Borgia, p. 15. Mais en général on se sert » pour l'écrire d'un caractère rond qui se rapproche » beaucoup des lettres barmanes. » Ici nous retrouvons la première et la troisième espèce d'écriture que présentent nos manuscrits; Leyden va nous donner l'explication de la seconde, et confirmer pleinement nos conjectures. Comme le passage de ce savant est ce qu'on a écrit sur les alphabets palis de plus précis et de plus exact, nous le donnons ici en entier. Il servira comme d'introduction générale à ce que nous avons à dire sur chacun de nos alphabets en particulier.

« L'alphabet pali semble dériver du dévanagari, quoiqu'outre une très-grande différence de forme, la

---

(1) *Asiat. Research.*, t. VI, p. 305. ed. Lond. 4°.

(2) Ceux qui compareront notre planche IV avec les alphabets bengalis connus, trouveront probablement cette assertion peu exacte. (Voyez, au reste, sur le rapport des alphabets palis avec les alphabets de l'Inde, la planche V, et l'explication, chap. II, § 4).

valeur des caractères ait été sensiblement modifiée par la prononciation monosyllabique des nations indo-chinoises. L'usage a fait disparaître quelques lettres, d'autres ont été accentuées d'une manière semblable aux tons appelés en samskrit *oudâtta, anoudâtta* et *svarita*, dans le système de prononciation usité pour chanter les Mantras et réciter les Védas (1). Ainsi le *sha* palatal et le *cha* cérébral, avec la double *kcha* de l'alphabet dévanagari, ont disparu en pali, quoiqu'on trouve souvent encore les deux premiers dans les alphabets les plus complets. Au lieu de prononcer la première série des consonnes *ka, kha, ga, gha, nga* (à la manière indienne), le pali les accentue ainsi : *ka, kha, khà, gaha, nga;* en proférant *ka* trois fois, 1° dans son ton naturel; 2° légèrement accentué, comme le ton *oudâtta* (l'aigu); 3° dans un ton bas et profond, comme dans l'*anoudâtta* (le grave) des Brahmanes qui chantent le *Samaveda. Gaha*, ou *ga*, ne se prononce qu'une fois et avec un accent léger, tandis que *nga* ne souffre pas d'altération. La seconde série *tcha*, etc., et la cinquième *pa*, etc., éprouvent les mêmes modifications. Les voyelles sont généralement disposées dans le même ordre que le dévanagari; mais, par une modification analogue de prononciation, on en compte quelquefois dix-huit. Cette prononciation est toutefois plus rigoureusement observée par les *Thay*

---

(1) *Oudâtta*, l'accent aigu; *anoudâtta*, le grave; *svarita*, le circonflexe. (*Voy.* Wilson, sur ces mots).

ou Siamois que par les Barmans et les habitans de l'Arakan, dont le langage n'est pas si fortement accentué, ni si monosyllabique que celui des *Thay* (1).

» La forme des caractères palis varie essentiellement parmi les nations diverses où cette langue est en usage. Le pali carré qu'emploient les Barmans, diffère beaucoup de celui des Siamois, et se rapproche plus des caractères propres à la langue barmane. Les Siamois appellent le caractère dont ils se servent *nangsu-khom*, c'est-à-dire, caractère *Khom* ou *Khohmen*, parce que, suivant la tradition, ils reconnaissent l'avoir reçu de ce peuple (2). Le barman carré paraît coïncider avec le caractère pali de Ceylan, quoique, dans cette île, les ouvrages palis soient écrits dans le caractère *sinhala*. Quant à celui qui est usité à Lâw (Laos), Tchiampa, et Anam, je n'ai pas eu occasion d'en juger. Carpanus, dans son *Alphabetum Barmanum* (3), prétend que

---

(1) *Thay* est le nom que se donnent les Siamois. Les *Thay*, snivant Laloubère, et après lui Leydeu, se divisent en deux races, les *Thay-yai* et les *Thay*; les premiers, c'est-à-dire, les *Thay anciens* ou *grands*, suivant la traduetion de ces deux mots, passent pour les anrêtres des *Thay* actuels qni s'appellent, par opposition, *Thay-noy*, e'est-à-dire, *petits Thay*. Les prémiers, dont nue partie subsiste eneore, habitent la contrée qni sépare le *Me-nâm* du *Mo-kân*, ou rivière de *Cambodja*. Les seconds habitent à l'onest du *Me-nâm*, on eutre ce fleuve et les frontières de *Tin-naw*, *Môn*, et de l'empire barman (Leyden, *Asiat. Research.*, t. x, p. 241, ed. Lond. 4°).

(2) Le peuple qui porte ce nom, habite snr les bords dn *Mo-kân*, on rivière de *Kam-bou-tchât* (Cambodja): aneiennement civilisée, eette nation fut d'abord soumise par les *Thay-yai*, ou auciens Siamois, pnis par les Siamois modernes. (Leyden, *Asiat. Research.*, t. x, p. 257, ed. 4°).

(3) Ed. 1776, p. 38.

Laloubère a pris le caractère barman et law pour le pali, et sir W. Jones dans son huitième discours anniversaire (1), si je le comprends bien, affirme la même chose sur le témoignage d'un naturel d'Arakan. Le fait cependant est que l'alphabet de Laloubère, quoique imparfait, puisqu'il a oublié les voyelles, et que la valeur de quelques lettres est inexactement rendue, est le véritable alphabet pali des Siamois, et celui que j'ai trouvé en usage parmi les Talapoins de la race Thay et Thay-yai, quoiqu'il puisse différer du pali en usage chez les Barmans et les Rukheng. Ce caractère, toutefois, lorsqu'il est bien écrit, n'est pas rond comme le caractère propre barman, mais formé par un certain nombre de petites lignes disposées angulairement, comme le *sinhala pouchpâkchara*, ou *caractère à fleurs de Ceylan*. En comparant ensemble les deux caractères palis, on trouve que le *pali-barman* se rapproche plus du caractère barman propre que du pali de Siam (2). »

De ce passage résultent plusieurs propositions qui ont servi de base à notre travail :

1° Les alphabets du pali diffèrent selon les nations chez lesquelles il est employé comme langue savante;

2° Le caractère usité par les Barmans est carré ;

3° Le caractère des Siamois est conforme au type qu'en a donné Laloubère ;

---

(1) *Asiat. Research.*, t. III, p. 11, ed. Lond. 4°.

(2) Leyden, *Asiat. Research.*, t. X, p. 279, sqq., ed. Lond., 4°.

4° Lorsque ce caractère est régulièrement écrit, il affecte une forme angulaire.

Cette dernière observation a confirmé les notions que nous donnait le titre d'un manuscrit fort beau, sur feuilles de palmier, portant : *Le premier livre de la Philosophie et de la Théologie des Siamois, appelées* Boromat, *en bali;* et nous avons pu croire alors qu'avec de l'attention et de la patience, nous finirions par trouver la clef de cet alphabet, dont nous n'avions qu'une description aussi succincte que celle de Leyden. Mais ce n'était pas celui par lequel nous devions commencer. Parmi ces trois espèces de caractères, entre lesquels nous pouvions remarquer une sorte de progression, depuis le plus carré, extrait des feuilles magnifiques intitulées, à la bibliothèque, *Manuscrit siamois*, jusqu'au plus rond, nous avons choisi, pour commencer, celui qui se rapprochait le plus du type de Laloubère, et de là, passant successivement au moins cursif, nous avons été étonnés d'en avoir, au bout de très-peu de tems, l'intelligence, sans être obligés de recourir trop souvent à des hypothèses, toujours plus ou moins arbitraires.

CHAPITRE II.

Des alphabets palis.

§ I. Alphabet pali-siamois, extrait du Phâtimokkha.

Laloubère, dans sa Relation de Siam, a fait graver en deux planches ce qu'il appelle trois alphabets palis. Cet énoncé est inexact; Laloubère n'a réellement donné qu'un alphabet, mais divisé en trois parties. La première, ainsi qu'on peut le voir dans notre planche I, lithographiée d'après la sienne, contient les consonnes simples, c'est-à-dire, non-unies aux voyelles ou à d'autres consonnes, et suivies seulement de l'*a* bref dévanagari, qui, suivant les différentes prononciations, peut être représenté, ou par *o* bref ou *e* muet, et plus généralement par *u*, comme dans l'anglais, *but*. Cette première partie de l'alphabet de Laloubère est incomplète; car elle ne donne pas les voyelles, et la valeur des consonnes y est, comme on peut le voir en la comparant à notre planche II, inexactement rendue.

La seconde partie se compose des consonnes combinées avec les voyelles.

Tout, dans cette partie, n'est pas rigoureusement pali; il faut supprimer, comme appartenant proprement

au siamois, les groupes *kuĭ* et *ko*, et au lieu de *kaou*, pour le groupe suivant, lire *ko*. La troisième partie se compose de la liste des consonnes *ka* et *na*, successivement unies à toutes les voyelles pour former des syllabes. Les inexactitudes du second alphabet sont répétées dans celui-ci, et, de plus, il faut lire partout deux *na*, de cette manière *kanna*, *kannâ*, etc. L'erreur de Laloubère vient de ce qu'il n'a pas nettement distingué les consonnes initiales de la forme abrégée qu'elles revêtent, lorsqu'elles font la deuxième partie d'un groupe. Il nous a fallu quelque attention pour nous apercevoir que les consonnes, telles que les donne Laloubère, étaient singulièrement amplifiées. C'est qu'il a confondu les deux formes des lettres, desquelles il n'a pas toujours exactement rendu la seconde; et cette confusion vient elle-même de ce qu'il a placé la seconde sous la première, de manière que souvent elle semble faire corps avec celle-ci. Dans nos planches nous avons séparé les consonnes initiales des groupes, suivant l'usage adopté dans les grammaires samskrites. L'emploi des groupes, composés de plusieurs consonnes diverses, n'est pas, au reste, si fréquent en pali qu'en samskrit. On rencontre plus ordinairement des groupes de deux lettres semblables; on verra la raison de cette différence lorsque nous traiterons du mode d'altération que le pali fait subir au samskrit.

Pour suppléer au manque de voyelles initiales, dont nous ne connaissions que l'*a* bref, donné par Laloubère dans le groupe final *ang* (*voy*. pl. I), il nous a fallu nécessairement avoir recours aux conjectures. D'abord

nous ignorions en quel nombre elles pouvaient être. Leyden dit bien, comme on l'a vu plus haut, qu'elles sont disposées suivant l'ordre dévanagari, mais que l'application de la méthode d'accentuation usitée pour les consonnes, les élève jusqu'au nombre de dix-huit. En supposant que chaque voyelle porte trois accens, le moyen, l'aigu et le bas, cela réduit les sons fondamentaux à six. Mais quels seront-ils? D'abord, nous avons reconnu qu'il fallait éliminer quatre voyelles de l'alphabet dévanagari, les deux *ri*, et les deux *lri*; nous indiquerons par la suite comment le pali les remplace. Restent dix voyelles de l'alphabet samskrit *a*, *â*, *i*, *î*, *ou*, *oû*, *e*, *æ*, *o*, *ao*. Dans les manuscrits qui nous ont servi pour nos recherches, nous n'en avons trouvé que six *a*, *â*, *i*, *ou*, *e*, *o*. En les accentuant des trois manières énoncées plus haut, nous aurons les dix-huit de Leyden. Cependant, nous avouons qu'il y a quelque chose de singulier à ne voir ni l'*î* long, ni l'*oû* long. Il ne faut pas, toutefois, oublier que, même en samskrit, le nombre des mots qui commencent par ces lettres, n'est pas très-considérable. Au reste, ce qui peut justifier et appuyer nos conjectures sur la forme des voyelles initiales, c'est que dans les deux manuscrits, que nous avons lus en entier, aucun signe ne nous a arrêtés, et les mots que nous avons épelés suivant notre système, présentent tous un analogue reconnaissable en samskrit. Nous en donnons quelques exemples dans notre planche II, sous le titre de spécimen du *Phâtimokkha*. On pourra ainsi vérifier s'ils légitiment notre lecture. Quant au nombre des voyelles, on verra que dans les deux autres alpha-

bets, nous n'en avons pas pu trouver plus de six, quoique les matériaux dont nous les avons extraits, fussent, au moins pour le second alphabet, beaucoup plus nombreux.

Quant aux consonnes, nous devons avertir que nous n'avons trouvé le *djha* aspiré au commencement d'aucun mot. La forme que nous lui donnons est extraite d'un groupe. Cependant, comme elle offre une grande analogie avec celle de Laloubère, nous avons cru devoir l'admettre au nombre des initiales. Nous n'avons pu trouver davantage le *da* cérébral non aspiré. Il faut reconnaître même, qu'il y a sur les cérébrales quelque incertitude, causée par l'extrême ressemblance des formes. Le reste de l'alphabet nous semble exact; les formes répondent assez bien à celles de Laloubère, et nous avons pu, avec leur secours, lire des textes étendus. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer l'analogie de cet alphabet avec le dévanagari, sinon dans la forme, au moins dans la classification des lettres. Nous en traiterons d'ailleurs par la suite. La liaison des consonnes et des voyelles se fait aussi suivant la méthode de presque tous les alphabets de l'Inde, méthode que l'on trouve appliquée au dévanagari dans des manuscrits anciens, et dans un grand nombre d'inscriptions.

Les détails que nous venons de donner font voir tout ce qui reste encore à faire pour arriver à une entière exactitude. La publication d'une grammaire palie, ou au moins d'un alphabet complet, nous eût épargné ce travail fastidieux, et dans lequel on est à chaque instant exposé à des erreurs inévitables. On appréciera sans

dóute les difficultés que nous avons eu à vaincre ; mais, dussions-nous nous être souvent trompés, nous serons heureux si cet *Essai* peut engager ceux qui possèdent des notions quelconques sur cette langue intéressante à les faire connaître au public (1).

L'alphabet qui vient d'être décrit, et qui est exposé dans la planche II, est extrait du *Phâtimokkha*, manuscrit sur papier, faisant partie de la collection siamoise de la bibliothèque du roi.

Dans l'appendice, nous en donnerons une notice, avec la traduction du *fac-simile* qui se trouve planche VI.

Lorsque les Siamois écrivent le pali sur des olles, ou feuilles de palmier, méthode assez usitée dans la presqu'île, quoique moins fréquemment que dans l'Inde, leur caractère pali prend alors une forme un peu plus élégante (nous en donnons un spécimen dans notre planche II) ; mais, en y faisant attention, on verra que cette élégance est achetée aux dépens de l'exactitude. Ces caractères sont en effet plus arrondis que ceux du *Phâtimokkha*, ce qu'explique l'emploi du stylet dont on se sert pour graver sur la feuille du palmier (2).

---

(1) Le journal de la *Société Asiatique de Paris*, t. III, p. 59, avait annoncé que feu M. Carey, fils aîné du savant Carey, avait composé une grammaire palie avec une traduction en samskrit, prête à être imprimée. En 1822, il avait déjà été présenté à la Société asiatique de Calcutta, une grammaire de cette langue, commencée à Ceylan, par feu M. Tolfrey, et achevée par le Rév. Benj. Clough. Cet ouvrage devait être imprimé. On doit vivement regretter que ces projets n'aient pas eu de suite.

(2) Ce palmier est le *borassus flabelliformis* (Sonnerat. *V. aux Ind.*, t. I, p. 136, 4o). Les feuilles de cet arbre sont plus lisses, plus fermes, et d'une couleur plus également jaune à Ceylan, et dans la presqu'île au-delà du Gange, que dans l'Inde même. (Dubois, *Mœurs, Cérémonies*, etc., t. II, p. 120.)

Avec un semblable instrument, la forme ronde est en effet la plus facile à tracer; mais elle tend à effacer les marques caractéristiques de certaines lettres, très-aisées d'ailleurs à confondre, et elle fait surtout disparaître ces légères inégalités que l'on remarque au haut et au bas des caractères. Ces inégalités nous paraissent des restes du véritable et ancien alphabet pali-siamois, qui n'est pas encore devenu cursif. Que l'on compare avec la planche du *Phâtimokkha* la planche du *Boromat* (pl. III), on verra que toute la différence de ces deux caractères vient de ce que le premier a effacé les angles multipliés qui hérissent le second. Mais il les efface moins quand il est écrit sur papier, comme dans notre planche, que quand il est gravé au poinçon sur olles. Le spécimen que nous donnons de cette seconde manière d'écrire le pali, qu'on pourrait appeler une dégradation réelle, quoique peu sensible, du pali-siamois propre, est emprunté à un fort beau manuscrit ayant pour titre: *Histoire de Sivichay, une des incarnations du dieu Somonacodom, en bali, en* 3 *livres, livre* 1er.

Le texte que reproduit ce spécimen sera transcrit en caractères européens, traduit et expliqué dans l'appendice à la fin de cet *Essai.*

§. II. Alphabet pali-siamois, extrait du Boromat.

On a vu plus haut que, suivant Leyden, le véritable alphabet pali-siamois est formé de petites lignes disposées angulairement, et qu'il s'appelle caractère *khohmen.*

Nous n'hésitons pas à appliquer cette dénomination

à l'alphabet que nous donnons dans notre planche III, sans chercher à examiner si réellement il appartient au peuple qui porte ce nom. Nous donnerons ultérieurement le résumé du peu que l'on sait sur les migrations qui ont porté le pali, et avec lui les alphabets d'origine indienne, dans toute la presqu'île au-delà du Gange. Quant à l'alphabet *khohmen*, nous avons peu de chose à en dire, sinon que nous manquions de tout secours pour l'interpréter. C'est de l'examen attentif des élémens qui constituent le caractère de notre planche II, que nous avons déduit la connaissance du *khohmen*.

Nous avons ajouté aux voyelles le *visarga*, qui ne se trouve peut-être qu'une fois dans le mot *brah*, que Laloubère traduit par *illustre*, et l'*anousvâram*, dont l'emploi comme signe représentatif du *m* final est assez fréquent.

Nous n'avons pas trouvé le *da* cérébral non aspiré, quoique nous ayons lu un grand nombre de textes.

Pour les autres signes, nos assertions peuvent avoir quelque chose de plus affirmatif que pour l'alphabet précédent, en ce que les textes d'où nous les avons tirés sont, à la bibliothèque du roi, en assez grand nombre. Ils se composent de sept boîtes, consacrées à la philosophie et à la théologie des Siamois. Cette variété de textes nous a donné un grand nombre de groupes. Nous les avons recueillis avec soin, parce qu'ils peuvent causer quelque embarras dans la lecture. Les formes diverses de l'*oû* (long) ont été rendues avec le plus d'exactitude qu'il nous a été possible. Il en est une remarquable en ce qu'elle offre, avec le *v* ou *w* placé sous une consonne,

une ressemblance qu'expliquent très-bien l'analogie et la permutation si facile de ces deux sons *ou* et *w*.

En résumé, il nous semble qu'il ne peut pas s'élever le moindre doute sur la valeur que nous avons donnée à chaque signe. Les moyens critiques qui nous ont servi à déterminer l'alphabet précédent, ont été employés avec un plein succès pour le *khohmen*, qui, comparé avec celui de Laloubère, rebutait par une dissemblance totale de formes. Cependant il rentre dans celui qu'a donné cet exact voyageur, pourvu qu'on le fasse passer par l'intermédiaire de l'alphabet du *Phâtimokkha*. Le beau manuscrit auquel nous avons emprunté ces caractères s'appelle *Boromat*, s'il faut en croire le titre écrit de la main du missionnaire qui l'a envoyé.

Nous avons cherché dans notre appendice à expliquer le *fac-simile* donné dans notre planche III.

§ III. Alphabet pali-carré, ou pali-barman.

On doit remarquer que nous nous élevons graduellement du caractère le plus composé au plus simple, du plus cursif à celui qui l'est le moins. Si dans le principe nous eussions eu connaissance du pali carré, il eût été plus logique de suivre une marche inverse, et de montrer comment ce caractère, si arrêté dans ses formes, si solide, pour ainsi dire, dans sa structure, se brisait successivement dans le *khohmen*, devenait cursif dans l'alphabet du *Phâtimokkha*, et disparaissait complètement sous les élégans contours du siamois vulgaire. Le monstrueux caractère que nous donnons dans notre

planche IV contient en effet en germe, pour peu qu'on y fasse attention, les formes diverses qu'offrent les caractères précédemment exposés. Mais, comme nous l'avons déjà dit, notre point de départ était et devait être l'alphabet de Laloubère.

Nous voulons seulement empêcher qu'on ne tire d'induction de l'ordre que nous avons suivi, et qu'on ne pense que nous considérons le pali carré comme formé après coup sur des alphabets préexistans dans la presqu'île, ce que pourrait faire croire la régularité de ce caractère et le petit nombre des signes distinctifs qui empêchent les lettres d'être confondues les unes avec les autres. Cette question et les solutions diverses que nous en proposons, trouveront leur place dans le § 4 de ce chapitre.

Nous avons peu de chose à faire remarquer sur cet alphabet, très-simple, comme on le voit, dans ses formes. Nous ne lui avons donné, dans notre planche, que le nom de pali carré, sans l'affecter à aucune nation en propre, quoiqu'il appartienne à l'empire barman actuel, c'est-à-dire à l'Ava, au Pegu et à l'Arakan. Cependant, si on en croyait la note fort succincte qui accompagne, à la bibliothèque du roi, l'ouvrage d'où nous l'avons extrait, et qui porte : *Manuscrit siamois*, cet alphabet serait commun à toute la presqu'île, comme caractère d'apparat. Au reste, en attendant que des témoignages irrécusables nous autorisent à l'attribuer aux Siamois, nous avons de bonnes preuves qu'il est usité dans tout l'empire barman. Nous nous fondons : 1° sur le témoignage de Buchanan, qui dit que le *Kammouva* et

d'autres livres sacrés sont écrits en un gros caractère carré, sur feuilles dorées. Or le manuscrit d'où nous avons extrait notre pali carré, outre qu'il contient le *Kammouva* même, répond parfaitement à la description de Buchanan ; 2° sur ce que Buchanan, d'accord avec Leyden, renvoie à la page 16 de Paulin, dans son musée de Velletri, où il donne un spécimen du caractère carré usité dans l'empire barman. Or ce spécimen, que n'accompagne du reste aucune lecture, reproduit approximativement les formes de notre *Kammouva;* 3° (et c'est là la preuve la plus convaincante) sur ce que Symes, dans son *Embassy to Ava*, donne un specimen du pali d'après un très-beau manuscrit en sa possession, et qui contient le récit des cérémonies usitées à la consécration des *Rahâns* (1). Cette description indiquerait suffisamment le *Kammouva*, si d'ailleurs nous n'avions trouvé, au folio 7 recto de notre manuscrit, la partie de phrase qu'a fait graver Symes sans en donner la lecture. Elle commence par la seconde moitié d'un mot : *(Kha)mati sanghassa tasmâ tounhi eva(m) etadhârayâmiti.* Ces faits prouvent que le manuscrit de la bibliothèque du roi nous offre un spécimen du pali-barman. Nous en avons exposé les preuves avec quelques détails; on verra plus bas de quelle importance il était de constater ce fait.

Nous avons dit plus haut que Carpanus avait fait graver un alphabet pali sans l'indication de la valeur des

(1) Symes, *Embassy to Ava*, t. II, p. 410.

lettres, si fautif d'ailleurs, que dans la 2[e] édition de son livre il le fit disparaître. Il laissa cependant encore un spécimen de pali sous le titre de *Procemium Kammuva, sive liber ceremoniarum Talapoinorum* (p. 10); mais ce fragment n'est guère plus lisible que le précédent à l'aide de notre alphabet. Faut-il en accuser l'inexactitude de Carpanus, ou bien admettre que le manuscrit de Velletri diffère du nôtre par la forme des caractères? c'est ce que nous ne pouvons décider. Quelques caractères cependant présentent avec les nôtres beaucoup d'analogie; et nous savons par expérience que les lettres, dans les manuscrits de cette espèce, sont assez difficiles à distinguer, pour que l'altération des formes ne doive pas être mise tout entière sur le compte de l'original copié par Carpanus. Quant à nous, nous avons été forcés de laisser des lacunes dans notre alphabet. Ce n'est pas que nous n'ayons pu lire tous les signes que nous avons rencontrés; mais c'est que le manuscrit dont nous nous sommes servis, ne contient que onze feuilles, encore la dernière manque-t-elle. Ce caractère n'offre du reste aucune singularité remarquable, sinon que les groupes laissent voir d'une manière plus distincte que dans tout autre alphabet, les élémens dont ils sont composés. Les consonnes groupées se placent l'une sur l'autre dans l'espace qui sépare les lignes. On en fait de même pour le signe de l'*i*, qui est quelquefois d'une grosseur considérable. Mais quand la place est déjà prise par un groupe de la ligne supérieure, l'*i* se pose à côté de la lettre, comme nous l'indiquons dans notre planche. L'arbitraire le plus complet paraît régner dans le placement et jusque dans

la forme des voyelles jointes aux consonnes, ou plutôt il y a une règle, c'est de placer ces signes comme et où on peut. Cependant il est une particularité qu'il ne faut pas oublier de remarquer; c'est la manière dont se représente l'*á* long avec certaines consonnes, comme le *ga*, le *pa*, etc. Si on se contentait de joindre à ces lettres la perpendiculaire que nous donnons avec le *ta* dans notre planche, le *gá* ressemblerait au *ka*, et le *pá* au *ha*. Pour éviter cette confusion, on allonge le signe qui représente l'*á* long, et on le détache de la lettre. C'est l'emploi de ce signe dans le barman moderne qui nous a donné l'explication d'une variation dans le mode de représenter l'*á*, qui eût pu nous paraître arbitraire.

La forme des voyelles initiales ne présente qu'une analogie assez éloignée avec celle de nos autres alphabets. Il a fallu deviner, et alors nous avons appelé à notre aide le sens des mots. C'est ainsi que nous avons emprunté les deux formes de l'*e* aux mots *evam* et *eva* (ainsi) qui se rencontrent fréquemment. La forme de l'*o* vient de même du mot *okâsa*, dans lequel nous croyons reconnaître le mot samskrit *avakâsa* (lieu), suivant une règle de contraction qui sera expliquée plus bas. Nous n'avons pas trouvé de mot qui commençât par un *i*: cela est d'autant plus à regretter, qu'on rencontre fréquemment dans les autres manuscrits le mot *idam* (cela); du reste, notre alphabet est assez complet; sauf un groupe que nous n'avons pu lire, et deux lignes parallèles qui le suivent, nous croyons pouvoir répondre de la lecture du reste; seulement nous avons fait suivre les groupes *kya* et *tchya* du point d'interrogation, parce que nous

ne sommes pas certains que nous ne nous trompions pas. Le groupe *kya* est emprunté au mot *sakya*, de la racine *shak*, *pouvoir*. Mais, dans d'autres textes, on trouve *sakka*, ce qui est conforme à l'analogie du pali; *sakya* serait, au contraire, plus samskrit.

Aidés du travail du P. Sangermano, nous avons traduit le *Kammouva* en entier; nous en donnerons un fragment dans l'appendice, avec des détails sur le manuscrit même.

Nous ne pouvons quitter ce caractère sans faire remarquer combien sa forme carrée le rend propre à la gravure et à l'impression; la facilité avec laquelle les lettres se combinent laisse même peu à faire à celui qui voudrait les simplifier et les régulariser. Nous pensons que si l'étude du pali acquérait jamais quelqu'importance, ce serait ce caractère qu'il faudrait choisir pour imprimer les textes intéressans qu'on doit trouver dans cette langue.

§ IV. Comparaison des alphabets palis, avec quelques alphabets de l'Inde, du Tibet, de Ceylan et de Java.

Après avoir montré les formes diverses des alphabets palis des Barmans et des Siamois, il nous reste à rechercher à quelle contrée ils se rattachent, en un mot à poser, sinon à résoudre, la question de leur origine. Nous avons déjà fait remarquer l'analogie qu'ils présentent tous avec le dévanagari, quant à la disposition des lettres; il est bien vrai que c'est nous qui l'avons faite telle que nous la donnons; cependant nous pou-

vons nous autoriser du témoignage de Leyden, qui assure que l'ordre des lettres en pali est tout-à-fait semblable à celui de l'alphabet dévanagari, témoignage que confirme pleinement la disposition des alphabets modernes dérivés du pali, tel que le barman, etc. Mais la ressemblance ne s'arrête pas là. Quoique, comparées au dévanagari ancien ou moderne, les lettres palies en paraissent totalement différentes, et que la connaissance des unes ne soit d'aucune utilité pour acquérir celle des autres, il n'en est pas moins vrai de dire qu'elles viennent des lettres dévanagaries, et que quelques-unes ont conservé avec une assez grande fidélité la forme primitive qu'elles tiennent de leur origine. Nous consacrerons ce paragraphe à la preuve de cette assertion. Mais, comme dans des recherches de ce genre, on ne peut rien prouver sans parler aux yeux, nous avons dressé un tableau comparatif de onze alphabets, où nous avons fait entrer la presque totalité des lettres qu'ils renferment. Les personnes accoutumées à ces sortes de recherches seront sans doute frappées de l'analogie étonnante qu'ils présentent tous, et de la facilité avec laquelle on peut les ramener les uns par les autres, à leur forme première, le dévanagari ancien. Il en est même pour lesquelles notre assertion, avec les preuves qui l'appuient, ne sera pas nouvelle. Nous croirions cependant ne pas avoir satisfait à tout ce qu'elles ont droit d'attendre, si nous ne donnions quelques éclaircissemens sur la manière dont nous désirons que notre tableau soit compris, et sur les inductions qu'on doit en tirer.

Le tableau (pl. V) a un double but : 1° rechercher si

dans l'alphabet dévanagari et dans ceux qui en dérivent, on ne retrouve pas les lettres de nos alphabets palis; 2° comparer ensemble ces trois alphabets eux-mêmes, pour montrer leur identité, malgré la diversité de leur triple forme. Ce but n'est que secondaire, car l'analogie est à notre avis si frappante, qu'elle ressort de l'examen successif qu'on a dû faire de nos planches II, III et IV. Mais le premier a une tout autre importance, et c'est à celui-là seulement que nous nous attachons.

Pour comparer le pali avec le dévanagari, nous avons dû suivre ce dernier caractère dans ses diverses modifications, depuis les monumens authentiques les plus anciens jusqu'aux alphabets les plus cursifs, et qui par conséquent semblent dater d'une époque récente. Ce n'est pas que nous préjugions rien sur la plus ou moins haute antiquité de ces alphabets que nous qualifions de modernes. La paléographie indienne est trop peu avancée pour qu'on puisse émettre une opinion quelconque sur de telles matières; seulement nous avons fait entrer dans notre tableau des alphabets qui, très-éloignés, au premier coup d'œil, du dévanagari, paraissent cependant en dériver, quand on marque soigneusement tous les degrés par lesquels la forme primitive a passé en s'altérant. Notre tableau se divise donc naturellement en deux parties : d'abord le dévanagari, avec les alphabets qui en sont immédiatement dérivés; savoir, le tibétain, nommé *dvoudjan*, le tibétain *kchab* (1), et le *kavi*, ou plutôt

(1) Nous devons la véritable orthographe de ce mot à M. Klaproth, qui a bien voulu nous avertir que *choub* (qui se trouve dans notre planche,

l'ancien caractère usité à Java sous le nom de *akchara-bouddha* ou alphabet de Bouddha. Ses formes roides et et leur ressemblance avec le tibétain *kehab*, donnent à l'*akchara-bouddha* le droit de priorité sur le bengali, le télinga, le grantham et le cingalais, quoiqu'à ne considérer que l'analogie de tous ces alphabets avec le dévanagari, le bengali dût être placé le premier. Mais cette analogie même diminue de son importance dans la question qui nous occupe; aussi ne lui avons-nous donné place dans notre tableau que pour indiquer le premier degré d'altération que subit l'ancien caractère indien. Il ouvre donc la seconde partie de notre planche, occupée par des alphabets de l'Inde méridionale, dont les formes cursives attestent l'origine récente. Au milieu, et comme un anneau entre les formes anciennes et les formes modernes, sont placés nos alphabeths palis, par cequ'ils doivent également être expliqués par les unes et par les autres.

Dans la composition de ce tableau, rédigé comme on voit d'après une intention systématique, nous avons dû être très-scrupuleux sur le choix des formes. Préoccupés de l'identité de tous ces alphabets et de leur communauté d'origine, nous devions craindre de les altérer au profit de l'idée qui nous dirigeait; aussi ont-ils été tous fidèlement copiés sur les meilleures sources. Le dévanagari est emprunté aux inscriptions gravées dans le premier volume des *Recherches asiatiques de Calcutta*, mais surtout à celle qui passe pour la plus ancienne,

---

parce qu'elle était déjà tirée), était une lecture fautive, quoique généralement adoptée.

celle de l'an 23 avant J.-C. (1). Nous regrettons qu'aucun travail paléographique n'ait été entrepris sur l'alphabet dévanagari; notre tâche en eût été plus facile, et nous ne doutons pas que les diverses formes par lesquelles ont successivement passé les caractères anciens, ne continssent en germe tous les alphabets de l'Inde. Nous avons exclu de notre recherche le dévanagari des manuscrits, au moins de ceux que nous connaissons. La forme quadrangulaire des lettres donne à l'écriture un caractère qu'elle n'avait pas autrefois, et nous avouons qu'un bien petit nombre seulement eût pu être utilement comparé avec nos alphabets palis; mais quand on remonte à l'ancien dévanagari, les analogies reparaissent. C'est de là que sortent et le dévanagari actuel et le pali, mais en modifiant diversement le type primitif. Il est surtout une observation qu'il ne faut pas oublier, c'est que, dans l'examen du dévanagari, il faut faire abstraction, la plupart du tems, des deux lignes qui forment le contour d'un caractère samskrit. On sait que chacune des lettres est accompagnée d'une ligne horizontale qui sert à l'aligner, et d'une perpendiculaire sur laquelle s'appuie le corps du caractère. Ces deux lignes se retrouvent dans les inscriptions, mais elles sont loin d'y présenter cette attitude régulière que leur donnent les copistes modernes. L'horizontale surtout est presque toujours oubliée, et cette suppression est souvent la seule différence qui distingue un caractère moderne d'un ancien. Quant à la perpendiculaire, elle fait plus intimement partie de la

(1) *Rech. asiat.*, t. I, p. 62, trad. franç.

lettre; et, quand on pense que l'*â* (long) se représente de même avec une simple ligne droite ajoutée après la lettre, on a peine à ne pas y voir le signe primitif de l'*a* (bref), qui accompagne, comme on sait, la prononciation de chaque consonne; le doublement de cette ligne se trouverait ainsi représenter d'une manière naturelle l'allongement de la voyelle. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse (à laquelle on pourrait objecter que toutes les lettres ne portent pas la perpendiculaire), l'existence de cette ligne ne doit pas plus faire illusion sur la vraie nature du caractère que celle de l'horizontale. Que l'on compare, par exemple, le *ta*, le *pa* et le *bha* dévanagaris avec chacune des dix formes de notre planche, on reconnaîtra qu'elles sont identiques, mais cette identité paraîtra bien mieux, si on ne prend pour terme de comparaison que le corps de la lettre.

Passons maintenant aux deux alphabets tibétains. Ils sont empruntés aux planches de *Recherches sur les Langues tartares*, de M. Abel-Rémusat. Ce qui les rend fort intéressans, c'est qu'ils ont été formés sur le dévanagari à une époque dont la date paraît assez certaine. Le *dvoudjan* est placé le premier, parce que, seul de tous les alphabets dérivés du samskrit, il reproduit si fidèlement les formes primitives, qu'on peut, avec son secours, comme l'a déjà fait remarquer M. Rémusat, lire presque complètement les inscriptions samskrites d'une date assez éloignée (1). Le *kch̤ab*, dont l'invention est attribuée au

(1) M. Abel-Rémusat, *Recherches sur les Langues tartares*, t. 1, p. 342.

grand lama *Pa-sse-pa* vers l'an 1259 de notre ère, offre cela de remarquable qu'il paraît être le résultat d'un travail qui aurait eu pour but de systématiser, soit le *dvoudjan*, soit même le samskrit (1). Nous ne parlons pas ici de sa ressemblance frappante avec le pali-barman ; elle donne lieu à un problême dont il est assez difficile de trouver la solution ; seulement nous résumerons plus bas toutes les hypothèses par lesquelles on pourrait l'expliquer. Vient ensuite un alphabet *kavi*, composé de l'*akchara-bouddha*, transporté sans doute à Java avec le bouddhisme, et de quelques lettres de divers alphabets javanais. Nous n'avons pas voulu donner toutes les formes, pour ne rien introduire dans notre planche qui fût trop moderne ; elles ne font que répéter pour la plupart l'*akchara-bouddha*, caractère véritablement ancien. Les autres alphabets de notre planche, le grantham, le télinga et le cingalais, auraient une plus grande importance, si on pouvait constater historiquement la date de leur origine. Cependant, comme ils ont un certain nombre de lettres semblables à quelques signes de nos alphabets palis, ils peuvent servir à en éclairer la formation. Dans la colonne du grantham, (et par là nous entendons le caractère dont on se sert sur la côte de Malabar pour écrire le samskrit), nous avons fait entrer quelques formes du tamoul proprement dit. Quant au cingalais, nous n'avons pour garans de l'exactitude de ses formes que Th. Hyde et Reland (2). Les alphabets

(1) Abel-Rémusat, *ibid.*, p. 346.

(2) Th. Hyde *Syntag. diss.* in fin. Reland. *Diss. Miscell*, P. III, p. 80.

qu'ils ont donnés paraissent extrêmement cursifs, et nous ne doutons pas qu'il ne fût possible d'en trouver qui auraient avec l'écriture palie de plus grands rapports, entre autres le *sinhala pouchpâkchara*, ou caractère à fleurs dont parle Leyden. Enfin nous ne devons pas oublier d'avertir que souvent nous avons admis les consonnes sous la forme qu'elles prennent en groupe; nous les avons suscrites de trois points, pour indiquer qu'elles font la deuxième partie d'une lettre composée.

Après ces observations préliminaires, il suffira de jeter les yeux sur notre planche V., pour se convaincre des analogies dont nous avons parlé. Les voyelles surtout, sont, dans toutes les écritures que nous citons, représentées suivant le système du dévanagari. Or ce système est assez remarquable, ce nous semble, et il porte les traces d'un travail assez philosophique, pour qu'on pense qu'il n'a pu être inventé qu'une fois. Le principe sur lequel il repose, c'est que chaque consonne est, par sa vertu propre, accompagnée d'un *a* bref, qui ne disparaît que quand le signe d'une autre voyelle quelconque vient s'y ajouter. La place qu'occupent ces signes, et jusqu'à leur forme, se reproduisent dans presque tous les alphabets; même quand la forme n'en est plus la même, celle qui la remplace est encore disposée suivant la méthode usitée en dévanagari. L'examen de quelques voyelles justifiera notre assertion.

En dévanagari, il y a deux manières de représenter la voyelle *e*. Dans beaucoup d'inscriptions et dans quelques manuscrits, on fait précéder la lettre qu'affecte cette voyelle du signe de l'*â* long. Ce système est suivi par

tous les alphabets palis, et par le bengali, le grantham et le cingalais. Ou bien on surmonte la lettre d'une petite ligne diagonale qui va de gauche à droite, ce qui est maintenant la méthode la plus générale. Elle est adoptée par le tibétain et le télinga. Veut-on, en dévanagari, écrire un *o* après une consonne? deux manières se présentent, l'une ancienne et l'autre moderne. La première consiste à faire précéder et suivre la consonne de l'*â* long, qui, suivant sa place, peut ainsi représenter trois voyelles différentes (1); ou bien on place la petite ligne diagonale, habituellement usitée pour l'*e*, au-dessus de l'*â* long, de sorte que l'*o* se compose de l'*â* long et de l'*e*. Ce système, le seul usité maintenant pour le dévanagari, est au fond le même que le précédent. Cependant tous les alphabets de notre planche, excepté le tibétain, suivent le premier. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que le télinga dispose de même les deux signes des voyelles *e* et *â* long pour figurer l'*o*. Quant à cette voyelle sous sa forme initiale, le pali-siamois, celui du *Phâtimokkha* et du *Boromat* suivent, pour la représenter, un système tout-à-fait logique; ils superposent un des signes de l'*â* long à la voyelle *ou* (voyez, outre notre planche V, les formes diverses de l'*â* long, planche III). Ces observations, que nous pourrions pousser plus loin, suffisent pour montrer comment, malgré le peu de ressemblance apparente des formes, on peut cependant trouver entre les lettres et le système de

(1) Avant la consonne, il représente *e*; après, *â* long; avant et après, *o*.

nombreuses analogies. Quant aux consonnes, la ressemblance est assez évidente pour qu'il ne soit pas besoin d'avoir recours à de pareilles explications.

Nous croyons donc pouvoir établir comme un fait désormais hors de doute que le pali se rattache d'une part aux alphabets vulgaires de l'Inde, et d'autre part au kavi et au tibétain, c'est-à-dire au samskrit; mais ce fait est stérile si on ne l'explique pas, et comment l'expliquer d'une manière satisfaisante avec le petit nombre de documens historiques que nous possédons? Car ici ce n'est pas tant une question de paléographie qu'un problême d'histoire. Il ne s'agit pas de rechercher laborieusement les traces fugitives de la forme d'une lettre dans une autre qui ne lui ressemble nullement, travail dont le moindre défaut est d'être souvent systématique et presque toujours infructueux. La question de l'origine des alphabets palis se rattache à celle de l'extension et de la propagation du bouddhisme dans les îles et dans l'Inde ultérieure. Qu'elle ait été jusqu'ici peu éclaircie, c'est ce dont on doit peu s'étonner, puisque, d'une part, les brahmanes ont chassé complètement les bouddhistes de l'Inde, et que, de l'autre, on n'a pas encore lu les ouvrages barmans ou siamois qui doivent contenir les détails de l'établissement du culte de Bouddha dans la presqu'île au-delà du Gange. Ce qui complique encore la question, relativement aux alphabets, c'est la ressemblance du pali avec le tibétain *kchab*. Cette ressemblance a sa raison : le tibétain, dérivé du dévanagari, doit se rapprocher du pali qui en est dérivé de même. Mais on peut croire que le pali ne se rattache au dévanagari que parce

qu'il est identique au *kchab*, c'est-à-dire à un alphabet dont les formes roides et systématiquement modifiées s'éloignent déjà de leur origine. En est-ce assez pour faire admettre que le tibétain a eu sur la formation du pali une influence quelconque? Avant de tenter la solution de ce problême difficile, nous devons exposer le peu de faits que nous connaissons sur le passage du bouddhisme dans l'Inde ultérieure. En bonne critique, les faits les moins importans doivent avoir la priorité sur les hypothèses même les plus plausibles.

Les monumens historiques jusqu'ici connus ne paraissent pas faire remonter très-haut l'établissement du bouddhisme à Ceylan, et surtout dans la presqu'île au-delà du Gange. C'est un fait sur lequel tous s'accordent, qu'il est assez moderne; mais l'obscurité et les contradictions commencent quand on veut s'expliquer cet établissement, et tracer sa route dans les vastes pays qu'il a dû parcourir. La position géographique de Ceylan, et, comme nous l'allons voir, des témoignages historiques dignes de foi, ne laissent aucun doute sur la manière dont cette île a reçu le bouddhisme. Ce culte y est passé immédiatement de diverses provinces de l'Inde; et, lorsque la persécution s'arma du glaive, l'émigration dut redoubler, et Ceylan offrir aux proscrits la retraite la plus sûre comme la plus facile à atteindre. On connaît déjà le rôle glorieux que cette île joue dans le bouddhisme, après avoir occupé dans les fables des brahmanes une place si importante. Elle passe en effet pour être la terre où une seconde révélation a régénéré le culte de Bouddha, et les fidèles du nord ont conservé le souvenir de cet événement, dans un livre

intitulé *Lankâvatâram*, ou histoire de l'*Avatâra* ou incarnation de *Lankâ* (Ceylan) (1). Quelque grand événement qui ne nous est pas encore connu, semble donc rattacher les destinées de cette île fameuse à celles du bouddhisme; et ainsi la recherche de l'époque à laquelle elle a pu le recevoir, acquiert de suite une partie de cet intérêt qu'on ne peut refuser d'accorder à l'histoire de ce culte célèbre. Aussi sommes-nous heureux que la publication d'un monument d'une certaine importance, le *Râdjâvali*, ou histoire des rois de Ceylan, dont on doit à Sir Alexandre Johnston l'insertion dans les *Annals of Oriental Literature* (2), et de plus des détails donnés par divers savans de Calcutta, tels que Joinville, Mahony et Davis, nous mettent à même de déterminer avec une certaine précision la date de l'introduction du bouddhisme à Ceylan. Cet événement, qui a exercé sur la civilisation et les destinées de la monarchie cingalaise une influence durable, nous forcera d'entrer dans quelques détails chronologiques; mais comme les matériaux fournis par les savans que nous venons de citer n'ont pas encore été soumis à un travail critique étendu, on nous pardonnera de donner ici le résumé de nos recherches sur ce sujet; nous tâcherons de n'y faire entrer que ce qui est purement relatif à l'objet qui nous occupe. Nous commencerons par exposer les faits extraits de l'histoire

---

(1) *Voy.* M. Abel-Rémusat, *Recherches sur les Langues tartares*, t. 1, p. 206; *Mél. Asiat.*, t. 1, p. 181.

(2) *Annals of Oriental liter.*, part. III, p. 385.

de Ceylan, puis nous examinerons les diverses dates auxquelles on peut les ramener.

Les Cingalais reconnaissent qu'ils ont reçu leur civilisation de l'Inde : c'est du *Kalingaratta*, ou royaume de *Kalinga*, aujourd'hui *Kalingapatnam*, dans la province appelée par les Anglais *Northern Circars*, que partit la première émigration d'Indiens qui colonisa Ceylan (1); et, quand on leur demande où est le *Kalingaratta*, ils répondent : A droite du *Bogaha*, arbre fabuleux, qu'ils placent, comme les Brahmanes leur *Djambou*, au centre du monde, et qui leur sert à déterminer la position géographique des diverses contrées de l'univers (2). *Vidjaya Sinhabahou*, que l'histoire dit fils d'un lion, sans doute pour rendre raison par une fable du nom géographique que porte Ceylan, *Sinhala*, partit de cette contrée avec 700 hommes (l'histoire dit des géans), et arriva à Ceylan sept jours après la disparition de *Bouddha* (3). Cet événement, auquel les Cingalais rattachent l'origine de leur monarchie, donna lieu à une ère nommée *Bouddhavaroussa*, en samskrit,

---

(1) *Annals*, *etc.*, p. 397. Il serait intéressant de posséder tous les noms géographiques de la province de Kalinga. On y verrait probablement des traces des anciennes communications maritimes de ce pays avec l'île de Ceylan. On trouve encore sur la carte de Rennel, deux noms qui paraissent s'y rapporter. Ce sont deux ports, *Bandermahalanka*, sur une des embouchures du Godavery, et *Ramisseram*, nom donné aussi, comme on sait, à la suite d'îlots qui, sous la dénomination de *Pont d'Adam*, joignent Ceylan à l'Inde.

(2) *Asiat. Research.*, t. VII, p. 45, ed. Lond. 4°.

(3) *Asiat. Research.*, t. VII, p. 52, ed. Lond. 4°.

Bouddhavarcha, d'après laquelle nous verrons que sont datés les faits les plus importans de cette histoire. *Vidjaya*, après avoir purgé l'île des démons qui l'infestaient depuis 1845 ans (1), règna, selon les uns, trente ans (2), selon les autres trente-huit (3). Ce prince et ses successeurs jusqu'au neuvième roi, n'étaient pas Bouddhistes. Le culte de Gotama avait, dit le *Râdjâvali*, régné à Ceylan dans des âges antérieurs, sous le patriarchat des trois Bouddhas fabuleux, nommés *Kokosanda*, *Konogame* et *Kossefe* (4); mais l'introduction historique et réelle du bouddhisme dans cette île ne date que du règne de *Deveny Paetissa*, le neuvième roi de Ceylan. Voici un extrait des circonstances mythologiques qui l'accompagnent; elles sont de telle nature, qu'elles laissent le fait historique presque à nu.

Deveny Paetissa était contemporain d'un roi nommé *Dharmashoka*, souverain de tout le *Djamboudvîpa*, c'est ainsi que les Cingalais désignent l'Inde. Ce prince, qui avait répandu par tout l'univers le culte de Bouddha, et bâti des temples jusqu'au nombre prodigieux de quatre-vingt-quatre mille, eut un fils nommé *Mihindou Koumâra*, ou *Mahindou Mahâ*, qui, à l'âge de dix-huit ans, se fit prêtre, et par la vertu de ses bonnes œuvres parvint au suprême degré de la sainteté. *Mahin-*

(1) *Asiat. Research.*, t. VII, p. 51, ed. Lond. 4°.

(2) *Annals, etc.*, p. 404.

(3) *Asiat. Research.*, t. VII, p. 419, ed. Lond. 4°.

(4) En samskrit *Koukoûtchtchanda*, *Kântchana* et *Kashyapa*, cités par Hematchandra, dans son *Abhidhâna tchintâmani.*

dou voulant faire un voyage à Ceylan, sans doute pour y porter sa croyance, s'élança dans les cieux, suivant la coutume de tous les saints de ce temps-là, qui avaient la faculté de traverser les airs. Arrivé à Ceylan, il se mit à prêcher la religion de Bouddha, et convertit le roi *Deveny*. Là, il bâtit des *daivgob* (1) de lieu en lieu; éleva le grand temple appelé *Tissa-mahâ-vihâra ;* fit descendre du ciel la mâchoire droite de Bouddha, et, de retour dans l'Inde, fit encore d'autres actes d'un pouvoir surnaturel, qui tous avaient pour but la propagation du bouddhisme à Ceylan.

Après son départ, *Deveny Paetissa* bâtit un temple en un lieu qui semble porter le nom du prêtre, *Mihintala,* sans doute *place de Mihindou,* et mourut après un règne de trente-six ans (2). On attribue encore à ce roi l'invention de l'écriture (3), et c'est sous son règne que furent rédigés pour la première fois, suivant les Cingalais, les livres de Bouddha en cinq corps d'ouvrages (4); car Bouddha n'avait jamais écrit sa doctrine; il la propageait par de fréquentes prédications, où il attirait tous les habitans du *Djamboudvipa.* Suivant d'autres autorités, la rédaction des livres bouddhistes n'eut lieu que plus tard, sous le règne de *Wallagambahou râdja,* quatre cents ans après la disparition de Bouddha (5).

(1) Bâtiments où sont recueillis les os des Bouddhas.

(2) *Annals, etc.*, p. 408

(3) *Asiat. Research.*, t. VII, p. 420, ed. Lond. 4°.

(4) Davis, *Travel to Ceylon*, p. 217.

(5) *Idem.*, p. 217.

L'an six-cent-trois de cet événement, suivant l'histoire cingalaise (1), et suivant d'autres, six-cent-vingt-trois (2), commence une ère nouvelle nommée *Shâkavaroussa;* c'est l'ère de *Shâka* ou du roi *Shâlivâhana*, qui tombe l'an 78 de J.-C.. Cette date que nous donnent le *Râdjâvali* et d'autres auteurs, est fort importante, et nous servira plus tard à classer chronologiquement tous les faits de cette histoire. L'an huit cent-quarante-quatre de Bouddha, suivant le *Râdjâvali* (3) et suivant d'autres l'an huit cent-quarante-six (4), finit la dynastie des anciens rois de Ceylan. Après cet événement, qui nous intéresse parce que nous en connaissons l'époque précise, le seul qui mérite d'être cité ici est une nouvelle publication des livres de Bouddha, qui, sous le règne de *Menam-râdja*, furent apportés de l'Inde et répandus à Ceylan; ils étaient alors écrits en langue *paulie* ou *palie* (5).

Il faut maintenant chercher à fixer la date de ces événemens d'après le *Râdjâvali* et les mémoires des savans de Calcutta dont nous avons parlé. Sans nier le mérite de ces travaux, et surtout des recherches consciencieuses de Joinville, on peut dire que le *Râdjâvali*, comme traduction d'un texte, a sur eux, malgré ses inexactitudes, de grands avantages. Il donne d'ailleurs assez générale-

---

(1) *Annals, etc.*, p. 428.

(2) *Asiat. Research.*, t. VII, p. 52, ed. Lond. 4°.

(3) *Annals, etc.*, p. 435.

(4) Davis, *Travel*, p. 299.

(5) *Annals, etc.*, p. 437.

ment la durée des règnes, et nous met ainsi en état de rectifier quelques erreurs qui se sont glissées dans la traduction ou l'impression de ce morceau. Nous tâcherons donc de le concilier avec les renseignemens qui nous viennent d'autre part; puis nous donnerons une table chronologique des événemens de l'histoire cingalaise relatifs au bouddhisme, qui mettra sous les yeux du lecteur le résultat de notre examen.

On a vu par les faits cités plus haut que les Cingalais, comme les habitans de la plupart des îles de l'archipel indien, avaient gardé le souvenir de l'ère de *Shâlivâhana*, et qu'ils l'avaient datée du sixième siècle de la disparition de Bouddha. C'est là un point fixe dont nous pouvons partir pour classer les evénemens qui l'ont précédée et suivie. Le *Râdjâvali* donne encore la date d'un autre événement, c'est-à-dire la fin de la dynastie cingalaise de *Vidjaya*, qui nous sert à vérifier la première. Le commencement de l'ère de *Shâka*, ou l'an 78 de J.-C., tombe la dixième année de *Tchoranga*, qui en régna douze. Le *Râdjâvali* dit en effet que l'an premier de *Shâka* commença au tems d'une famine qui ravagea le *Djamboudvîpa*, sous le règne du Cingalais *Tchoranga*, tué peu de temps après par son peuple (1). Or, à cette époque Bouddha était mort depuis six cent-trois ans, ce qui nous donne pour cet événement cinq cent-vingt-cinq ans avant J.-C. Depuis l'an 78 de J.-C., ou l'an premier de *Shâka*, jusqu'à la mort de *Mahasin* ou *Mahason*, der-

(1) *Annals*, *etc.*, p. 428.

nier roi cingalais, l'an huit cent - quarante - quatre de Bouddha, l'addition des règnes produit 241 ans, qui, ajoutés aux 78 ans avant J.-C., donnent, pour la mort de *Mahasin* et l'an huit cent quarante-quatre de Bouddha, l'an trois cent dix-neuf de notre ère. Ce dernier nombre, soustrait de huit cent quarante-quatre, place exactement la mort de Bouddha l'an cinq cent vingt-cinq avant J.-C. Si on descendait l'ère de *Shâka* de deux ans, c'est-à-dire si on la plaçait la douzième année de *Tchoranga*, la date de la mort de Bouddha descendrait aussi et tomberait en 523 avant notre ère. Comme ce point n'est pas déterminé dans l'histoire cingalaise, on est libre de choisir entre les deux époques; mais, si on adopte la seconde, les deux dates ne concorderont plus; d'ailleurs le texte même du *Râdjâvali* place la mort de *Tchoranga* après le commencement de l'ère de *Shâka*.

Une autre rectification plus importante que nous faisons subir à la traduction de l'histoire cingalaise, et dont nous devons rendre raison, porte sur le nombre 603 que nous lisons au lieu de sept cent trois qui se trouve dans le texte; nous ne doutons pas que ce ne soit une erreur de typographie. D'abord, les deux dates données par le *Râdjâvali* ne s'accordent pas; car, si Bouddha est mort depuis 703, en 78 de J.-C., le commencement de son ère tombe en 625 et non en 525, date que donne le texte dans un autre passage. Ensuite les autres autorités, Joinville, Davis, Mahony, placent unanimement le *Bouddhavarcha* au commencement du sixième et non du septième siècle avant notre ère.

Nous trouvons en effet que leur accord est de nature

à inspirer une entière confiance. Joinville dit, d'après le témoignage de savans Cingalais, qu'en 1801 Bouddha avait disparu depuis 2344 ans (1), et conséquemment il place la première année de son ère en 543 avant J. C., et l'arrivée de *Vidjaya* à Ceylan sept jours après. Davis nous donne exactement la même date que Joinville (2), et Mahony ne diffère que d'un an en moins (542). Il y a donc entre le calcul de ces savans et celui du *Râdjâvali*, la différence de dix-huit ans, très-facile à expliquer, quand on pense que nous n'avons pas sous les yeux les matériaux sur lesquels ont travaillé Joinville et Mahony. Si nous les possèdions, il ne serait peut être pas impossible de les concilier avec l'histoire cingalaise. D'ailleurs le *Râdjâvali* tel que nous l'avons, n'a pas pour but de donner un travail chronologique. Aussi les dates n'y sont-elles pas mentionnées avec ce soin qu'on exigerait s'il s'agissait de recherches spéciales en ce genre. Nous citerons en preuve une incohérence, et même une contradiction, dans cette histoire, qu'il est difficile d'expliquer. *Vidjaya* fonda la monarchie cingalaise au temps de la disparition de Bouddha, qui, d'après le texte, a eu lieu en 525 avant J.-C. Or, en additionnant les règnes des rois qui ont précédé notre ère, on trouve qu'il faut remonter *Vidjaya* jusqu'au commencement du septième siècle, au lieu du sixième, ce qui ferait commencer son règne bien avant l'évènement auquel on le rattache. On dira peut-être, pour concilier cette diffi-

(1) *Asiat. Research*, t. VII, p. 417, ed. Lond. 4°.

(2) Davis, *Travel*, p. 217.

culté, qu'il faut placer le commencement de l'ère cingalaise en 625, comme le fait notre texte dans un passage, et corriger dans l'autre la deuxième date de l'ère de Bouddha, en lisant 944 au lieu de 844. Mais, outre que le règne de *Vidjaya* commencerait encore quelques années avant cette ère, nous répondrons que, le texte ne s'accordant pas avec lui-même, son autorité ne peut plus être invoquée ni pour ni contre, et que, dans l'incertitude sur le choix de l'une ou l'autre date, il faut adopter celle que donne le plus grand nombre d'autorités. Ensuite la partie de cette histoire qui précède l'an 78 de J. C. est fort incertaine; il y a de nombreuses lacunes; et c'est dans cette partie que se trouve la date que nous critiquons; tandis que la seconde partie depuis J. C. porte un plus grand caractère de certitude: la durée de tous les règnes y est soigneusement notée, et la date qu'elle nous donne pour la disparition de Bouddha, a l'avantage de s'accorder à peu près avec celle des autres savans. Ces raisons nous déterminent à donner la préférence au calcul de Joinville, Davis, Mahony, et de la seconde moitié de la chronologie cingalaise. On verra plus bas que les autres dates s'expliquent très-aisément, si on admet celle de 543 pour le commencement de l'ère cingalaise.

Mais, avant de les examiner, nous devons prévenir une objection qui pourrait diminuer la confiance que méritent selon nous ces divers témoignages. La mort de Bouddha, ou plutôt de *Shakya Mouni*, le premier des Bouddhas, est placée, par un monument d'une authenticité incontestable, l'Encyclopédie japonaise, en 950

avant notre ère. Comment les bouddhistes de Ceylan ont-ils pu la rapprocher à une époque comparativement aussi moderne? Rappelons-nous d'abord que les patriarches bouddhistes jouissent du privilége de passer pour des incarnations successives de leur dieu, et ainsi peuvent être considérés chacun comme autant de Bouddhas. Souvenons-nous encore que la disparition du dieu, suivant les Cingalais, tombe exactement à l'origine de leur monarchie, tandis que, chose remarquable, son culte ne commence que deux siècles plus tard. Il suit de là que l'ère de Bouddha n'a pas été destinée à marquer la disparition réelle de *Shakya Mouni.* Pour les Cingalais, Bouddha est monté au ciel à la mort du patriarche qui le premier leur a enseigné la doctrine; mais, selon l'habitude de tous les peuples, ils ont reculé cet événement dans l'antiquité la plus haute qu'ils connussent, et il ne pouvait pas en être de plus vénérable pour eux, que celle où leurs traditions plaçaient le berceau de leur monarchie et de leur civilisation. Il n'y a donc pas entre la chronologie japonaise et celle des Cingalais d'opposition réelle. Ce sont deux dates de deux événemens divers; le premier est la mort de *Shakya Mouni Bouddha*, le deuxième celle d'un autre patriarche dont nous ignorons le nom, peut-être de *Bodhisatva*, si on adopte qu'il ait introduit le bouddhisme à Ceylan, ainsi que nous tâcherons de le prouver plus bas. La confusion vient seulement de la qualité et du titre commun à ces deux personnages, celui de Bouddha.

Ici nous nous trouvons naturellement conduits à rechercher la date de *Deveny Paetissà*, qui le premier

fut converti au culte bouddique, et introduisit l'écriture à Ceylan. De *Vidjaya* à *Deveny Paetissa* le *Rádjávali* compte neuf rois, comme Joinville. Mais ces premiers tems de l'histoire cingalaise sont trop incertains pour que nous cherchions l'époque de *Deveny* en calculant de *Vidjaya* à ce roi; il faut suivre la marche inverse, et partir, en remontant, du point fixe de 78 ans après notre ère. Malheureusement la durée de tous les règnes n'est pas donnée, non plus que leur rapport à l'ère de Bouddha. Telle qu'elle est cependant, la chronologie du *Rádjávali* cadre, sans être forcée, avec celle de Joinville. Prenons pour notre point de départ l'an 1er de J. C., qui, ainsi qu'on peut le voir dans notre table chronololique, tombe la vingt-quatrième année du règne des Malabares conquérans de Ceylan. Depuis cette époque, le *Rádjávali* compte dix-sept règnes, jusqu'à et y compris celui de *Deveny Paetissa*. Sur ce nombre, il y en a cinq (les premiers successeurs de *Deveny*), dont la durée n'est pas mentionnée. Ce sont des rois dont l'histoire ne rapporte aucun fait remarquable, et qui tous ensemble doivent avoir gouverné peu de temps; car le dernier est remplacé par le petit-fils de *Deveny Paetissa*. Nous croyons pouvoir leur accorder la somme totale de trente ans de règne, qui, ajoutée au nombre des autres, donne 358 ans avant J. C. pour *Deveny*, qui en règna trente-six, c'est-à-dire jusqu'en 322. Joinville, de son côté, le place l'an 222 de l'ère de Bouddha, c'est-à-dire, en 321 avant J. C. (1), calcul presque identique au nôtre, et qui, ce

(1) *Asiat. Research.*, t. VII, p. 420, ed. Lond. 4°.

nous semble, lui donne quelque autorité. Davis recule un peu plus ce prince, et le place l'an 236 de Bouddha, avant J.-C. 307. Cette variation de quatorze ans s'explique par la durée assez longue de ce règne, et parce que Davis n'a pas dit s'il entendait parler du commencement ou de la fin. Mais une observation que nous ne devons pas oublier, et qui prouve qu'entre ces diverses dates, 322, 321, 307 avant J. C., se trouve la vérité, c'est qu'en faisant subir à celle de Davis une correction peu importante de dix ans, et en lisant 226 de Bouddha, au lieu de 236, on aura, pour la mort de *Deveny Paetissa*, 317 ans avant notre ère. Or c'est exactement à cette date que l'on arrive, si, au lieu de donner trente ans aux cinq règnes incertains, on ne leur en accorde que vingt-cinq; *Deveny Paetissa* se trouve commencer en 358, et finir en 317. Ainsi, de quelque manière qu'on dispose ces données historiques, chacune des deux dates se trouvera appuyée de deux autorités, et la plus grande différence n'excèdera pas quatorze ans. Il reste donc prouvé que tous les témoignages s'accordent à placer dans la première moitié du quatrième siècle avant notre ère le règne de *Deveny Paetissa*, qui eut sur la civilisation des Cingalais une si grande influence. Ces faits, extraits des monumens originaux, nous dispensent de réfuter l'opinion des Hollandais établis à Ceylan, qui placent ce roi célèbre l'an 350 de notre ère (1). A cette époque, on trouve, il est vrai, un autre *Deveny Paetissa;* mais le *Râdjâvali* ne songe

(1) *Asiat. Research.*, t. VII, p. 51, ed. Lond. 4°.

pas même à lui attribuer les faits mémorables qui ont illustré le règne du premier. Au reste le retour des mêmes noms est dans l'histoire cingalaise, comme dans beaucoup d'autres, extrêmement fréquent, et il explique d'une manière satifaisante l'erreur dés Hollandais.

Si nous cherchons maintenant à rattacher à l'histoire des contrées voisines cet événement remarquable de l'arrivée du bouddhisme à Ceylan, nous trouverons que dans l'Inde, de 376 à 332 avant notre ère, vivait *Bodhisatva* personnage célèbre, qui, outre le rôle mythologique qu'il joue parmi les divinités bouddhiques, paraît avoir opéré comme philosophe une révolution importante; au moins est-il naturel de penser que la place qu'il occupe après Bouddha et à la tête des divinités du second ordre, est un souvenir et peut-être une récompense de l'influence qu'il exerça comme réformateur (1). Parmi les noms divers que lui donne le vocabulaire pentaglotte, il a celui de *Mahâsatva*, dont le pali a fait *Mahâsatta*, et sous lequel il est particulièrement connu à Siam et dans les diverses contrées de la presqu'île; les Chinois lui donnent celui de *Maming*. Aucun de ces noms, si ce n'est peut-être le dernier, ne ressemble à celui que les Cingalais donnent au fondateur de leur culte, *Mihindou Koumâra*, *Mahindou Mahâ*. Mais ces deux êtres pourraient n'être qu'un seul et même personnage, sans que pour cela leurs noms concordassent exactement. Celui de *Bodhisatva, vérité de l'intelligence*, paraît un titre donné après coup,

(1) *Voy.* M. Abel-Rémusat, *Mél. asiat.*, t. I, p. 120, sqq.

quand le personnage qui en est revêtu, fut arrivé au rang de Bouddha. La liste si précieuse des patriarches bouddhistes, extraite de l'Encyclopédie japonaise, ne nous donne pas celui sous lequel il était connu comme homme, et rien ne dit que ce ne pût être le nom cingalais *Mahindou*, en samskrit peut-être *Mahendra*. Le nom de *Bodhisatva* est d'ailleurs loin d'être inconnu aux Cingalais et aux bouddhistes de la presqu'île. Sa renommée est si grande parmi eux, qu'elle paraît avoir effacé celle de Bouddha lui-même (1). Les circonstances de la vie du premier sont mêlées sans cesse aux détails de la vie du second. Par exemple, les Cingalais pensent que *Gautama Bouddha* mourut dans la quatre-vingt-cinquième année de son âge, après avoir été bouddha pendant quarante-quatre ans. Or, d'après l'Encyclopédie japonaise, Bouddha mourut à soixante-dix-neuf ans, tandis que c'est *Bodhisatva* qui fut patriarche pendant les quarante quatre dernières années de sa vie. En outre, un événement d'une haute importance, la composition ou plutôt la rédaction des livres bouddhiques, se trouve placé à quelques années près, à la même époque que celle de ce grand réformateur, presqu'au milieu du règne de *Deveny*. Suivant Davis, il y a parmi les Cingalais deux opinions sur la date de cet événement ; les uns pensent qu'il eut lieu en 218 de Bouddha, c'est-à-dire trois cent vingt-cinq ans avant J.-C. ; les autres en 400, c'est-à-dire

(1) Ainsi dans plusieurs manuscrits palis de la bibliothèque du Roi, qui sont accompagnés d'un Commentaire siamois, le nom de *Bodhisatva* est toujours expliqué par *Brah Bouddha tchao*, l'illustre seigneur Bouddha.

cent quarante-trois avant notre ère. La première de ces dates ne tombe que sept ans après la mort de *Bodhisatva*, au moment même où le bouddhisme, introduit peu de temps auparavant à Ceylan, y était propagé par le zèle ardent du roi *Deveny*. En admettant pour la détermination de ces dates une certaine latitude, n'est-il pas naturel de penser que *Bodhisatva* fut l'auteur de cette rédaction, ou qu'au moins il y prit une grande part? Il est vrai que la composition des livres d'une religion est un fait assez intéressant dans l'histoire de ses destinées, pour que, d'une part, parmi ses sectateurs, une grande gloire s'attache au nom de celui auquel on l'attribue, et que, de de l'autre, la critique cherche à en constater la date d'une manière certaine. Mais il nous semble que le seul fait de son existence si rapprochée de cet événement, et la haute célébrité dont il jouit parmi les bouddhistes, suffisent pour appuyer notre hypothèse, que le témoignage des auteurs chinois change en certitude. En effet *Matouanlin*, le célèbre historien chinois, affirme, d'après une collection des livres bouddhiques faite au sixième siècle de notre ère, que *Bodhisatva* commenta et publia de nouveau les livres de la doctrine, publiée toutefois antérieurement par *Mahâkâya* et *Ananta* (1). Ainsi, au quatrième siècle avant notre ère, un grand mouvement

---

(1) Nous devons la connaissance de ce fait à l'extrême bienveillance de M. Abel-Rémusat. Ce chapitre était rédigé, et nous eussions eu le regret de ne pouvoir offrir qu'une simple hypothèse sur cet objet intéressant, quand M. Abel-Rémusat voulut bien nous lire le passage curieux de *Matouanlin*, qui la confirme pleinement.

agitait les esprits dans l'Inde, et tendait à propager la nouvelle religion. *Bodhisatva*, le premier des hommes-dieux après Bouddha, existait encore ou avait disparu depuis peu de temps, que la publication des livres renouvelait et fixait de nouveau la doctrine, jusqu'alors presque toujours confiée aux variations et aux dangers de la prédication. Ceylan qui, visitée par un prêtre zélé, recevait pour la première fois le culte nouveau, se couvrait de temples et de monastères, et, transplanté dans cette terre déjà fameuse de *Lankâ*, le bouddhisme devait à ses progrès rapides d'y paraître une seconde fois révélé. Ce serait là le *Lankâvatâram*, c'est-à-dire l'incarnation ou la révélation de *Lankâ*, connue de tous les bouddhistes, et ainsi s'expliquerait avec le rôle important que joue cette île, la tradition unanime des peuples de l'Inde ultérieure, pour lesquels Bouddha le fondateur du culte est le fils d'un roi de Ceylan.

Il faut avouer cependant qu'il y a sur la rédaction des livres bouddhiques, une seconde opinion que nous ne devons pas oublier. Cet événement ne tombe plus au tems de l'introduction du bouddhisme à Ceylan; mais à une époque beaucoup plus moderne, 400 ans après Bouddha, avant J.-C., 143, sous le règne de *Wallagambahou* (1). Mais ce roi (que le *Râdjâvali* nomme *Wallagamba râdja*) est placé, d'après cette histoire, l'an 72 avant notre ère. Cette diversité est faite pour inspirer de la défiance sur l'exactitude de la seconde date

(1) Davis, *Travel*, p. 217.

de Davis. D'ailleurs, l'histoire cingalaise ne dit pas que le bouddhisme ait plus particulièrement fleuri à cette époque, et nous avons vu, au contraire, combien de probabilités se réunissaient en faveur de la date que nous avons précédemment indiquée. Rien n'empêche, en outre, d'admettre que les livres aient été plus d'une fois rédigés, publiés ou commentés. Un des premiers effets d'un événement de ce genre, est de faire oublier les événemens pareils qui l'ont précédé.

Après ces faits, le plus intéressant pour nous, est la détermination de l'ère de *Shâka*. Cette recherche se rattache à celle du commencement du *Bouddhavarcha*, puisqu'on obtient l'une par l'autre. Ainsi qu'on l'a vu, le *Râdjâvali* diffère de la date donnée par Davis et Mahony, d'environ vingt ans. Davis place l'ère de *Shâka* l'an 621 de Bouddha; Mahony, l'an 623; le *Râdjâvali*, l'an 603. Mais le calcul de Mahony ne s'accorde pas avec la date de 542 avant notre ère, qu'il donne à Bouddha. En effet, l'an 623 de sa disparition, ou l'an 1er de *Shâka* tombant en 78 de J.-C., nous donne, pour le commencement de l'ère, 545. Cette différence est, au reste, fort peu importante, et ne permet pas d'ailleurs de révoquer en doute l'exactitude du calcul de Davis. Cette ère, si intéressante dans l'histoire de l'Inde et des autres nations des îles, a été, pour les Chrétiens de Ceylan, la cause d'une erreur dont il est facile de se rendre raison. C'est à sa première année, ou l'an 77 de J.-C., qu'ils placent le couronnement de *Vidjaya*, le fondateur de la monarchie cingalaise. Cette opinion, que repoussent d'un commun accord tous les monumens,

mérite cependant de trouver place ici; elle montre que l'ère de *Shâka* avait paru assez importante pour qu'on y rattachât le commencement de la dynastie royale de Ceylan.

Depuis cette époque, la chronologie cingalaise paraît être, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, beaucoup plus certaine. Jusqu'à la mort de *Mahasin*, la durée des règnes est soigneusement notée, et nous conduit à l'an 319 de J.-C., de Bouddha, 844. Cette date s'accorde avec celle du commencement de l'ère, telle que l'a donne le *Râdjâvali*, après la correction que nous proposons. D'autre part, Davis place ce prince l'an 846 de Bouddha, c'est-à-dire, l'an 303 de J.-C., si on adopte, comme nous l'avons fait, la date de 543 pour le commencement de l'ère cingalaire. A *Mahasin*, succède une nouvelle dynastie nommée *Soûrya-vansha*, ou Famille du Soleil; c'est sous le cinquième de ces rois, nommé *Menam-râdja*, que deux prêtres nommés *Bandagat-nam-watawa* et *Temnaha-sin*, firent venir de l'Inde à Ceylan, les livres bouddiques qui alors étaient en langue *paulie* ou *palie*, et les firent publier de nouveau; cet événement eut lieu entre 407 et 427 de notre ère. A cette époque, s'il faut en croire ce récit, le pali existait donc déjà dans l'Inde.

Cette conclusion à laquelle on verra plus bas que nous sommes conduits par des inductions tirées de l'état de la langue, acquiert ici la certitude d'un fait historique. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est la facilité avec laquelle ce fait se rattache à l'histoire du bouddhisme dans l'Indostan. Vers cette époque vivait le

vingt-septième patriarche bouddhiste nommé par les Japonais *Pan-jo-to-lo*, ou *Banneyadara*. Sans chercher à établir entre ce nom et celui de *Bandagatnam* aucune analogie, contentons nous de remarquer que ce patriarche vint dans l'Inde méridionale, où il finit sa vie sur un bûcher, l'an 457 de notre ère. C'est de la fin de sa vie que date une vaste émigration qui porta de nouveau le bouddhisme dans les îles, et probablement dans l'Inde ultérieure. Après lui, *Bodhidharma*, quittant sa terre natale pour n'y plus rentrer, s'embarqua sur la mer du sud, et alla s'établir à la Chine, où il mourut en 419. Dans ce tems là, l'intolérance des brahmanes triomphait du bouddhisme. Le Malabar, selon le témoignage des Indiens eux-mêmes, était le théâtre d'une persécution violente; et Wilson a prouvé, d'après un petit nombre de monumens originaux, dont il a su faire un habile usage, que du cinquième et sixième siècle de notre ère, date la victoire, achevée plus tard, il est vrai, du brahmanisme sur le bouddhisme (1). Ce mouvement, qui refoulait le culte proscrit de l'Inde septentrionale dans les provinces méridionales, dût se faire sentir jusqu'à Ceylan. Dans le silence de l'histoire, il serait naturel de le supposer; mais le *Râdjâvali*, en mentionnant l'arrivée des livres bouddhiques à Ceylan, nous dispense d'inventer des hypothèses toujours faciles à contester.

Ainsi, pour nous résumer, deux grands événemens paraissent avoir puissamment influé sur les destinées du

(1) Wilson, *Samsk. Dict.*, préf., p. xx.

bouddhisme dans l'Inde, l'existence de *Bodhisatva*, et la persécution du cinquième siècle de notre ère, à laquelle se rattache le départ du dernier patriarche bouddhiste de l'Indostan. L'histoire de Ceylan a gardé, de l'un et de l'autre, un souvenir distinct. A l'époque du premier, elle reçut le bouddhisme nouveau pour elle; à l'époque du second, les livres contenant la doctrine, écrits alors en pali, lui furent apportés une seconde ou troisième fois.

Passons maintenant dans la presqu'île au-delà du Gange, et cherchons-y la date de l'établissement du bouddhisme, et, avec lui du pali et de l'écriture. Nous n'avons plus ici l'avantage de nous appuyer sur un texte original, comme pour l'histoire cingalaise. Car, bien que les Barmans possèdent, dit-on, des livres historiques fort étendus, nul, que nous sachions, n'a encore été traduit dans aucune langue d'Europe; nous sommes donc réduits aux témoignages souvent contradictoires des voyageurs. Suivant le P. Carpanus, l'histoire des Barmans appelée *Mahârazoen* (mot sans doute dérivé du samskrit *mahârâdja*), rapporte que les livres et l'écriture palis furent apportés de Ceylan au Pégu, par un brahmane nommé *Bouddhaghosa* (voix de Bouddha) (1), l'an 940 de leur ère sacrée, c'est-à-dire, l'an 397 de la nôtre (2). Cette date nous donne pour le commencement de l'ère sacrée des Barmans, l'an 543 avant J.-C., l'année même de la mort de Bouddha, suivant la chronologie cingalaise.

---

(1) Altération palie du samskrit *Bouddhaghocha*.

(2) *Alph. Barman*, p. 14, ed. 1787.

Il n'est pas étonnant que les habitans de la presqu'île s'accordent en ce point avec les Cingalais, puisque c'est d'eux qu'ils disent avoir reçu leur culte. Il est cependant permis de remarquer que leur témoignage sert encore de confirmation à la date de la mort de Bouddha (543 ans avant J.-C.), que nous avons choisie entre toutes celles que nous offraient les diverses autorités. Celle de l'introduction du bouddhisme au Pégu, l'an 397 de notre ère, s'accorde également avec les dates qui ont été exposées et discutées plus haut. On a vu, en effet, que les livres bouddiques écrits en pali, existaient à Ceylan, vers 407 de J.-C., ce qui ne dit pas que cette langue n'ait pu y être connue antérieurement. Le pali a donc pu rigoureusement être porté de là dans la presqu'île au-delà du Gange, l'an 397 de notre ère. D'ailleurs, le voyage de *Bouddhaghosa* se rattache à l'histoire générale du culte de Bouddha dans l'Inde; car à l'époque où il a eu lieu, la lutte du brahmanisme contre le bouddhisme s'achevait par la défaite de celui-ci, et nous avons vu le dernier patriarche du culte proscrit quitter alors l'Inde pour toujours.

Cette date, au reste, et les inductions que nous en tirons, sont ce que nous pouvons donner de plus certain sur ce sujet si intéressant, mais malheureusement si peu connu. Le petit nombre de voyageurs qui ont visité l'Inde ultérieure se taisent sur le renseignement donné par Carpanus. Symes se contente de constater ce fait, déjà assez important, que c'est de Ceylan que le bouddhisme est passé dans l'Inde au-delà du Gange. Les Barmans, dit-il, reconnaissent avoir reçu leur croyance de Ceylan,

qu'ils nomment *Zehoo;* elle fut d'abord apportée à Arakan, puis, de-là, passa dans le royaume d'Ava. Ce qui prouve encore que les Barmans sont convaincus de la vérité de ce fait, c'est que le roi d'Ava envoya, peu d'années avant l'ambassade de Symes, deux prêtres dans cette île pour y rechercher les livres fondamentaux de la croyance bouddhique, que, suivant Davis, on peut encore s'y procurer (1); et même, le ministre barman réclama, pour les deux voyageurs, la protection du gouverneur-général des Indes (2).

L'origine du bouddhisme de Siam paraît être la même; au moins l'île de Ceylan, que les Siamois nomment de son nom samskrit *Devalankâ*, passe parmi eux pour le siége sacré de leur religion, et Chambers a déjà fait remarquer que cette île leur est bien connue, tandis qu'ils ne paraissent l'avoir été des Cingalais que dans des tems assez modernes (3). Enfin, les Cingalais, les Barmans, les Siamois s'accordent tous sur la date qu'ils donnent à la disparition de leur dieu. Suivant les Cingalais, et

---

(1) Davis, *Travel to Ceylan*, p. 217.

(2) Symes, *Embassy to Ava*, t. II, p. 316, 326; 2e édit. On trouve dans le voyageur portugais Ribeyro, un fait qui prouve combien tout ce qui vient de Ceylan est précieux aux yeux des habitans du Pégu et de l'Ava. Constantin de Bragance, enleva d'un temple, à Manar, en 1560, une dent qu'on disait appartenir à Bouddha; le roi de Pégu alla jusqu'à lui en offrir près de 800 mille livres; le Portugais aima mieux la brûler. (Ribeyro, *Hist. de Ceylan*, trad. franç., p. 119). Cette relique joue un très-grand rôle dans l'histoire cingalaise, ainsi qu'on peut le voir dans la traduction du Râdjâvali (*Annals of Orient. lit.*, part. III, pass.).

(3) Chambers, *Asiat. Research.*, t. I, trad. franç., p. 103.

Sur le Pali
64

DES PRINC | LA LISTE DES PATRIARCHES

HIST	ES BOUDDHISTES.	ANNÉES AV. J.-C.
VIDJAYA parti de		
la monarchie c	bouddhiste, vers.	619
GOTAMA BOUDD	bouddhiste, mort en.	588
Commencem	riarche bouddhiste, mort en. . . .	533
vée de VIDJAY	che bouddhiste, mort en.	495
d'après Joinvill	histe, mort en.	417
DEVENY PAETISS	che houddhiste, mort vers.	376
mier converti au		
MARA, introdui		
six ans et meu	XIIe patriarche houddhiste, mort en.	332
Première rédactio		
(Quinz	he bouddhiste, mort en.	274
	rche bouddhiste, mort en.	212
Seconde rédactio	e bouddhiste, mort en.	157
Les Malabars env	che houddhiste, mort en.	113
dant trente ans ;	arche bonddhiste, mort en.	74
règne est de Jés	arche honddhiste, mort en.	13
TCHORANGA règn		Ap. J.-C.
son règne tomb	rche honddhiste, mort en.	23
	bouddhiste, mort en.	74
(Dix-n	arche houddhiste, mort en. . . .	125
	e bonddhiste, mort avant.	167
MAHASIN, dernie	he houddhiste.	»
mort en.	che houddhiste.	»
KIRTY SRI MÊW	e bonddhiste, mort avant	325
Sous son règne	arche bonddhiste.	»
Calinga, et celu		
une précieuse re		
qui passe à Ceyl	, porte à Arakan l'écriture et la	
DEVENY PAETISSA	harmane 940 et de J.-C.	397
le premier du no		
MANAMRADJA ; so		
422, arrivent		
écrits alors en p		
	atriarche bouddhiste, vient dans	
(Quarante	meurt en.	457
	et dernier patriarche de l'Inde,	
Six rois Malabars	t à la Chine en.	495
bouddhisme, de	le bouddhisme dans le Malabar.	
MAHALOU VIDJAY		
blit le bouddhis		
PARAKRAMABAHOU		
les houddhistes		
manes.		
CALINGARADJA de		
Malabars, et y d		
PARAKRAMABAHOU		
copier les livres b		
hars, vers. . . .		
	ion violente des bonddhistes dans	

les Barmans, ainsi que nous l'avons vu, Bouddha mourut l'an 543 avant J.-C.; suivant les Siamois, en 544 (1) Cet accord remarquable sur un événement aussi important, suffit seul pour prouver que le bouddhisme est passé de Ceylan dans les contrées de l'Inde ultérieure.

Mais à côté de ces autorités, s'en élèvent d'autres qui les contredisent formellement. Suivant Leyden, c'est de *Law* ou *Laos* que les Barmans et les Siamois reconnaissent avoir reçu leur religion, leurs lois, en un mot, leur civilisation (2). C'est à Laos que les premiers fondateurs du culte bouddhique ont laissé les traces les plus remarquables de leur séjour. De même, c'est Siam qui a colonisé Ceylan, et on en cite pour preuve l'absurde histoire *d'un invincible empereur à queue*, qui aurait, à une époque assez moderne, civilisé cette île (3).

A de pareils faits, la réponse serait bientôt faite; mais l'opinion de Leyden a quelque chose de plus imposant. Toutefois, son assertion est trop dénuée de preuves pour que nous nous arrêtions à la réfuter. Nous ne montrerons donc pas tout ce qu'il y a de bizarre à considérer comme un centre antique de civilisation un pays encore barbare (4); et jusqu'à ce que des monumens authen-

---

(1) Laloubère, t. II, p. 217.

(2) Leyden, *Asiat. Research.*, t. X, p. 260, ed. Lond.

(3) *Description du Pégu et de l'île de Ceylan*, p. 265.

(4) *Voyez* Marini, *Relation du royaume de Lao*. Le Pégu, l'Ava et les autres régions de la presqu'île sont si loin d'être redevables à Laos de leur civilisation religieuse, que ce voyageur exact fait remarquer, que le nom de *Talapoin*, donné aux prêtres bouddhistes par les habitans de Laos, est venu du Pégu. (*Voy.* p. 377 et 401).

tiques prouvent que les montagnes du Laos sont pour les Barmans la patrie de la civilisation, et comme leur Olympe, nous admettrons le fait rapporté par Carpanus et Symes, et nous reconnaîtrons l'origine cingalaise du bouddhisme de la presqu'île au-delà du Gange. Enfin, si ces raisonnemens ne paraissaient pas convaincans, qu'on lise, dans le voyage de Davis, le résumé de la mythologie et de la cosmogonie bouddhique à Ceylan, et surtout l'abrégé des cérémonies usitées pour l'admission d'un prêtre dans l'ordre supérieur de ceux qu'il appelle les *oupasampada* (1), et qu'on le compare avec le Mémoire de Buchanan, et la paraphrase qu'il a donnée du *Kammouva*, on trouvera une identité parfaite. Or, à moins de dire (ce qui au reste est possible), que le culte de Bouddha a passé au Pégu en même tems qu'à Ceylan, il faut reconnaître qu'il a été transporté de cette île dans l'Inde ultérieure; car l'île de Ceylan est elle-même trop rapprochée de l'Indostan, et les monumens historiques sont trop unanimes à cet égard, pour qu'on croie qu'elle a reçu son culte d'une autre source.

Maintenant, si nous quittons ces généralités, pour revenir à la question qui nous occupe spécialement, celle des alphabets, trouvons-nous entre les caractères usités à Ceylan et ceux de la presqu'île, une ressemblance qui appuie le fait cité plus haut? Nous n'avons pu consulter, comme nous l'avons déjà dit, aucun ancien alphabet de cette île. Sans doute, les formes primitives d'où est dé-

(1) Davis, *Travel to Ceylan*, p. 218, 220.

rivé le cingalais moderne, offriraient avec le kavi et le pali des traits frappans de ressemblance. Mais tout moderne et tout cursif qu'il paraît être, le cingalais de Hyde et de Reland est, au fond, identique au pali. D'ailleurs, nous pouvons nous servir, pour notre comparaison, d'un autre alphabet de l'Archipel indien. L'*akchara-bouddha* de Java apporté dans cette île, sans doute avec le bouddhisme, présente avec le pali une telle analogie, qu'on peut croire qu'un alphabet dérivé immédiatement du dévanagari et dont le kavi paraît avoir été une des premières formes, a jadis appartenu en commun aux diverses branches de l'émigration bouddhique. D'abord, le kavi ne reconnaît, comme le pali, qu'une seule sifflante, au lieu de trois qui sont admises dans le dévanagari. Ensuite, qu'on jette les yeux sur notre tableau, et on verra, qu'entre le pali n° 1, ou des Barmans, et le kavi, il y a presque identité. La seule différence, c'est que l'*akchara-bouddha* très-rapproché du dévanagari, n'a pas été long-tems en usage, et a donné de bonne heure naissance au kavi proprement dit, et au javanais moderne. Il a donc conservé des formes roides et moins élégantes, tandis que le pali barman a dû sa régularité à la culture qu'il a reçue dans la presqu'île. On serait même tenté de croire que l'un est plus ancien que l'autre, et que le kavi a dû précéder à Java l'introduction du pali dans l'Inde ultérieure. Quoi qu'il en soit, le rapport de l'alphabet pali-barman et siamois, avec le kavi et le cingalais, même tel que nous l'avons, mène à cette conclusion, qu'un ancien alphabet immédiatement dérivé du dévanagari, a dû être porté à Ceylan et à Java, et de-là,

passant au Pégu et à Siam, y prendre la forme du pali du *Kammouwa*, et du pali du *Boromat*, et donner naissance au barman et au siamois modernes.

Mais ce n'est pas tout; il faut en même tems rendre raison de la ressemblance du pali avec le tibétain, et surtout le *kchab*. Ici la question devient plus difficile; les faits sont peu nombreux, et les hypothèses se présentent en foule. Déjà, dans un temps où le pali était à peine connu, l'analogie du tibétain avec les alphabets d'Ava, de Siam et de Java, avait frappé le célèbre auteur des *Recherches sur les Langues tartares*; et, déterminant aussitôt les limites de la question, il avait posé les trois seules solutions qu'on peut en donner. « Ou les alphabets du Tibet, de l'Inde ultérieure et de la presqu'île, sont dérivés d'une source commune qui doit avoir été une variété du dévanagari, ou le tibétain a donné naissance à ceux qui se sont répandus au midi, ou enfin le tibétain a été formé sur quelqu'un de ceux de l'Inde ultérieure. » Nous devons le reconnaître, il n'est pas une quatrième manière de résoudre le problème, et, de plus, M. Abel-Rémusat s'est décidé pour celle qui s'accorde le mieux avec les faits.

En examinant l'époque et les circonstances de l'introduction de l'alphabet indien au Tibet, il rejette la deuxième hypothèse, laisse entrevoir que la troisième pourrait être défendue, mais adopte en réalité la première. C'est là aussi l'opinion à laquelle nos recherches particulières nous ont conduits. Toutefois des raisonnemens de quelque force appuient la seconde hypothèse. C'est d'abord la ressemblance du *kchab* avec le pali

barman, le plus septentrional de tous les alphabets de l'Inde ultérieure. En effet on peut dire que le pali carré ne ressemble au dévanagari que parce qu'il ressemble au kavi et au tibétain-*kchab*, qui sont comme les anneaux qui l'unissent à l'Inde; d'où il suivrait, comme le dit M. Rémusat, que le tibétain a été porté successivement le long de la rivière d'Ava et de Camboge, dans toutes les contrées qui forment l'Inde ultérieure, et jusque dans les îles du midi (1). L'opinion de ceux qui pensent, que le Tampsou du Tibet se jette dans la rivière d'Ava, ouvrant ainsi une communication entre ces deux pays, tendrait encore à l'appuyer. D'ailleurs l'histoire, en gardant le souvenir de l'extension qu'avaient prise les Tibétains au neuvième siècle de notre ère, permet de supposer que des rapports assez intimes les unissaient avec les habitans de l'Inde ultérieure (2). Cependant, si on examine impartialement, dans notre tableau comparatif, le *kchab*, le kavi et le pali-barman, on remarquera que l'analogie de ces caractères ne vient pas de ce qu'ils dérivent l'un de l'autre, mais de leur communauté d'origine. Les nombreux traits de ressemblance, qui les identifient l'un à l'autre, se retrouvent presque sans exception dans le samskrit qui les résume. Si d'ailleurs l'identité des langues répondait à l'identité des caractères, celle-ci serait un argument irrésistible en faveur de la seconde hypothèse. Mais nous démontrerons plus bas que le samskrit est la langue du bouddhisme

(1) *Recherches sur les Langues tartares*, t. 1, p. 349.
(2) *Voy.* M. Abel-Rémusat, *Rech. sur les Langues tartares*, t. 1, p. 390.

du Tibet, comme le pali est celle du bouddhisme de l'Inde ultérieure. On dira peut-être que l'halphabet tibétain a pu passer à Ava sans la langue qu'il sert à représenter ; mais, ne l'oublions pas, ce n'est qu'une assertion dénuée de toute preuve, appuyée seulement de la ressemblance des alphabets, qu'on peut expliquer autrement ; et nous avons à lui opposer le nom du brahmane cingalais *Bouddhaghocha*, qui porta sur la côte d'Arakan la langue et les alphabets palis, et la date de l'événement, et le livre historique d'où il est tiré. Il y a plus, bien loin que la presqu'île soit redevable au Tibet de ses caractères, il existe des monumens qui peuvent faire regarder ceux de ce pays comme venus de Ceylan, d'où sont, selon nous, également partis ceux de la presqu'île au-delà du Gange. Nous trouvons dans M. Schmidt le passage suivant (1) : « En l'an 632, un roi du Tibet envoya aux Indes un Tibétain nommé *Tomni Sambodha*, pour y composer un alphabet. Il prit l'écriture *landsa* pour former le *kchab*, et l'écriture *varto* pour modèle du caractère tibétain nommé *gchar* (2). La première est l'écriture des dieux, ou dévanagari ; la seconde est celle des serpens aquatiques ; » et plus bas le même auteur ajoute que les livres samskrits du Tibet sont écrits en *landsa* (3). Or, *landsa* est l'altération

(1) *Forschung. in d. Gebiete*, etc. p. 219.

(2) Suivant Pallas, l'écriture cursive se nomme *cher* et *akchour*; c'est l'*akchara*, nom samskrit donné à l'alphabet. *Voy.* M. Abel-Rémusat, *Rech.* t. 1, p. 345.

(3) Schmidt, ouvrage cité, p. 245.

tibétaine de *Lankâ* ou Ceylan, d'où on pourrait croire que *Tomni Sambodha* alla jusque dans cette île, et y trouva co-existans deux alphabets dont il imita les formes, le dévanagari et un autre caractère cursif. L'histoire, il est vrai, ne le dit pas, mais le nom de *Lankâ*, donné comme synonyme de *dévanagari*, semble le faire entendre. De plus, à cette époque, on devait trouver à Ceylan deux alphabets, l'un qui pouvait être le dévanagari, avec les formes que reproduit notre planche v, col. 1, ou bien peut-être déjà modifié par le bouddhisme, et sans doute très-semblable au kavi ou *akchara-bouddha;* l'autre, le cingalais moderne, dont les formes arrondies et sinueuses répondent exactement à la description bizarre de *Tomni*, ainsi qu'au nom qu'il lui donne, *varto* (en samskrit *vartoula*, rond, circulaire). Si, d'un autre côté, s'attachant à la lettre du récit de M. Schmidt, on pense que *Tomni* n'alla que dans l'Inde, l'alphabet auquel il fait allusion sous le nom de *varto* doit être le télinga, qui, si on en juge d'après sa forme et les antiques rapports de Télingana avec Ceylan, ne doit pas avoir été sans influence sur la formation de l'alphabet cingalais; mais il restera toujours à expliquer pourquoi le caractère qui sert à former le *kchab*, se nomme *Lankâ* ou de Ceylan; à moins qu'on ne dise que le savant Tibétain a voulu donner à un caractère destiné à la transcription des livres sacrés, un nom qui rappelât moins son origine, que la contrée illustre devenue depuis quelques siècles le centre du bouddhisme. Au reste, pris indépendamment des diverses explications qu'on en peut donner, le fait cité par M. Schmidt suffit pour rattacher

les alphabets du nord à ceux du sud, comme à leur type primitif; et ainsi il fournit un argument de quelque valeur contre l'opinion de l'origine tibétaine du pali-barman. D'ailleurs, ce n'est pas le Tibet que les bouddhistes de la presqu'île regardent comme leur terre sacrée. Ce n'est pas là qu'ils vont chercher les livres; les destinées de leurs frères du nord semblent leur avoir été complètement étrangères; mais leurs regards se tournent sans cesse vers Ceylan, et c'est exclusivement dans cette contrée qu'ils placent le siége antique de leur croyance et de leur civilisation (1).

Ainsi, pour nous résumer, le caractère tibétain ressemble au pali, au kavi et au cingalais. Ce fait s'explique de deux manières, ou par une simple hypothèse, ou par une hypothèse appuyée d'un fait. L'hypothèse, c'est que le tibétain peut être descendu des hauteurs du nord, le long des rivières d'Ava et de Camboge; l'hypothèse appuyée d'un fait, c'est que les alphabets pali, kavi et cingalais, formés sur le modèle du dévanagari, peuvent n'être que les nuances diverses d'un ancien alphabet bouddhique; et le fait, c'est que les caractères palis et le culte de Bouddha ont été portés, non du Tibet, mais de Ceylan, sur le littoral d'Arakan. Cette dernière opinion nous paraît réunir toutes les probabilités en sa faveur.

---

(1) Gli Indiani e particolarmente i Barmani, non hanno mai saputo neppur che il Lama esistesse. Fraquesti il Talapoinismo si è introdutto più tardi e conservato più simplice, *del tutto conforme a quel di Ceylan*. (Manusc. du P. Mantegatius, cité par Paulin, *Mus. Borg. Vel.*, etc. p. 29).

CHAPITRE III.

Caractère grammatical de la langue palie.

Observations préliminaires.

Jusqu'ici nous n'avons rempli qu'une partie de notre tâche. La lecture des alphabets n'est pas en effet le seul but que nous nous soyons proposé. Pénétrer, s'il était possible, assez avant dans la connaissance de la langue, pour vérifier par nous-mêmes les assertions de ceux qui nous ont précédés dans cette étude, et aborder la solution des questions qu'elle soulève, tel est en réalité le motif qui nous a déterminés à l'entreprendre. Or, ces questions sont nombreuses, et toutes elles sont intéressantes, parce que la solution qu'on en donnera tôt ou tard, doit ajouter quelques pages de plus à l'histoire de la race humaine sur un point peu connu du globe. Qu'on ne s'y trompe pas en effet; les questions de ce genre sont à leur début purement philologiques; mais lorsque l'érudition a patiemment rassemblé ses matériaux, le champ des recherches s'agrandit: alors la philosophie et l'histoire se dégagent de la grammaire. Quant à présent,

dans l'état d'imperfection de ces études, poser les questions préliminaires, et encore ne poser que les principales, tel a été notre uniqne but. D'autres viendront, qui, avec plus de lumières, tenteront d'en donner la solution complète.

Et d'abord on peut se demander quel est le caractère de la langue palie? Jusqu'à quel point s'éloigne-t-elle ou se rapproche-t-elle du samskrit? Dans quelle contrée a-t-elle pris la forme que nons lui voyons maintenant dans l'Inde ou dans les pays dont le bouddhisme est la loi religiense? Le pali diffère-t-il suivant les diverses contrées où il domine comme langue sacrée, ou bien est-il partout uniformément et invariablement le même? Enfin, le pali présente-t-il quelqnes analogies avec les dialectes dérivés de la même source que lui; et, s'il en présente, de quelle nature sont-elles? On conviendra sans peine que le seul moyen d'essayer de résoudre de pareilles qnestions, est de donner une analyse exacte de la structure grammaticale du pali : c'est ce que nous allons tenter de faire; mais, avant qne nous commencions, qu'on nous permette quelques remarques sur les matériaux et les sources, où nous avons puisé la connaissance de cette langue.

Il y a deux moyens d'arriver à la connaissance d'un idiome auquel les travaux des grammairiens ont donné pour ainsi dire nne constitution propre, et dont la culture est attestée par des compositions littéraires; c'est de l'apprendre dans les grammaires originales, c'est-à-dire, aller de l'inconnu au plus inconnu, on d'en abstraire la connaissance des livres et de la littérature même.

Les secours de la première espèce existent pour le pali; au moins Leyden affirme-t-il qu'on possède à Ceylan quelques vocabulaires et grammaires de cette langue (1), et Joinville donne en effet le titre de plusieurs ouvrages de ce genre, dans son Mémoire cité plus haut. Pour nous, ce secours nous a complètement manqué; il nous a donc fallu faire la grammaire nous-mêmes; mais les ouvrages qui nous ont servi pour ce dessein, quoiqu'extrêmement intéressans sous un autre rapport, se sont malheureusement trouvés les moins propres à faciliter un pareil travail. On verra par les notices, que nous avons données dans l'appendice, des manuscrits dont nous avons fait usage, qu'ils sont presqu'exclusivement d'une nature philosophique et religieuse. Dans les compositions de ce genre, le style est peu varié, et il reproduit constamment, avec le retour des mêmes formules, la monotone répétition des mêmes inflexions grammaticales. Il eût été à désirer que nous eussions pu consulter un plus grand nombre d'ouvrages historiques, qui nous eussent donné une grande variété de mots et de formes, et c'est pour n'avoir pas eu ce secours que nous n'avons pu déterminer l'étendue réelle de la conjugaison palie (2).

Toutefois, quoique nous connaissions mieux que per-

---

(1) Leyden, *Asiat. Research.*, t. x, p. 287, ed. Lond., 4°.

(2) Le seul ouvrage d'une nature historique que nous ayons pu consulter, est une légende de *Bodhisatva*, dont nous parlerons dans l'appendice; c'est seulement dans ce livre que nous avons pu trouver des exemples de verbes palis, aux tems passés.

sonne ce qui manque à cet essai, nous le donnerons ici, convaincus qu'on fera la jnste part des difficultés qui hérissent une étude encore aussi peu avancée. Il faut l'avouer aussi, l'absence de toute grammaire originale nous a été de quelqu'avantage. Nous n'avons pas été induits à mêler à l'exposition des faits grammaticaux, des formes vieillies qui ne se trouvent probablement plus dans la langue. Il est en effet permis de supposer, que les grammairiens originaux ont essayé de donner un corps complet d'inflexions et de formes qui répondît à la richesse de la langue-mère, encore bien que ces inflexions et ces formes pussent ne pas se trouver toutes dans les compositions littéraires de la langue dérivée. Nous ne pouvons vérifier s'il en est réellement ainsi ; ce qu'il y a de certain, c'est que les ouvrages grammaticaux d'une langue dérivée du samskrit, le prakrit, offrent un exemple frappant de ce fait, d'ailleurs très-facile à expliquer.

Nous diviserons ce que nous avons à dire de la grammaire palie en trois sections ; dans la première nous traiterons des lettres ; dans la seconde, des déclinaisons ; dans la troisième, des conjugaisons.

SECTION PREMIÈRE.

Des Lettres.

§ I. L'alphabet pali a trente-neuf lettres : trente-une consonnes, et huit voyelles, dont trois brèves et cinq longues. On a vu dans les planches les signes divers destinés à les représenter. Nous répétons ici leur valeur en

lettres latines, en les disposant suivant l'ordre de l'alphabet dévanagari.

Voyelles brèves, *a*, *i*, *ou*.
longues, *â*, *î*, *oû*, *e*, *o*.

Consonnes Gutturales, *ka*, *kha*, *ga*, *gha*, *ngu*.
Palatales, *tcha*, *tchha*, *dja*, *djha*, *ña*.
Cérébrales, *ṭa*, *ṭha*, *ḍa*, *ḍha*, *ṇa*.
Dentales, *ta*, *tha*, *da*, *dha*, *na*.
Labiales, *pa*, *pha*, *ba*, *bha*, *ma*.
Semi-voyelles, *ya*, *ra*, *la*, *va*.
Sifflante, *sa*.
Aspirée, *ha*.

Remarques. 1° Il faut ajouter l'*anousvâra* du samskrit; mais il ne sert proprement que comme signe représentatif de la nazale des labiales; il ne forme donc pas une nouvelle lettre qui ait son existence indépendante. Quant au *visarga*, il n'existe peut-être que dans le mot pali *brah*, usité en siamois, et qui exprime la supériorité.

2° *E*, et *o*, sont ici données comme voyelles simples, parce que dans la réalité l'oreille les reconnaît comme telles. En samskrit on les considère comme des diphthongues, théorie qu'expliquent suffisamment les règles de combinaisons et de contractions, auxquelles sont soumises les voyelles. Ces règles ne se reproduisent pas au moins pour la plupart, en pali. Leur combinaison se fait autrement, ainsi qu'on le verra plus bas. La distinction des voyelles en simples et en composées n'est donc d'aucune utilité dans cette langue. Ajoutons qu'il n'est pas impossible

que *e* et *o*, quoique représentées chacune par une seule forme, expriment en même tems deux sons divers, l'un long et l'autre bref. Cela tendrait à égaler le nombre des voyelles brèves à celui des longues, et à remplacer le *æ* et le *ao* dévanagari. C'est un point qu'on ne peut établir que par la lecture des compositions poétiques, et par la connaissance des règles de la prosodie. Il faut remarquer du reste, que ce qui n'est qu'une supposition pour le pali, est d'un usage permis en prakrit, ainsi que l'a montré M. Colebrooke dans son Mémoire sur la poésie prakrite et samskṛite;

3° Il faut se rappeler que des huit voyelles que nous donnons dans notre tableau, nous n'en avons rencontré que cinq à la forme initiale; *î* et *oû* ne paraissent jamais se trouver qu'au milieu d'un mot;

4° Quelques alphabets donnent, ainsi que Leyden l'a fait remarquer, trois sifflantes différentes, comme dans l'alphabet dévanagari. Nous n'en avons donné qu'une seule, parceque nous n'en avons pas trouvé davantage dans nos textes; c'est le *sa* dental des Indiens. Les règles suivantes prouveront que les deux autres sifflantes, la palatale et la cérébrale, ne sont pas d'usage en pali. On doit donc attribuer leur existence dans quelques listes, au désir qu'ont eu les grammairiens de donner un modèle d'alphabet plus complet que celui que présente la langue elle-même. Cette observation doit sans doute aussi s'appliquer au double *lla* des védas qu'a donné Laloubère, et que l'on doit trouver dans les alphabets qui ont la prétention d'être complets. Il se rencontre même dans

l'alphabet siamois vulgaire, sans qu'il paraisse être d'aucune utilité en cette langue.

§ II. Le pali montre une grande délicatesse, ou, si l'on veut, une extrême pauvreté dans la combinaison de deux ou de plusieurs consonnes entre elles. Les lois qui la règlent sont très-différentes de celles qu'on suit en samskrit; avant donc de pousser plus avant notre examen, il faut bien déterminer le nombre des combinaisons des consonnes possibles en pali.

1° Une consonne quelconque d'une des cinq premières classes ne peut être précédée ou suivie par une consonne quelconque des quatre autres classes;

2° Les moyennes *ga*, *gha*, *dja*, *djha*, etc., ne peuvent être précédées ni suivies par les tenues *ka*, *kha*, *tcha*, *tchha*, etc., même de leur propre classe;

3° Les nazales ne peuvent être suivies que par une consonne de leur propre classe. Cependant *n* et *m* peuvent précéder l'aspirée *h*;

4° Une consonne quelconque des cinq classes peut être doublée, mais l'aspirée ne peut être doublée que par sa semblable non aspirée.

Cependant les mots *pouphpham*, pour le samskrit, *pouchpam*, *fleur*, et *anvaḍhḍham* pour *anvardham*, *qui dure la moitié*, font exception à cette règle, s'il faut toutefois s'en rapporter aux manuscrits; l'usage habituel voudrait *ppha* et *ḍḍha*;

5° *ya* peut être doublé, mais non précédé d'une autre consonne, si ce n'est *l*, *b*, et peut-être *k*. Il précède *h*;

6° *ra* ne se double jamais; il ne précéde ancune consonne, il peut suivre *b, t* et *d;*

7° *la* se double; il ne peut suivre aucune consonne et précede seulement *y* et *h;*

8° *va* ne peut précéder aucune consonne, si ce n'est *h,* et ne peut suivre que le *t* et le *d.* On peut peut-être le rencontrer doublé;

9° *sa* pent se doubler et précéder *m* et *v,*

10° *ha* peut suivre *ṇ, m, y, l, v,* et précéder *ma,* dans le mot *brahma,* et ses dérivés ou la formes samskrite est restée intacte. Cette lettre ne se double pas.

Toutes les combinaisons possibles de deux consonnes sont résumées, d'après ces règles, dans le tableau suivant; nous n'en avons pu trouver qu'une seule de trois lettres.

Gutturales.

kka, kkha, kya?
gga, ggha.
ngka, ngkha, ngga, nggha, ngnga.

Palatales.

tchtcha, tchtchha, tchya?
djdja, djdjha.
ñtcha, ñtchha, ñdja, ñdjha, ñña, mdja.

Cérébrales.

ṭṭa, ṭṭha.
ḍḍa, ḍḍha, ḍhḍha.
ṇṭa, ṇṭha, ṇḍa, ṇḍha, ṇṇa, ṇha.

Dentales.

tta, ttha, tra, tva.

dda, ddha, dra? dva.
nta, ntha, nda, ndha, nna.

Labiales.

ppa, ppha, phpha.
bba, bbha, bra?
mpa, mpha, mba, mbha, mma, mha.

Semi-voyelles.

yya, yha, ra, lla, lya, lha, wa? vha.

Sifflantes et aspirées.

ssa, sma, sva, hma.

Le seul groupe de trois consonnes que nous ayons rencontré, est le *ndra*, dans le mot *indriyam*, sens. Cela fait supposer qu'on doit trouver *ntra*, par exemple, dans *mantrí*, conseiller; au moins les Siamois possèdent-ils ce mot dans leur langue vulgaire!

§ 3. L'*anousvâra* ne représente, à proprement parler, que le *m* devant une consonne. Mais ce *m* se changeant en la nazale de la classe à laquelle appartient la consonne, il arrive que l'*anousvâra*, comme représentant du *m*, peut exprimer indifféremment une des cinq nazales. Devant les *y, r, l, v, s, h*, le *m* est toujours écrit par l'*anousvâra*. Les manuscrits présentent à l'égard de ce signe une grande variété. Le *Kammouva* met l'*anousvâra* devant les palatales et les gutturales au milieu des mots; tandis que les manuscrits d'une autre écriture, tels que le *Boromat* et le *Phâtimokkha*, emploient plus volontiers les nazales de ces deux ordres. Si on veut une règle, il faut écrire l'*anousvâra* toujours à la fin du

mot, et au milieu seulement, lorsqu'il est à la place d'un *m*; l'*anousvâra* ne doit jamais être placé pour le *n* final. Nous écrivons donc पण्डित *paṇḍita*, et non पंडित, संपदा *sampadâ* et non सम्पदा.

Nous devons faire remarquer que souvent, quand un mot terminé par un *m* tombe sur un mot commençant par une voyelle, outre le *m* qui s'écrit et joint le mot suivant au mot précédent, les manuscrits mettent souvent encore l'*anousvâra*, qui cependant est inutile; ainsi, *tam* et *atthi* font *ta-ma-tthi*, suivant l'orthographe indienne, et avec l'*anousvâra* ajouté à tort, *tam-ma-tthi*. On verra un exemple de cette irrégularité dans l'explication du fac simile du *Boromat* (appendice n° I.).

§ 4. Nous sommes maintenant en possession de tous les élémens dont se composent les mots en pali, voyelles, consonnes et groupes. Il faut voir si cette langue fait de ces élémens le même usage que le samskrit, et si les voyelles et les consonnes de l'une sont invariablement employées dans les mêmes cas que les voyelles et les consonnes de l'autre. Le tableau des voyelles en pali, a fait voir que cette langue manquait des *ṛi*, *ṛî*, *lṛi*, *lṛî*, *æ*, *ao* du samskrit; il s'agit de voir comment elle les remplace.

ṛi devient *a*, *i*, *ou*.

Pal. *kasi.*	Samsk. *kṛichih*, labourage.
katvâ.	*kṛitvâ*, ayant fait.
alamkato.	*alamkṛitah*, orné.
anaṇo.	*anṛiṇah*, sans dettes.
taṇhâ.	*trichṇâ*, soif.

tatiyam.	*tritîyam*, troisièmement.
visatti.	*visrichtih*, abandonnement.
ditthi.	*drichtih*, vue.
tina.	*trina*, gazon.
outou.	*ritou*, saison.
sounâtou.	*shrinotou*, qu'il entende.
roukkha.	*vrikcha*, arbre.
pouthou.	*prithvî*, terre.

Le *lri*, invention purement théorique des grammairiens indiens, et qui encore ne se trouve que dans un mot, n'a pas laissé de trace en pali; le samskrit *klripta* deviendrait probablement *kilitta*.

æ devient *e*.

P. *methouno.*	S. *mætounah*, qui ad coitum pertinet.
telam.	*tælam*, huile.
sela.	*shæla*, rocher.

ao devient *o*.

P. *khoman.*	S. *kchaomam*, vêtement de lin.
koseyyam.	*kaosheyam*, vêtement de soie.
oubho.	*oubhao*, tous les deux.

Les autres voyelles restent pour la plupart du tems sans altération; ou bien les changemens qu'elles subissent sont en si petit nombre, et si peu systématiques, qu'il est difficile de les ramener sous des règles générales. Par exemple *â* se rencontre pour *o*, comme dans *sounâtou* pour *shrinotou*; ou bien encore le changement des voyelles est déterminé par celui des consonnes,

dont nous traiterons dans le paragraphe suivant. Ainsi, dans *doutiyam* pour *dvitîyam*, le *i* disparaît, et la semi-voyelle se change en sa voyelle correspondante.

Mais une particularité de la langue palie, c'est qu'elle abrège les voyelles longues en samskrit.

On verra dans le paragraphe suivant, que le pali a une tendance bien prononcée à assimiler les consonnes l'une à l'autre, si on peut ainsi dire, et même à les doubler dans les cas où la langue-mère ne le fait pas. Alors, le caractère de la voyelle brève remplace celui de la longue ; d'une part, parce qu'il est difficile de prononcer une double consonne après une voyelle longue, et d'autre part, parce que les deux consonnes conduisent, prosodiquement parlant, au même résultat, qui est d'allonger la voyelle (1).

C'est là le cas qui se présente le plus fréquemment. Quelquefois, cependant, une voyelle a été abrégée sans que la consonne qui la suit, ait été doublée. On peut donc dire, en général, que le pali est assez irrégulier dans l'emploi des longues et des brèves. Voici, au reste, quelques exemples.

---

(1) Le cas contraire a lieu lorsqu'une voyelle originairement courte produit le doublement de la consonne, par exemple, *tattha* pour *tathâ*, *alors*. Il en est de même en grec dans le dialecte éolien où ὄσσον est pour ὅσον, ὄττι pour ὅτι etc. Remarquons ici qu'une double consonne se trouve souvent après *e* et o ; cela tendrait à confirmer notre hypothèse (Supr., § 1, n° 2), que *e* et o peuvent être quelquefois brefs en pali, ainsi, *okkanti ettakam*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le doublement de la consonne a pour effet d'allonger la voyelle précédente ; car on trouve indifféremment dans les manuscrits *vissati* et *vîsati*, vingt, *dippa* et *dîpa*, île, etc.

P. *magga.*	S. *mârga*, chemin.
pattam.	*pâtram*, coupe.
kalla.	*kâla*, tems.
ratti.	*râtri*, nuit.
saddhissa.	*sâdrishya*, ressemblance.
sissa.	*shîrcha*, tête.
paripounnam.	*paripoûrnam*, accompli.
poubba.	*poûrva*, ancien.
antalikkham.	*antarîkcham*, atmosphère.
tatiyam.	*tritîyam*, troisièmement.
vitamalam.	*vîtamalam*, sans péchés (1).
tinni et *tîni.*	*trîni*, trois.
sarira.	*sharîra*, corps.
gimha.	*grîchma*, été.
karaniya.	*karanîya*, devant être fait.
padipho.	*pradîpah*, lampe.
phâniya.	*pânîya*, qui doit être bu.
tapasso.	*tâpasah*, pénitent.
yasso.	*yashah*, renommée.
moula.	*moûla*, racine.

Nous n'avons pas fait entrer dans cette liste les irrégularités que les manuscrits, généralement assez incorrects, offrent à cet égard. Mais ces irrégularités sont de nature à pouvoir se corriger par l'analogie des cas semblables, et les règles de la grammaire. Par exemple, le même manuscrit, le *Phâtimokkha*, écrit dans quelques endroits *karanadîni*, mais plus généralement, et même dans presque tous les cas *karanâdini*, ce qui est la

(1) Il en est de même de tous les composés de *vîta*.

vraie lecture. Ainsi, *bhikkhou*, mendiant, est quelquefois écrit avec un *oŭ* bref au nominatif pluriel, tandis qu'il le faut long. Ce sont là des fautes qui disparaîtront quand le pali deviendra l'objet de recherches critiques étendues. Il y a cependant des cas dans lesquels il est difficile de déterminer si le manuscrit est incorrect, ou si la voyelle doit être invariablement écrite brève, comme dans *sarira*, où l'on ne voit pas de raison pour que le *i* soit abrégé. Dans d'autres cas, le même manuscrit varie sur le même mot, comme dans *djivitoum* et *djĭvitoum;* la vraie forme est la dernière. Quant à l'abrègement de la voyelle dans *karaṇiya*, il ne peut être douteux; on le rencontre fréquemment et toujours écrit de même dans tous les manuscrits.

Il nous reste à donner quelques exemples de deux contractions très-communes en pali.

ava se contracte en *o*.

P. *otâraṇam.*	S. *avatâraṇam*, descente.
oloketoum.	*avalokayitoum*, voir en bas.
okâsa.	*avakâsha*, endroit.
honti.	*bhavanti*, ils sont.

Et par analogie *aya* et *ayi* se changent en *e*.

P. *sampâdeti.*	S. *sampâdayati*, il obtient.
tchintetvâ.	*tchintayitvâ*, il pense.
kathessâmi.	*kathayichyâmi*, je raconterai.

§ 5. Les permutations des consonnes peuvent se diviser en deux classes, 1° permutations des consonnes simples ou isolées; 2° permutations des consonnes composées ou groupées.

1° *Consonnes simples.*

Sh et *ch* au commencement ou au milieu d'un mot se changent toujours en *s* dental.

P. *sissa.*	S. *shîrcha*, tête.
sittho.	*shichtah*, ordonné.
soso.	*shochah*, phthisie.
doso.	*dochah*, péché.

Ch dans le mot *chat* devient *tch.*

P. *tcha.*	S. *chat*, six.
tchattho.	*chachthah*, sixième.

P, au commencement ou au milieu d'un mot, est sou vent aspiré; ce n'est cependant pas une règle générale, et les manuscrits donnent souvent le même mot, tantôt avec un *p*, tantôt avec un *ph*.

P. *roûpham* et *roûpam.*	S. *roûpam*, forme.
padîpho et *padîpo.*	*pradîpah*, lampe.
gophâlo.	*gopâlah*, pasteur.
phanita.	*pranîta*, préparé.

K final se retranche, et alors la voyelle précédente s'allonge. Ex. *sammâ* pour *samyak*, complétement.

Les dentales se changent quelquefois en cérébrales: mais cela n'a pas si généralement lieu que dans quelques langues populaires de l'Inde. On trouve cependant :

P. *pati.*	S. *prati*, vers.
pathamam.	*prathamam*, premièrement.

Quant aux cérébrales samskrites, nous ferons observer que; bien que l'usage et les permutations en soient

fixées par de nombreuses règles, on peut cependant considérer leur existence, pour ainsi dire, comme secondaire. On ne les rencontre que très-rarement comme initiales, et le *ṇ* qui se trouve assez souvent dans le corps des mots, s'explique toujours par le voisinage de la voyelle *ṛi*, de *r* et de *ch*. Les règles de permutation du *n* dental en *ṇ* cérébral, n'exercent en pali aucune influence. Nous y voyons, il est vrai, *karaṇam* écrit à la manière indienne; mais, d'autre part, beaucoup de mots ont conservé le *ṇ* cérébral, quand les lettres qui le justifiaient en samskrit comme *ṛi, r,* et *ch*, ont disparu en pali, ainsi :

P. *pâṇo.*	S. *prâṇah*, souffle.
anaṇo	*anṛiṇah*, sans dette.
pamâṇam.	*pramâṇam*, preuve.

Au reste, les bouddhistes qui cultivent le pali, ne paraissent pas très-scrupuleux dans l'emploi exact de ces deux classes de lettres. Les distinctions qui les séparent semblent ne pas exister pour eux. Les manuscrits varient extrêmement en ce point. Ainsi, on trouve dans le même ouvrage, le mot *ouddiṭṭha* (S. *ouddichṭa*), écrit de deux manières différentes *ouddittha* et *ouḍḍiṭṭha*. La seconde, cependant, est la seule correcte.

D cérébral au milieu d'un mot se change quelquefois en *l*. Ainsi, *tchoulâmaṇi* pour *tchoûḍâmaṇi*, joyau de tête.

T et *d* à la fin d'un mot, se suppriment quelquefois.

P. *tasmâ.*	S. *tasmât*, par cela.
gâmâ.	*grâmât*, du village.
arannâ.	*aranyât*, de la forêt.
kiñtchi.	*kiñtchid*, quelque chose.
tche.	*tched*, si.

Ils se changent en *m* au neutre des pronoms *yat*, *tat*, *etat*, qui deviennent *yam*, *tam*, *etam*. Cependant, ces deux lettres subsistent à la fin d'un mot, quand le mot suivant est assez intimement uni au précédent pour ne faire qu'un avec lui, et empêcher par là que le *d* ou le *t* ne soit final. Ainsi, on trouve *etadeva*, *yâvadeva*, *kotchideva*. Dans quelques mots même où *d* est radical, il subsiste quoique final; ainsi on a *Lokavid*, nom de Bouddha.

N final est aussi supprimé dans certains cas.

P. *tasmi.*	S. *tasmin*, en cela.
bhagavâ.	*bhagavân*, seigneur.

M final est aussi supprimé dans des cas qui paraissent rares.

P. *evaroûpa.*	S. *evamroûpa*, ainsi formé.
idâni.	*idânîm*, maintenant.
tounhi	*toûchnîm*, en silence.

R final, disparaît, et la voyelle qui le précède s'allonge : ainsi, *pounâ* pour *pounar*, de nouveau.

S final, dans les cas où en samskrit on le remplace par un visarga, est supprimé après *i*, *ou*, et les voyelles longues.

P. *sappi.*	S. *sarpih* (*is*), beurre clarifié.
bhikkhou.	*bhikchouh* (*ous*), mendiant.
dhammá.	*dharmáh* (*ás*), les lois.

Précédé d'un *a* bref, il est remplacé par un *o*.

P. *so.*	S. *sah* (*as*), lui.
doso.	*dochah* (*as*), péché.
namo.	*namah* (*as*), adoration.
bhagavato.	*bhagavatah*, au seigneur.

Le pali a donc appliqué généralement une règle de permutation qui est loin d'avoir cette extension en samskrit.

2° *Consonnes composées.*

Il faut se rappeler nos remarques du paragraphe 2, ci-dessus, sur les combinaisons possibles des consonnes. Nous allons montrer ici par quelles lois elles dérivent du samskrit, et quels groupes elles représentent en cette langue.

T change en sa semblable toute consonne qui la précède ou la suit.

P. *vattabbam.*	S. *vaktavyam*, devant être dit.
moutta.	*moukta*, délivré.
youtta.	*youkta*, appliqué.
patta.	*prápta*, acquis.
attanam.	*átmanam*, soi-même.
tchattáro.	*tchatvárah*, quatre.
haritattáya.	*haritatváya* (*dat.*), l'action de verdir.
bodhisatto.	*bodhisatvah*, Bodhisatva.

D'où il suit que les groupes samskrits *kta*, *pta*, *tma*, *tva*,

se changent en pali en *tta ;* cependant *tva* ne change pas au participe absolu *katvâ* pour *kritvâ*, ayant fait.

R en groupe se supprime, et la consonne qui le précède ou le suit se double ; quand cette consonne est aspirée, on la double avec sa semblable non aspirée.

P. *atta.*	Ś. *atra*, alors (*relat.*).
tatta.	*tatra*, alors.
gatta.	*gâtra*, membre.
patta.	*pâtra*, coupe.
vattamâna.	*vartamâna*, se trouvant être.
vitakka.	*vitarka*, raisonnement.
sakka.	*shakra*, nom d'Indra.
svagga.	*svarga*, ciel.
magga.	*mârga*, chemin.
mitta.	*mitra*, ami.
tchitta.	*tchitra*, varié.
bhaddha.	*bhadra*, fortuné.
attham.	*artham*, cause.
tchatouttho.	*tchatourthah*, quatrième.
pounnam.	*poûrnam*, plein.
vannam.	*varnam*, couleur.
sappi.	*sarpih*, beurre clarifié.
kappâsikam.	*karpâsikam*, vêtement de coton.
dhammo.	*dharmah*, loi.
kamma.	*karma*, acte.
hammiyam.	*harmyam*, palais.
poubbam.	*poûrvam*, d'abord.
sabba.	*sarva*, tout.
vasso.	*varchah*, année.
sisso.	*shirchah*, tête.

Ainsi, les groupes samskrit, *tra*, *rta*, *dra*, *kra*, *rka*, *rga*, *rna*, *rpa*, *rma*, *rva*, *rcha*, deviennent, en

pali, *tta*, *ddha*, *kka*, *gga*, *ṇṇa*, *ppa*, *mma*, *bba*, *ssa*. Quelquefois le *r* se retranche sans qu'on double la consonne qui le précède *soubhou* pour *soubhrou*, qui a de beaux sourcils; *tchanda* pour *tchandra*, lune.

R suivant la consonne initiale d'un mot se retranche sans qu'on redouble la consonne qui le précède.

P. *paññо.*	S. *prâdjñah*, instruit.
paṭhamam.	*prathamam*, premièrement.
kodhano.	*krodhanah*, irrité.
pâsâdo.	*prâsâdah*, palais.
tiṇṇi.	*trîṇi*, trois (*neut.*).
pâṇo.	*prâṇah*, souffle.
tayo.	*trayah*, trois (*masc.*).
pati ou *paṭi.*	*prati*, vers (1).
patto.	*prâptah*, acquis.
sotoum.	*shrotoum*, entendre.
sotam.	*shrotram*, oreille.
ghâṇa.	*ghrâṇa*, odorat.

Mais quand le mot ainsi modifié est précédé d'une particule telle que *a* (priv.) *dour*, *sou*, *vi*, *anou*, souvent même d'un nom substantif, alors la lettre qui précède le *r* se redouble.

P. *appassouto.*	S. *aprasoutah*, sans enfans.
appameyyo.	*aprameyah*, incommensurable.
souppameyo.	*souprameyah*, commensurable.
niggaham.	*nigraham*, limite (2).
vippati.	*viprati*, vers.

(1) En grec ionien, on dit *ποτί* pour *πρός*.

(2) Ce sens est donné par Hematchandra : ce mot en a beaucoup d'autres très-différens. *Voy.* Wilson.

anouppatto.	*anouprâptah*, acquis après.
roûpappamâṇa.	*roûpapramâṇa*, preuve de la forme.
roûpappasanna.	*roûpaprasanna*, démonstration de la forme.

(Voy. inf. § 6.)

R suivi de *i* ou *î*, et précédé d'une consonne, se résout quelquefois en *iri*. Ex. *hiri* pour *hrî*, pudeur; *siri* pour *shrî*, bonheur.

Y se retranche, et la consonne, jointe à la semi-voyelle *y*, se redouble, à moins que ce ne soit déjà un groupe.

P. *tassa.*	*tasya*, de celui-là.
bhabbo.	*bhavyah*, devant être.
manoussânam.	*manouchyânâm*, des hommes.
sammâ.	*samyak*, complètement.
asakka.	*ashakya*, qui ne peut être.
sañkhâtam.	*sañkhyâtam*, compté.

Le changement de *bhavyah* en *bhabbo* doit s'appliquer à tous les participes samskrits en *vya*. Dans les autres cas, le *y* subsiste après le *v*; mais cette lettre se change en *b*.

P. *byañdjanam.*	S. *vyañdjanam*, barbe.
byâharissâmi.	*vyâharichyâmi*, je saisirai.
byoûha.	*vyoûha*, multitude.

Lorsque le groupe samskrit *vya* est le résultat de la combinaison de la particule *vi*, avec un mot commençant par un *a*, le *y* subsiste, mais on le fait précéder d'un *i*.

P. *viyalamkato.*	S. *vyalamkṛitah*, orné.
viyatimaññati.	*vyatimanyate*, il méprise.

Cette règle paraît même s'appliquer à plusieurs substantifs.

P. *tchetiyam.*	S. *tchætyam*, image de Bouddha.
hammiyam.	*harmyam*, palais.
viriyam.	*vîryam*, force.
soûriya.	*soûrya*, soleil.

V, précédé de *tch*, *tchh*, *dj*, *djh*, *t*, *th*, *d*, *dh*, *n*, *ṇ*, se change en la patale *tch* pour *tch*, *tchh*, *t*, *th*, en la patale *dj* pour *d*, *dh*, et en *ñ* ou *ṇ* pour *n* et *ṇ*. Dans ce cas la seconde lettre du groupe est ordinairement aspirée.

P. *outchtchhati.*	S. *outchyate*, il est dit.
vaṇidjdjha.	*baṇidjya*, commerce.
satchtcham.	*satyam*, vérité. (1).
aditchtcha.	*aditya*, soleil.
katchtcham.	*krityam*, ce qui est à faire.
vidjdjhâ.	*vidyâ*, connaissance.
madjha.	*madhya*, milieu.
tanoumadjima.	*tanoumadhyama*, milieu mince.
oupadjdjhâya.	*oupâdhyâyah*, maître.
souñña.	*shounya*, vide.
pouñña.	*pounya*, pur.
aṇṇa.	*anya*, autre.

L devant *p* disparaît, et le *p* se redouble.

P. *sippa.*	S. *shilpa*, métier.
samkappa.	*samkalpa*, volonté.

(1) Ce genre d'altération a également lieu en Hindoustani, où *satch* est, pour le samskrit, *satya*, *âtchârj* pour *âtchârya* ; en tibetain, le signe appelé *yata*, qui n'est autre pour la forme et le son que le *y* dévanagari ou bengali souscrit, a la propriété de changer la classe des labiales en celle des palatales. Ainsi, *pya* se prononce *tcha* ; *bya*, *dja*.
(*Voy.* M. Abel-Rémusat, *Rech. sur les Langues tartares*, t. 1, p. 340).

V, qui, en samskrit même se confond souvent avec *b*, uni aux semi-voyelles, *r* et *y*, devient *b*; la semi-voyelle disparaît, et fait place à un second *b*.

P. *nibbânam*.	S. *nirvâṇam*, annihilation.
poubbam.	*poûrvam*, autrefois.
sabba.	*sarva*, tout.
bhabbo.	*bhavyah*, devant être.

V, précédé de *h*, se déplace, et précède l'aspiration dans le mot *djihvâ*, qui, en pali, devient *djivhâ*, langue; c'est par un déplacement pareil que *chma* devient *mha*, et *chṇa*, *ṇha*, comme on le verra plus bas.

Kch devient *kkh*, ou seulement *kh*.

P. *khomam*.	S. *kchaomam*, vêtement de lin.
khiṇa.	*kchîṇa*, aminci.
mokkham.	*mokcham*, salut.
roukkha.	*vṛikcha*, arbre.
tchakkhou.	*tchakchou*, œil.
dakkhiṇa.	*dakchiṇa*, méridional.
lakkhaṇam.	*lakchaṇam*, signe.
oupekkhâ.	*oupekchâ*, ruse.
visâlakkhî.	*vishâlâkchi*, qui a des yeux bien fendus.

Chṭ et *chṭh* deviennent *ṭṭha*.

P. *diṭṭa*.	S. *dichṭah*, montré.
siṭṭho.	*shichṭah*, ordonné.
niṭṭhito.	*nichṭhitah*, déterminé.
diṭṭhi.	*dṛichṭih*, vue.
kouṭṭham.	*kouchtham*, lèpre.

St devient *tth*.

P. *vatthou*.	S. *vastou*, chose.
hattha.	*hasta*, main.

Chm et *shn* devient *mh* et *ṇh*.

P. *gimha.*	S. *grîchma*, été.
ouṇha.	*ouchṇa*, chaud.
touṇhi.	*toûchṇîm*, en silence.
taṇhâ.	*ṭrichṇâ*, soif.
paṇha.	*prashna*, question.

De même *smi* pour *asmi*, je suis, devient *mhi*.

§ 6. Nous venons d'exposer les principales règles d'après lesquelles le pali modifie les mots samskrits dans leur constitution intime. Nous n'avons pas eu la prétention de les donner toutes; et il est certain que quand on aura un vocabulaire de cette langue, en le comparant mot par mot avec le vocabulaire samskrit, on verra apparaître de nouvelles altérations, et conséquemment de nouvelles règles. Mais nous prenons la liberté de rappeler que nous n'avons pas eu ce secours; et cela, moins pour nous excuser de nous être trompés, que pour éveiller l'attention du lecteur sur celles de nos assertions qui lui paraitraient hasardées. Il faut maintenant voir comment, dans leur rencontre, les mots se modifient en agissant l'un sur l'autre, par leurs lettres initiales et finales.

On sait qu'un des caractères du samskrit, lequel en même tems constitue nne des difficultés qui arrêtent le plus le commençant dans l'étude de cette langue, c'est la réunion de plusieurs mots en un seul, soit que cette réunion s'opère entre deux ou plusieurs mots à la forme radicale, se rapprochant pour se fondre en un composé, soit que (et ce cas offre de bien plus grandes difficultés)

deux ou plusieurs mots que la syntaxe sépare, éprouvent dans leurs lettres initiales et finales, des modifications exigées par une oreille extrêmement sensible à l'euphonie. Donnons des exemples.

Maheshvara est un mot composé de *mahâ* et *îshvara*, en vertu de la règle, qui veut que *â* devant *î* se contracte en *e; oudangmoukham* est de même un mot composé de *oudak* et *moukham*, etc., etc. Voilà des exemples de la première espèce de combinaison. D'autre part, le mot *pashyæva* est composé de *pashya* et *eva*, qui, en dépit de la syntaxe, et il faut le dire, de la clarté, forment un aggrégat d'une nature différente des précédens exemples. *Tatchtchhroutvâ* est pour *tat shroutvâ*, combinaison de la même espèce que *pashyæva;* de même encore *gatodevah* pour *gatah devah*, etc. On voit que ces combinaisons ont lieu entre voyelles, entre consonnes, et même entre voyelles et consonnes. Il s'agit maintenant d'examiner si on retrouve en pali ces règles minutieuses de la langue samskrite, d'abord quand deux mots, à la forme absolue, se réunissent pour faire un composé, ensuite quand deux mots infléchis, c'est-à-dire, déclinés ou conjugués, viennent à se rencontrer dans le discours.

Le pali, en général, est loin d'avoir conservé toutes les règles du samskrit pour cette partie de la grammaire.

Les changemens qu'il a fait subir à la langue-mère, sont presque tous dictés par l'analyse, caractère des langues dérivées. Nous en allons donner successivement des exemples, puis nous résumerons les règles qu'on en peut déduire.

A bref et *á* long devant *á* long forment un *á* long.

karaṇâdîni	= *karaṇa* + *âdîni.*
gandhâyatanam	= *gandha* + *âyatanam.*
dhammâyatanam	= *dhamma* + *âyatanam.*
djivhâyatanam	= *djivhâ* + *âyatanam.*

Il paraît cependant qu'il n'y a pas là contraction, mais élision de l'*a* bref; car on verra plus bas que deux *a* brefs ne se combinent pas toujours en un *á* long.

A bref et *á* long devant *i* et *ou*, et sans doute *e* et *o*, s'élident.

ghâṇindriyam	= *ghâṇa* + *indriyam.*
kâyindriyam	= *kâya* + *indriyam.*
manindriyam	= *mana* + *indriyam.*
djivitindriyam	= *djivita* + *indriyam.*
pourisindriyam	= *pourisa* + *indriyam.*
soukhindriyam	= *soukha* + *indriyam.*
viriyindriyam	= *viriya* + *indriyam.*
djivhindriyam	= *djivhâ* + *indriyam.*
oupekkindriyam	= *oupekkhâ* + *indriyam.*
mahoussâham	= *mahâ* + *oussahâm.*
lokouttara	= *loka* + *outtara.*
roukkhoupama	= *roukkha* + *oupama.*
phâtimokkhouddesato	= *phâtimokkha* + *ouddesato.*
methounoupasanhita	= *methouna* + *oupasanhita.*

Cependant les deux mots restent quelquefois séparés, sans que leurs voyelles se combinent. Ainsi, on trouve (1) *saouttarâ dhammâ*, et *mahâoussahâm.*

(1) Bor., t. 1, f. 7.

I bref initial devant *i* bref s'élide, quelquefois s'allonge; ainsi *samâdhindriyam* = *samâdhi indriyam;* nous avons trouvé aussi *samâdhîndriyam.* Nous ne donnons donc pas notre règle comme générale.

I bref initial s'élide quand il est précédé de *ou,* sans doute aussi de *â, e, o*; ainsi, *tchakkhoundriyam* = *tchakkhou indriyam.*

Quant à l'influence des voyelles sur les consonnes, elle est nulle, à proprement parler. Seulement la consonne initiale du deuxième mot se redouble, surtout si la voyelle finale du premier est une brève. Ce redoublement a lieu quand la première partie du mot composé est une particule telle que *sa, sou, a, ni, vi, prati, pra, anou, ati,* souvent même lorsque c'est un nom substantif.

saddhamma	= *sa* + *dhamma.*
sappouriso.	= *sa* + *pouriso.*
souggato	= *sou* + *gato.*
vippati	= *vi* + *pati.*
niggaham	= *ni* + *gaham.*
appatisandhikâ	= *a* + *patisandhikâ.*
appassouto	= *a* + *pa* (*pra*) + *souto.*
atikkantam	= *ati* + *kantam.*
anoussâvitam	= *anou* + *sâvitam.*
bahoussouto	= *bahou* + *souto.*
roûpappamâno	= *roûpa* + *pamâno.*
roûpappasanno	= *roûpa* + *pasanno.*
roûpakkhandho	= *roûpa* + *khandho.*
viññânakkhandho	= *viññâna* + *khandho.*
hetoussampayoutta	= *hetou* + *sampayoutta.*
sissatchtchhinno	= *sissa* + *tchhinno.*

Remarquons que dans les mots *vippati, niggaham,*

appassouto, *roûpappamâno*, *roûpappasanno*, le redoublement du *p* peut être attribué à la suppression du *r*, comme nous l'avons vu plus haut, § 5, à l'art. *R*.

Quant à l'influence des consonnes l'une sur l'autre, elle est presque nulle en pali; car peu de mots dans cette langue finissent par une consonne. Les particules *out* (*oud*), *dour* (*dous*, *douh*), *nir*, sont les seuls mots peut-être qui puissent donner à lieu à l'application de quelques règles.

T et *d* dans *out*, *oud*, s'élident, et la consonne du mot qui les suit se redouble.

P. *ouppanno*	= S. *out* + *pannah*.
ouyyamo	= *oud* + *yamah*.
oussâho	= *out* + *sâhah*.

Les deux premiers cas sont contraires 1° à la règle *T*, § 5; 2° à la règle *Y*, § 5.

L'élision ou la transformation de la finale dans *dour*, *dous*, *douh*, a également lieu.

P. *doutchtcharita*	= S. *doush* + *tcharita*.
doullabha	= *dour* + *labha*.
douppameya	= *douh* + *prameya*.

De même pour *nir*, *nibbhoga* en S. *nir bhoga*. Nous n'avons pu trouver, outre ces exemples, que quelques combinaisons de *tchatour* : ainsi, *tchatoubbidha* pour *tchatourvidha*. Dans d'autres cas, le *r* final paraît s'élider.

tchatougandha	= *tchatour* + *gandha*.
tchatouyoga	= *tchatour* + *yoga*.

Lorsque deux mots infléchis, dont l'un se termine, et dont l'autre commence par une voyelle, viennent à se rencontrer, on applique, à quelques exceptions près, les règles que nous venons d'exposer.

A bref devant *a* bref paraît s'élider : ainsi, *natthi* pour *na atthi.*

A et *â* s'élident devant *i, ou, e, o.*

tatrime	= *tatra* + *ime.*
attouddesam.	= *atta* + *ouddesam.*
ekouddesothâ	= *eka* + *ouddesa* + *othâ.*
tcheso	= *tcha* + *eso.*
tasseva	= *tassa* + *eva.*
kopanesou	= *kopana* + *esou.*
mahoussâho	= *mahâ* + *oussâho.*

A bref initial, précédé de *i, e,* et d'*anousvâra* (sans doute aussi de *ou* et *o*), s'élide dans le mot *aham* et *api.*

bhavâmiham	= *bhavâmi* + *aham.*
sabbepi	= *sabbe* + *api.*
ahampi	= *aham* + *api.*

Peut-être que le mot *dvâpi* doit s'expliquer de même par le retranchement de l'*a* bref, et non par sa fusion avec l'*â* long. Ces mots *aham api*, ne perdent, en effet, leur première lettre que parce qu'ils sont enclitiques.

I bref devant *i* bref se contracte en *î* long dans *iti.*

dhârayâmîti	= *dhârayâmi* + *iti.*
viharatîti	= *viharati* + *iti.*

karontîti	= *karonti* + *iti.*
karohîti	= *karohi* + *iti.*
hohîti	= *hohi* + *iti.*

I bref final s'élide devant *â*, *e*, et sans donte *ou*, *o*.

ahampâyasmanto	= *aham* + *api* + *âyasmanto.*
sabbeheva	= *sabbehi* + *eva.*

I bref initial, précédé de *â*, *ou*, *e*, *o*, et *anousvâra*, s'élide dans *iti.*

nâmâti	= *nâmâ* + *iti.*
hotoûti	= *hotou* + *iti.*
sâdhoûti	= *sâdhou* + *iti.*
âgatchtchhatoûti	= *âgatchtchhatou* + *iti.*
bodhisattoti	= *bodhisatto* + *iti.*
karaṇanti	= *karaṇam* + *iti.*
bhavâmihanti	= *bhavâmi* + *aham* + *iti.*
ahanti	= *aham* + *iti.*

Il faut remarquer sur cette règle que la voyelle qui subsiste après l'élision, s'allonge comme s'il y avait *sandhi*, ou contraction.

Si maintenant nous voulons résumer les règles qui paraissent ressortir de cet exposé, nous aurons :

1° Une voyelle tombant sur sa semblable, s'élide, quelquefois s'allonge;

2° Une voyelle tombant sur une voyelle dissemblable s'élide toujours.

Ces règles, cependant ne doivent pas être considérées comme absolues; car si nous avons vu plus haut que dans la composition des mots, où l'on doit, avant tout,

rechercher la fusion complète des élémens composans, deux mots commençant et finissant par une consonne pouvaient ne pas se combiner, à plus forte raison dans le discours, les mots devront-ils rester séparés. Aussi, trouve-t-on en pali de fréquens exemples de l'hiatus; en voici quelques-uns extraits du *Kammouva*.

> ***gatchtchha amoumhi okase titthâhi santi te evarûpâ âbâdhâ.***
>
> ***oupasampannena bhikkhounâ adinnam they-yasamkâtam na âdâtabbam.***

La division des mots paraît, en général, être recherchée en pali, et aller presque aussi loin que dans nos langues européennes.

Lorsqu'un mot finissant par une voyelle, tombe sur un mot commençant par une consonne, on redouble la consonne initiale comme dans les mots composés énumérés plus haut. Ex. : *nakkhamati* pour *na* + *khmati*, *nappadjânâti* pour *na* + *padjânâti*. *Khamati* est pour *kchamati* qui devrait se changer en *kkhamati*; mais aucun mot ne paraît commencer par une double lettre, au moins en avons nous donné quelques preuves à l'art. *R* et *Kch* § 5. Cependant, quand le mot peut être, par la prononciation, rattaché au mot précédent, la lettre se redouble, et ainsi *padjânâti* pour *pra djânâti*, devient *nappadjânâti* (*Voy.* § 5, art. *R*, et § 6).

SECTION II.

Déclinaisons.

Afin de faire comprendre plus aisément la différence

du samskrit et du pali, sous le rapport de la déclinaison, il est nécessaire de résumer en peu de mots les principes généraux de la déclinaison samskrite.

En samskrit, il y a trois nombres, le singulier, le duel, le pluriel, et dans chaque nombre huit cas (le locatif et l'instrumental de plus qu'en latin). Le duel n'a que trois terminaisons différentes, l'une pour le nominatif, accusatif et vocatif; l'autre, pour l'instrumental, le datif, l'ablatif; et la troisième, pour le génitif et le locatif. Cette langue reconnaît trois genres, le masculin, le féminin et le neutre, qui ont chacun leur terminaison propre, excepté le neutre, qui est identique au masculin dans tous les cas autres que le nominatif, accusatif et vocatif. Les déclinaisons sont nombreuses; mais ce sont dans chacune les mêmes désinences, modifiées toutefois par la finale radicale du mot. On les divise en deux grandes classes: 1° déclinaison des mots finissant par une voyelle quelconque; 2° déclinaison des mots terminés par une consonne. Dans celle-ci, la désinence se joint au mot, sans autre altération que celle qui résulte des règles générales de permutation des lettres; dans celle-là, au contraire, la terminaison est modifiée suivant la nature particulière de chaque voyelle. De-là, il suit qu'il y a autant de déclinaisons différentes dans cette classe, qu'il y a en samskrit de voyelles qui peuvent terminer un mot, savoir, *a*, *i*, *ou*, *í*, *oû* *ṛi*, *æ*, *o*, *ao*.

Si nous passons au pali, il faut d'abord remarquer que cette langue ne peut avoir de noms en *ṛi*, *æ*, et *ao*. Les mots terminés en samskrit par ces voyelles, doivent donc, en pali, prendre une autre forme. Il est vrai que

la classe des noms en *æ*, et en *ao*, est peu nombreuse, ce qui explique qu'on ne les retrouve plus en pali; mais la classe des noms en *ri*, contient, en samskrit, beaucoup de substantifs; aussi est-il important de connaître sous quelle forme elle a passé en pali. Les noms en *o*, ne sont qu'au nombre de deux, *go* et *dyo*. Le second ne se trouve probablement pas en pali, et nous n'avons pu savoir comment le premier était altéré dans cette langue. Quant à la classe des noms en *a*, elle parait être la plus nombreuse, et avoir conservé la plupart des formes primitives. Elle forme le féminin en *á* long, et semble, comme en samskrit, devoir être placée la première. Les noms en *i*, peuvent former la seconde. Ceux qui sont terminés en *í*, sont presque toujours féminins en samskrit; quant au neutre, il n'existe pas dans cette déclinaison. Mais le pali n'est pas très-exact dans l'emploi des longues et des brèves; aussi, ne pouvons-nous rigoureusement déterminer de quel genre doivent être les noms de cette classe. Peut-être ne s'y trouve-t-il pas de masculin en *í* long. On peut donc réunir en une classe ces deux terminaisons, *i* bref pour le masculin et le neutre, *í* long pour le féminin. Les mêmes observations doivent s'appliquer aux noms en *ou*, et, d'après ces principes, nous pourrons offrir le tableau suivant de la déclinaison palie :

Ie en *ă*	masc. *ă*	fem. *á*	neut. *ă*,
IIe en *ĭ*	masc. *ĭ*	fem. *í*	neut. *ĭ*,
IIIe en *oŭ*	masc. *oŭ*	fem. *oú*	neut. *oŭ*,
IVe samskrit *ri*			

(A cette classe on ajouterait les noms qui en samskrit sont terminés en *æ*, *o*, *ao*.)

V[e] Noms terminés par une consonne.

Dans ces diverses déclinaisons, le pali a conservé tous les cas du samskrit; mais parmi les nombres, le duel a disparu; s'il en fallait donner la preuve, nous citerions cette phrase du *Kammouva* (fol. 3, r°). *Anouñâto si mâtâpitoûhi*, as-tu reçu la permission de tes père et mère? *Hi* est la terminaison de l'instrumental pluriel, et, comme nous le montrerons plus bas, une corruption de désinence samskrite *bhis*. On ne peut pas supposer que la terminaison du duel samskrit *bhyâm* ait pu être changée en *hi*. Nous en concluons que le pali substitue les désinences du pluriel à celles du duel. Il est cependant deux mots qui offrent quelque trace du duel; ce sont *dvi* et *oubha*; dans *dve dhammâ*, les deux devoirs, *dve* a la terminaison d'un duel neutre (le masculin serait *dvao*); mais *dhammâ* a la terminaison plurielle. Dans *oubho pouttâ*, le substantif est au pluriel; mais *oubho* est évidemment une corruption du duel *oubhao*, d'après la règle énoncée plus haut, chap. III, § 4. Il n'est peut-être pas inutile de remarquer que le pali offre ici une ressemblance complète avec le latin. L'étude de la grammaire comparée, montre que le duel a été originairement commun aux différentes branches de la famille des langues qui se rapportent au samskrit, mais qu'il a graduellement disparu du plus grand nombre. On le retrouve dans le gothique, mais non dans les dialectes teutoniques modernes; on le retrouve rarement dans les composi-

tions de la basse grécité et dans le grec moderne (διάλεκτος κοινή), et on ne le rencontre en latin que dans les deux mots *duo* et *ambo*, exactement comme en pali.

§ 2.

Ire Déclinaison.

Noms en ă.

Le tableau suivant expose les terminaisons des noms en *a* masculins et neutres.

	Singulier.		Pluriel.	
	M.	N.	M.	N.
Nom.	*o*	*am*	*á*	*âni*
Acc.	*am*	*am*	*á*	*âni*
Instr.	*ena*		*ehi*	
Dat.	*âya*		?	
Abl.	*á* ou *ato*		?	
Gén.	*assa*		*ânam*	
Loc.	*e*, *asmi*, *amhi*		*esou*	
Voc.	*a*	?	*á*	?

En comparant ces terminaisons avec celle des noms samskrits, nous trouvons que le neutre nominatif et accusatif est identique dans les deux langues, ainsi que l'accusatif masculin; mais que le nominatif masculin a contracté *ah* (*as*) en *o*, ce qui s'applique, comme nous l'avons vu, à toutes les désinences de cette espèce. Le datif paraît rarement employé, il est remplacé par le génitif. Nous avons cependant trouvé *attano atthâya* pour *âtmanah arthâya*, à cause de lui, et le substantif

haritattâya pour *haritatwâya*, l'action de verdir. L'instrumental est le même qu'en samskrit; l'ablatif a deux formes, l'une en *â* long, pour le samskrit *ât*, le *t* étant supprimé d'après la règle, Chap. III, § 5, art. *T*. La désinence *ato* vient de la particule *tas*, qui sert, en samskrit, à former des adverbes indiquant le mouvement d'un lieu dans un autre. On la trouve même employée dans cette langue pour former des ablatifs. Le génitif *assa*, vient du samskrit *asya*, d'après la règle, Ch. III, § 5, art. *Y*. La terminaison du locatif *e*, est la même dans les deux langues. La seconde forme *asmi*, et la permutation palie *ahmi* vient du samskrit *asmin*, qui, en cette langue, n'appartient qu'aux pronoms. L'application de cette désinence aux noms substantifs est une irrégularité du pali, qui se reproduit dans les déclinaisons suivantes. Nous devons toutefois avertir que nous avons trouvé cette terminaison seulement avec des noms neutres, ce qui pourrait faire douter qu'elle appartînt au masculin. Le *n* disparaît d'après la règle, Chap. III, § 5, art. *N*.

Les terminaisons du nominatif et accusatif pluriel neutre, sont les mêmes qu'en samskrit. Celles du masculin sont également semblables, sauf la suppression du *visarga* et du *n*, d'après la règle citée plus haut. L'instrumental *hi* est en samskrit *æs*, forme irrégulière, car les autres déclinaisons ont *bhis*. C'est de là que dérive le pali. Le *bh* se change en *h*, comme dans *bhavanti*, qui devient *honti*, et le *visarga* disparaît d'après la règle générale. Le *e* qui précède la terminaison est régulier à la première déclinaison, où en samskrit *a* se change

en cette voyelle devant l'instrumental masculin et neutre, le datif et ablatif pluriel, et le locatif pluriel. Le pali, quoiqu'altérant la terminaison primitive, suit plus rigoureusement le principe général que le samskrit même; nul doute en effet que, primitivement, la terminaison n'ait été *ebhis*. Le locatif est le samskrit *echou*, la sifflante cérébrale est changée en dentale d'après la règle, Chap. III, § 5, art. *Sh*.

Quant aux cas marqués d'un point d'interrogation, ce signe indique que nous n'avons pu les trouver.

Voici maintenant le tableau du féminin.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*á*	*á*
Acc.	*ám* ?	*á*
Instr.	*áya*	*áhi*
Abl.	?	?
Gén.	*áya*	*ánam*
Loc.	*áyam*	*ásou*
Voc.	*e*	*á* ?

Les deux premiers cas, singulier et pluriel, avec le vocatif, sont les mêmes qu'en samskrit; le pluriel n'en diffère que par la suppression peu importante du *visarga*. L'instrumental est irrégulier; en samskrit, c'est *ayá;* le pali a déplacé la longue. On remarquera que dans le féminin, la dernière syllabe de la terminaison s'abrège en pali; ainsi, *áya*, génitif singulier, pour le samskrit *áyáh; ánam*, génitif pluriel pour *ánám; áyam*, locatif singulier pour *áyám*. Nous n'avons pas trouvé l'ablatif; mais comme en samskrit il est terminé comme le génitif, il est probable qu'il en doit être de

même en pali. Les autres cas du pluriel étant formés d'après l'analogie du masculin, n'ont pas besoin d'explication.

IIe Déclinaison.

Noms en i.

Nous réunissons, ainsi que nous l'avons dit plus haut, sous une même déclinaison, les noms en *i* bref et *î* long, quoiqu'en samskrit ils forment deux classes différentes.

	Singulier.		Pluriel.	
	M.	N.	M.	N.
Nom.	*i*	*i*	?	*îni*
Acc.	*im*	*i*	?	*îni*
Instr.	*inâ*		*îhi*	
Abl.	?		?	
Gén.	*issa*		*înam*	
Loc.	*imhi*		(*isou*)	
Voc.	?		?	*îni*

Remarquons d'abord, que le neutre, dans les deux cas où il diffère du masculin, est exactement le même qu'en samskrit. Le nominatif masculin singulier est régulièrement dérivé du samskrit par la suppression du *visarga*. L'accusatif et l'instrumental n'ont pas besoin d'explication. Nous n'avons pas trouvé l'ablatif; l'analogie des noms en *a* semblerait faire croire qu'il doit être en *ito*. Le génitif est tout-à-fait irrégulier; il a adopté le *ssa*, forme de la première déclinaison, et a gardé le *i* caractéristique de sa classe. Il est possible que ce cas ait une seconde forme en *ino*, suivant l'analogie de la troisième déclinaison, qui fait, comme on verra, *oussa*

et *ouno*. Nous n'avons trouvé pour le locatif, que la forme *imhi*, qui fait supposer *ismi*. Pour le génitif pluriel, il faut appliquer à cette déclinaison ce que nous avons dit sur la première. Quant aux féminins en *i*, il est probable qu'ils se divisent en deux classes, suivant la quantité que la voyelle a primitivement en samskrit. Cependant nous n'avons pu trouver assez d'exemples pour déterminer ce point. Voici le peu de cas que nous avons rencontrés :

Nom.	*ĭ*	et	*î*
Acc.	*im*		?
Instr.	*inâ*	et	*iyâ*
Gén.	?		*iyâ*

Quant au pluriel, nous n'avons pu trouver que le nominatif *iyo*, qui vient du samskrit *yah*, comme le génitif singulier *iyâ*, vient de *yâh*. Le pali aime en général à faire précéder le *ya* d'un *i*, ainsi que nous l'avons fait remarquer plus haut.

IIIe Déclinaison.

Noms en ou.

TABLEAU.

	Singulier.		Pluriel.	
	M.	N.	M.	N.
Nom.	*ou*	*ou*	*oû*	*oûni*
Acc.	*oum*	*ou*	?	*oûni*
Instr.	*ounâ*		*oûhi*	
Gen.	*oussa* et *ouno*		*oûnam*	
Loc.	*ousmi* et *oumhi*		*oûsou*	
Voc.	?	*ou*	*oû*	*oûni*

L'analogie de ces noms avec la déclinaison en *i*, nous dispense de nous y arrêter plus long-tems. Nous n'avons pu rencontrer de féminin en *ou*, quoiqu'il en doive exister.

IVe Déclinaison.

Noms terminés en samskrit par ṛi.

Nous avons fait remarquer plus haut que cette classe n'existe pas, à proprement parler, en pali. En samskrit, la déclinaison des noms en *ṛi*, se divise en deux classes, l'une de ceux qui changent cette voyelle en *ar*, l'autre, de ceux qui en font *âr*. Nous ne saurions dire si ces règles reçoivent leur application en pali. Nous n'avons pu trouver de ces noms que le nominatif semblable au samskrit *mâtâ*, mère; *hattâ* (*hantâ*), meurtrier; *kattâ* (*kartâ*), faiseur; le nominatif pluriel *mâtâpitaro* conforme au samskrit; l'instrumental pluriel *pitoûhi*, d'où on pourrait conclure que les cas où le samskrit garde le *ṛi*, prennent, en pali, la voyelle *ou*, et qu'ainsi, le génitif et le locatif pluriel doivent être *pitoûnam* et *pitoûsou*.

Ve Déclinaison.

Noms terminés par une consonne.

La classe de ces noms, très-nombreuse en samskrit, se compose de mots de deux espèces. La première renferme les noms dérivés, formés de certains affixes, tels que *at*, etc., et la terminaison du participe présent actif, etc.; la seconde, les racines terminées par une consonne, qui

forment la dernière partie d'un mot composé. En général, cette déclinaison est régulière et facile. Le nominatif et l'accusatif sont les seuls cas qui exigent l'application de quelques règles particulières; les autres cas se forment par la simple addition de la désinence. En pali, cette classe a subi des altérations nombreuses dont les unes sont conformes aux règles générales observées pour la formation de cette langue, et dont les autres sont purement irrégulières. Par exemple, dans le nominatif *bhagavâ* pour *bhagavân*, seigneur, cette altération est conforme au génie de la langue palie. Mais quand le participe *gatchhat* fait, au nominatif, *gatchhanto* (Phâtimok., fol. 35, v°), au lieu de *gatchhan*, allant, cette altération est complètement irrégulière et contraire à l'arrangement simple et méthodique de la déclinaison samskrite, où chaque classe a sa caractéristique bien distincte. L'accusatif singulier est régulier, *gatchhantam*, c'est probablement ce cas qui aura donné naissance à *gatchhanto*. Le génitif est *gatchhato*, altération régulière de *gatchhatah*; mais on trouve en même tems *gatchhantassa*, forme entièrement anomale, et dérivée sans doute de *gatchhanto*, comme si le mot était de la première déclinaison.

Au reste, cette transformation de la huitième classe samskrite en la première déclinaison, est très-fréquente en pali. La seule raison, peut-être, c'est que la première déclinaison, comme plus nombreuse, a attiré à elle un grand nombre de mots qui n'en faisaient originairement pas partie. Ainsi, on rencontre le génitif *kamanassa* de *karman*, acte, transformation d'autant plus arbitraire

8

que le samskrit *karmanah* eût bien pu devenir, en pali, *kammano*. Le féminin *parisá* pour le samskrit *parichad*, assemblée, en est un autre exemple; mais il s'explique par la règle palie, qui ne laisse subsister qu'un petit nombre de consonnes finales.

Ce système eût, sans contredit, simplifié la déclinaison, s'il se fût appliqué à tous les cas, c'est-à-dire, si la huitième classe en samskrit fût devenue en masse la première déclinaison. Mais le pali, en empruntant également et aux formes radicales, et à la forme altérée, n'a fait qu'embrouiller davantage un système clair, quoiqu'un peu compliqué.

Nos matériaux n'ont pas été assez abondans pour que nous ayons pu tracer des règles distinctes pour chacune des espèces de mots qui rentrent dans cette classe. Mais comme nous n'avons pas la prétention de donner un traité complet de grammaire palie, nous parlerons seulement des mots formés avec l'affixe *vat* et *mat*, qui servent tous deux à composer des noms attributifs.

Masculin.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*vá*	*vanto*
Acc.	*vantam*	*vante*
Instr.	*vatá*	*vantehi*
Abl.	*vato*	?
Gén.	*vato*	?
Loc.	?	?
Voc.	?	*vanto*

Le nominatif est régulièrement formé du samskrit *vân*, par la suppression du *n*; l'accusatif, l'instrumental et le

génitif, sont réguliers. En samskrit, l'ablatif est semblable au génitif; nous avons présumé qu'il en était de même en pali. Le nominatif et le vocatif pluriel sont régulièrement tirés du samskrit; l'accusatif est irrégulier. L'instrumental a pris une terminaison de la première déclinaison. Ce changement s'explique d'autant moins que la forme samskrite *vadbhih* eût pu se changer régulièrement en *vabbhi*. Nous n'avons pas trouvé le génitif; sans doute que le pali a conservé, peut-être en l'abrégeant, la forme samskrite *vatâm*. Le locatif est, en samskrit, *vatsou*. Cette désinence offrant une réunion de lettres que le pali n'admet pas, a dû se changer peut-être en *vatesou*. Quant au féminin, il se fait en *vati*, et se décline sur la seconde déclinaison.

Pour terminer ce que nous avons à dire de cette déclinaison, nous ajouterons quelques cas qui se sont présentés à nous, et qui donnent lieu de croire qu'elle est assez généralement conforme au samskrit: ainsi, *râdjan*, roi, fait, au nominatif, *râdjâ;* à l'accusatif, *râdjânam;* au génitif, *rañño,* pour le samskrit *râdjñah;* au vocatif, *râdjâ;* et au génitif pluriel, *râdjoûnam :* ainsi, *bahoudjñâtin,* qui sait beaucoup, fait, au pluriel, *bahouññâtino,* et *tchakkavattin*, empereur souverain, *tchakkavattino.*

§ 3.

Pronoms.

Les pronoms, qui sont les mêmes qu'en samskrit, n'offrent rien qui n'ait déjà été expliqué dans la déclinaison.

Nous nous contenterons donc de donner les formes que nous avons rencontrées avec le mot samskrit correspondant.

Singulier.

	Pali.		Samskrit.	
	M.	N.	M.	N.
Nom.	*so*	*tad* et *tam*	*sah*	*tad*
Acc.	*tam*	*tad* et *tam*	*tam*	*tad*
Instr.	*tena*		*tena*	
Abl.	*tasmâ*		*tasmât*	
Gén.	*tassa*		*tasya*	
Loc.	*tasmi*		*tasmiṅ*	

Pluriel.

	Pali.		Samskrit.	
	M.	N.	M.	N.
Nom.	*te*	*tâni*	*te*	*tâni*
Acc.	(*tâ*)	*tâni*	*tân*	*tâni*
Instr.	*tehi*		*tæh*	
Abl.	?		*tebhyah*	
Gén.	*tesam*		*techâm*	
Loc.	*tesou*		*techou*	

Féminin.

	Singulier.		Pluriel.	
	Pali.	Samskrit.	Pali.	Samskrit.
Nom.	*sâ*	*sâ*	(*tâ*)	*tâh*
Acc.	*tâm*	*tâm*	*tâ*	*tâh*
Instr.	*tâya*	*tayâ*	*tâhi*	*tâbhih*
Abl.	*tassâ*	*tasyâh*	?	*tâbhyah*
Gén.	*tassâ*	*tasyâh*	*tâsam*	*tâsâm*
Loc.	(*tâyam*)	*tasyâm*	*tâsou*	*tâsou*

Il faut décliner de même *etat*, le relatif *yat*, et l'interrogatif *kim*, dont le nominatif et accusatif neutre est *kim*, comme en samskrit.

Le démonstratif *idam*, présente plus d'irrégularités.

	Singulier.		Pluriel.
	M.	N.	M.
Nom.	*ayam*	*idam*	*ime*
Acc.	*imam*	*idam*	?
Instr.	*iminâ*		*imehi*
Abl.	*imâya*		?
Gén.	*assa* et *imassa*		?
Loc.	*asmi*		*imesou*

Nous n'avons trouvé du féminin que le génitif *imissâ*, et l'instrumental *imamhâ*, qui est irrégulier. Nous n'avons rencontré de *adas* que le locatif *amoumhi* pour le samskrit *amouchmin*.

Les pronoms de la première et de la seconde personne ne paraissent pas très-altérés.

Première personne. Singulier.

	Pali.	Samskrit.
Nom.	*aham*	*aham*
Acc.	*mam*	*mâm*
Instr.	*mayâ*	*mayâ*
Dat.	*mayham*	*mahyam*
Gén.	*me*, *mama*	*me*, *mama*
Loc.	*mayi*	*mayi*

Deuxième personne. Pluriel.

	Pali.	Samskrit.
Nom.	*toumhe*	*yoûyam*
Gén.	*toumhâkam*	*youchmâkam*
Loc.	*toumhesou*	*youchmâsou*

Nous n'avons trouvé, pour le pluriel de la première personne, que le génitif *amhâkam;* samskrit, *asmâkam*, et pour le singulier de la seconde, que le nominatif *tvam*, samskrit, *tvam*. On voit que le pluriel de la seconde personne a conservé le radical *tou*, que le samskrit a remplacé par *youchmat.*

Les désinences du pronom *tat*, sont, en samskrit, communes à un certain nombre de mots, que l'on a appelés pronominaux. Ces mots se trouvent aussi en pali. Ainsi, *sabba* pour *sarva*, tout, suit la déclinaion de *tat; sabbe, sabbehi, sabbesou*, etc.

Maintenant, si nous voulons résumer toute la déclinaison palie, nous dirons :

1° Des trois nombres en samskrit, le duel a disparu en pali;

2° Le datif peut aussi être regardé comme perdu, quoiqu'on le trouve dans quelques circonstances;

3° Les désinences sont généralement les mêmes qu'en samskrit, sauf l'altération que leur font subir les règles particulières de la prononciation palie.

SECTION III.

Conjugaison.

La conjugaison palie, comparée avec le samskrit, présente les mêmes particularités que la déclinaison. Les

terminaisons sont en général les mêmes; elles ne sont altérées la plupart du tems, que quand elles offrent des alliances de lettres qu'une prononciation efféminée ne peut articuler. Le petit nombre et la nature des textes que nous avons pu consulter, n'a pas dû, ainsi qu'il a été dit plus haut, nous donner la totalité des formes des verbes palis. Nous en avons toutefois recueilli assez pour nous former une idée de la conjugaison de cette langue, par rapport surtout à la question générale qui nous occupe.

Les trois personnes sont conservées en pali, chacune avec sa désinence propre; mais le duel a disparu comme dans les noms. Le pali possède également l'actif et le passif, quoique ce dernier mode ne paraisse avoir qu'un petit nombre de formes, et se rencontrer rarement. Le moyen est probablement perdu; au moins, n'avons-nous rencontré aucune forme de cette voix. Voici d'ailleurs une observation qui confirme notre hypothèse. En samskrit, le passif a les mêmes désinences que le moyen, mais il s'en distingue par l'insertion d'un *y* entre le radical et la terminaison. Le pali insère de même le *y* pour former le passif; mais la terminaison reste celle de l'actif: ainsi *vidjdjanti* pour *vidyante*, ils sont connus; *voutchtchati* pour *outchyate*, il est appelé. Si le pali eût réellement conservé la voix moyenne, il en eût certainement gardé les inflexions au passif. Les verbes palis, dans cet état de composition, nous paraissent très-heureusement représenter la signification intransitive de ces locutions françaises, *il se dit, il se fait.* Le pali a sans doute aussi perdu quelques tems, par exem-

ple, ceux que le D[r] Wilkins appelle *précatif* et *conditionnel*. Il a probablement gardé deux des trois tems passés du samskrit, quoique nous n'en ayons trouvé qu'un. Des deux futurs samskrits, il est douteux, et il nous semble peu probable, que le pali n'en ait conservé qu'un seul. Toutefois, d'après les textes que nous avons lus, nous pouvons dire que la conjugaison palie offre peu de tems, et seulement ceux qui sont indispensables. Le nombre des tems que nous avons rencontr's, s'élève à cinq : le présent, le potentiel, l'impératif, le futur et le parfait. Le participe présent, actif et passif, celui du futur et de l'aoriste passif, sont conservés en pali; nous ne saurions dire s'il y en a d'autres; on trouve en outre le gérondif ou le participe absolu en *twâ*, et l'infinitif. Quant aux formes dérivées des verbes, on rencontre très-fréquemment le causatif; nous n'avons pas vu de fréquentatif et de désidératif.

Nous allons maintenant exposer les désinences de chaque tems en particulier, au moins de ceux qui se sont rencontrés dans nos lectures.

Le présent indicatif est terminé comme il suit:

Sing.	1. *âmi*	2. *asi*	3. *ati*
Plur.	1. *âma*	2. *atha* ?	3. *anti*

Nous nous contenterons de rappèler que ces formes sont absolument les mêmes qu'en samskrit, et que la première personne du pluriel n'est pas dérivée suivant l'analogie du pali, qui exige *âmo*, par le changement du *visarga*. Cette irrégularité a probablement son origine

en samskrit, où le *visarga* disparaît quelquefois à la première du pluriel.

Le futur est terminé de même que le présent, sauf l'insertion des lettres *ss* caractéristiques de ce tems.

Plur.	1. *ssâmi*	2. *ssasi*	3. *ssati*
Sing.	2. *ssâṃa*	2. *ssatha*	3. *ssanti*

Cette désinence est formée des *sy* samskrit, d'après lesrègles énoncées plus haut. Mais, en samskrit, la terminaison *syâmi* s'ajoute à la racine, ou immédiatement comme dans *dâ*, *dâsyâmi*, je donnerai; ou, au moyen de l'insertion d'un *i* bref, comme dans *bhoû* (*bho*) *bhavichyâmi*, je deviendrai. La première méthode conduit souvent à une altération de la dernière lettre du radical; ainsi, *vich* et *dish* deviennent *vekchyâmi*, j'entrerai; *dekchyâmi*, j'indiquerai, *yotsye* de *youdh*, je combattrai. Comme le pali n'admet pas de combinaison telle que *kchya*, il paraît avoir adopté plus généralement la seconde manière de former le futur. Ainsi, de *dish*, *bhoudj*, *vid*, il fait

desissâmi	S. *dekchyâmi*, j'indiquerai.
bhouñdjissâmi	*bhokchyâmi*, je mangerai.
vedissâmi	*vetsyâmi*, je comprendrai.

Dans quelques cas cependant, le pali garde la forme samskrite légèrement altérée.

sossâmi	S. *shrochyâmi*, j'entendrai.
dassâmi	*dâsyâmi*, je donnerai.

L'impératif est conjugué comme il suit :

Sing.	2. *a* ou *âhi*	3. *atou.*
Plur.	2. *ata*	3. *antou.*

Le samskrit a une première personne de l'impératif, qui ne paraît pas exister en pali. Les terminaisons des troisièmes personnes sont exactement les mêmes dans les deux langues. La deuxième forme de la seconde personne est seule irrrégulière. Le samskrit a adopté *hi* pour désinence de la seconde personne à la deuxième conjugaison, et à celles qui la suivent, savoir, la troisième, la cinquième, la septième, la huitième et la neuvième. Cette terminaison s'applique, en pali, aux verbes qui, en samskrit, font partie de la première, de la quatrième, de la sixième et de la dixième classe, et qui n'admettent pas *hi* :

hohi	S. *bhava*, sois.
tiṭṭhâhi	*tichṭha*, tiens-toi.
vadâhi	*vada*, parle.

Même dans quelques verbes, on rencontre les deux formes *âgatchtchha* et *âgatchtchhâhi*, vas. La voyelle qui précède *hi* a été alongée, de sorte que la terminaison est proprement *âhi*. La deuxième personne du pluriel est *ta* comme en samskrit; en pali on la trouve souvent écrite *tha*, ce qui doit être une erreur, car *tha* est déjà la deuxième personne du pluriel de l'indicatif.

Le potentiel se conjugue ainsi :

Sing.	1. *eyyam*	2. ?	3. *eyya*
Plur.	1. ?	2. *etha*	3. *eyyou* ou *eyyoum.*

Le potentiel offre quelques irrégularités; la première du singulier et la troisième du pluriel sont évidemment les mêmes qu'en samskrit. Le *ya* est doublé d'après la tendance habituelle du pali, et le *visarga* est remplacé par l'*anousvâra*, innovation dont nous verrons plus bas un nouvel exemple. Mais la troisième personne est toute différente; en samskrit la désinence en est *et*, le *t* final a dû disparaître en pali d'après la règle énoncée plus haut, et la terminaison devenir *e*, mais elle n'est pas restée en usage et s'est changée en *eyya*, comme si on l'eût immédiatement dérivée de la première personne.

Avant de passer au parfait pali, nous devons résumer qnelqnes-uns des principes qui règlent en samskrit la formation des tems. En général les terminaisons sont les mêmes pour tons les verbes, à quelque classe qu'ils appartiennent; seulement elles sont modifiées par la nature de la racine à laquelle elles s'adjoignent et par certaines lettres ou syllabes dont on les fait précéder. Ainsi dans *bhavâmi*, *bhavasi*, *bhavati*, et dans *pâmi*, *pâsi*, *pâti*, les désinences sont les mêmes; seulement dans le second verbe qui appartient à la seconde classe appelée improprement conjugaison, les désinences *ami*, *si*, *ti*, se joignent immédiatement à la racine, et dans le premier, à l'aide d'un *ă* bref qui sert de liaison. exemple *bhav-a-si*, *bhav-a-ti*. Dans d'autres verbes les règles de combinaison sont plus compliqnées, comme dans *nash-y-a-ti*, où *nash* est la racine, *y* la caractéristique de la quatrième classe, *a* la copule qui unit la désinence au radical. Mais au fond ces modes divers rentrent dans les deux précédens, c'est-à-dire que la terminaison se joint au radical ou

immédiatement, ou par l'intermédiaire d'un *a*. Cette observation ne doit s'appliquer qu'à ce que le docteur Wilkins appelle les quatre premiers tems, c'est-à-dire le *présent*, et ceux qui en sont dérivés *l'imparfait*, le *potentiel*, *l'impératif*; c'est en effet dans ces formes seulement que la racine est modifiée par certaines additions qui prennent place entre elle et la désinence. Ces modifications ne s'étendent pas aux autres tems qui se forment immédiatement du radical; seulement il en est qui font précéder la terminaison d'un *i*; mais l'emploi de cet *i* n'est pas déterminé par les changemens que subit la racine dans les quatre premiers tems. Ce sont ces dernières modifications qui ont autorisé les grammairiens indiens à diviser les verbes en dix classes; mais cette division n'est que superficielle; il faudrait ne reconnaître que deux classes : la première, des verbes qui adoptent *a* avant la désinence; la deuxième, de ceux qui ne l'adoptent pas; à la première appartiennent les classes première, quatrième, sixième, dixième de Wilkins; les autres sont comprises dans la deuxième. En outre, la dixième classe a quelques particularités dont nous parlerons plus bas.

Ces principes s'appliquent également au pali, et il s'ensuivrait que les verbes devraient en cette langue former autant de classes distinctes qu'en samskrit. Mais il en est dont la caractéristique est effacée par suite des règles euphoniques dont nous avons donné un abrégé. Ainsi en samskrit, la quatrième classe a pour caractéristique un *ya*, mais en pali le *ya* se change en la consonne qui le précède; ainsi *passâmi* est pour *pashyâmi*, je vois. Il serait inutile de citer de plus nombreux exemples après

les règles données plus haut; nous nous contenterons de citer quelques verbes palis avec leurs correspondans en samskrit.

Présent.

Pali.	Samskrit.
1. cl. *yâtchati*	*yâtchati*, il cherche.
tiṭṭhanti	*tichṭhanti*, ils se tiennent.
labhati	*labhati*, il prend.
3. cl. *dadâmi*	*dadâmi*, je donne.
5. cl. *souṇoma*	*shṛiṇomah*, nous entendons.
souṇâsi	*shṛiṇosi*, tu entends.
8. cl. *karomi-ti-tha*	*karomi-ti-tha*, je fais, etc.
9. cl. *djânâmi-ti*	*djânâmi-ti*, je connais, etc.
gaṇhâti	*gṛihṇâti*, il prend.

Impératif.

1. cl. *hotou*	*bhavatou*, qu'il devienne.
âgatchtchhatou	*âgatchtchhatou*, qu'il aille.
5. cl. *souṇâtou*	*shṛiṇotou*, qu'il entende.
8. cl. *karohi*	*kourou*, fais.

Potentiel.

2. cl. *haneyyoum*	*hanyouh*, qu'ils tuent.

Il faut remarquer que les verbes de la deuxième classe doivent être très-altérés en palis; car les verbes de cette espèce qui en samskrit sont terminés par des consonnes, offrent dans leurs inflexions des combinaisons de lettres que n'admet pas le pali : ils ont dû, pour la plupart,

rentrer dans la première, beaucoup plus nombreuse et d'une formation plus facile; ce qui le prouverait, c'est que dans le pali *haneyyoum*, *eyyoum* est la désinence de la première classe, et que le samskrit *hanyouh* n'a pu ainsi s'altérer. Mais nous n'avons pas vu assez de textes pour rien affirmer à cet égard.

Passons maintenant au tems qui en pali paraît remplacer l'imparfait, le parfait et l'aoriste du samskrit; c'est avec ce dernier tems que les formes palies que nous avons rassemblées ont le plus d'analogie. En samskrit, ce tems a, comme on sait, divers modes que les grammairiens ont exposés avec beaucoup de détails, mais qui tous peuvent se rattacher à deux formes principales qui répondent exactement aux deux aoristes des Grecs. La première consiste à faire suivre le radical du verbe, habituellement dans sa forme la plus simple et accompagné de l'augment, des désinences de l'imparfait; la seconde, à joindre à la racine la caractéristique *s*, qui indique entre ce tems et le futur la même dépendance qu'entre le futur et l'aoriste grec. On y ajoute les désinences de l'imparfait qui ordinairement se modifient, deviennent *sam*, *sîh*, *sît*, et forment une terminaison spéciale pour ce tems. Dans cet état cette désinence est jointe à la racine, ou immédiatement, ou par le moyen de lettres interposées. Le pali paraît avoir conservé des traces de ces deux formes, mais il semble les employer arbitrairement. Telle est au moins la conclusion à laquelle nous ont conduit le petit nombre de faits que nous avons trouvés; ce ne sont malheureusement que des troisièmes personnes singulier et pluriel.

Nous commencerons par la forme palie qui répond au samskrit *sam*, *sîh*, *sît*.

La troisième personne du singulier de l'aoriste pali est terminée en *si*, et la troisième du pluriel en *soum;* ce sont exactement les désinences samskrites légèrement altérées; le *t* de *sît* est supprimé, et l'*í* changé en sa brève, sans doute d'après l'usage d'abréger les finales, dont nous avons déjà pu voir des exemples dans les génitifs pluriels. La troisième personne du pluriel est le samskrit *souh* dont le *visarga* est changé en *anousvâra ;* nous avons déjà vu un changement pareil dans la troisième personne du pluriel de l'optatif. Ainsi modifiée, cette désinence s'ajoute au radical, qui a déjà subi les changemens nécessités par l'euphonie palie.

Exemples :

P. *addsi*	S. *adât*, il donna.
ahosi	*abhoût*, il fut.
ahosoum	*abhoûvan*, ils furent.
atthâsi	*achthât*, il se tint.
aggamâsi	*agamat*, il vint:
akâsi	*akârchît*, il fit.
anesi	*anæchît*, il conduisit.

Ces exemples prouvent que le pali a adopté la terminaison *si* (*sît*) pour les verbes samskrits qui l'ont déjà, comme pour ceux qui ne l'ont pas, et qu'ainsi il a confondu les deux formes de ce tems. Nous devons faire remarquer que nous ne parlons ici que des verbes primitifs, à l'exception toutefois de ceux de la dixième classe qui suivent la forme du causatif. Le pali a, comme le sam-

skrit, gardé l'augment. Le mot *akârchit* devrait, d'après l'analogie de la langue dérivée, devenir *akassi*, mais l'*a* est alongé sans doute pour remplacer l'*s* supprimé.

Quant à la seconde forme, celle qui en samskrit se fait par l'addition des désinences de l'imparfait à la racine précédée de l'augment, la formation en paraît arbitraire en pali, au moins est-il assez difficile de la ramener au samskrit. Elle consiste à ajouter un *i* au radical modifié selon la méthode du pali et non précédé d'augment, ainsi qu'il suit :

vidjâyi	de *djan* (*djâyate*),	il engendra.
sakkhi	de *shak* (*shakyate*),	il put.
ârabbhi	de *rabh* (*rabhate*),	il commença.
ârabbhisoum	de *rabh* (*rabhate*),	ils commencèrent.
poutchtchhi	de *pratchtchh* (*pritchtchhati*),	il interrogea.
passi	de *pashy* (*pashyati*),	il vit.
âtchikkhi	de *khyâ* (*âkhyâti*),	il raconta.

La plupart de ces formes n'ont, comme on voit, presque aucune analogie avec les aoristes des racines samskrites correspondantes. La terminaison *i* du singulier se trouve en samskrit seulement à la voix passive, exemple: *adjani*, il est né, *avadhi*, il fut tué; mais le pluriel *sata* ne répond plus au pali *soum*. Il nous semble qu'on peut rapprocher ce tems du mode VI de Wilkins, dont les terminaisons sont en *icham*, *îh*, *ît*. On pourrait aussi le faire dériver de la forme en *si*, dont l'*s* aura été retranché, sans doute parce que sa rencontre avec la consonne du radical eût formé un groupe difficile à prononcer. La suppression de l'augment paraît

en outre caractériser ces formes. Quand à *âtchikkhi*, de la racine *khyâ*, nous considérons la syllabe *tchi*, non comme un redoublement du parfait, mais comme celui de ce verbe à la forme réitérative. Il est probable qu'il est resté attaché à la racine pour faire corps avec elle, sans doute parce que le mot *khyâ*, changé, suivant l'analogie du pali, en *kkhâ*, eût formé un radical trop court.

L'infinitif est, en pali, de même qu'en samskrit, terminé en *toum*, que l'on joint à la racine avec ou sans l'insertion de *i*.

P. *ṭhâtoum*	S. *sthâtoum*, se tenir.
bhâsitoum	*bhâchitoum*, parler.
djîvitoum } *djivitoum* }	*djîvitoum*, vivre.

Le gérondif en *tvâ* est d'un fréquent usage en pali; mais la terminaison *ya*, employée en samskrit quand le verbe est composé d'une préposition, paraît avoir disparu; au moins trouvons-nous tous les verbes, composés ou non, terminés en *tvâ*.

P. *katvâ*	S. *kritvâ*, ayant fait.
disvâ	*drichṭvâ*, ayant vu.
dâtvâ	*dâtvâ*, ayant donné.
pavisitvâ	*pravichya*, étant entré.
soutvâ	*shroutvâ*, ayant entendu.
vatvâ	*vritvâ*, ayant agi.
djânitvâ	*djñâtvâ*, ayant connu.
bhoudjdjhitvâ	*bhouktvâ*, ayant mangé.
oloketvâ	*ava* + *lokayitvâ*, ayant fait voir.

Quelques-uns de ces gérondifs sont formés du présent et non immédiatement de la racine, comme en samskrit. La forme *bhouktvâ*, par exemple, ne pourrait se prononcer en pali. On trouve peut-être quelques exemples de verbes avec une préposition qui prennent le *ya ;* ainsi *oupâdâya* (comme en samskrit), ayant reçu. En général nous retrouvons ici l'application des règles euphoniques qui font, en quelque sorte, du pali l'ionien du samskrit.

Les participes du présent se forment, comme en samskrit, du radical et de l'affixe *at*. Nous avons fait remarquer plus haut qu'ils sont irréguliers dans quelques-uns de leurs cas, en empruntant quelques formes à la première déclinaison. Ainsi :

Sing. Nom.	*gatchhanto*	S. *gatchhan*, allant.
Gén.	*gatchhato* / *gatchhantassa*	*gatchhatah*
Plur. Nom.	*outchantâ*	*vatchantah*, parlant.
	honto.	*bhavantah*, étant.

Il faut remarquer que, pour ce participe, le pali a souvent conservé la forme moyenne du samskrit, dans les cas même où l'actif est plus employé dans cette langue :

saramâno, allant.
vivadamâno, annonçant.
passamâno, voyant.
titthamâno, se tenant.
djânamâno, connaissant.

Le participe présent passif est formé par l'insertion d'un *y* devant la terminaison samskrite du participe pré-

sent moyen ; ainsi, *voutchtchamâno* par *outchyamâno*, étant appelé actuellement. Le pali a encore une autre forme qui est au fond identique au samskrit ; le *ya*, au lieu de se changer en la lettre précédente, se résout en *iya* ; nous avons déjà vu des exemples de ce fait :

P. *bhâsiyamâno*	S. *bhâchyamânah*, interpellé.
gâhiyamâno	*grihyamânah*, saisi.
kâriyamâno	*kriyamânah*, fait (1).

Mais *diyamâno* pour *diyamânah*, détruit, est régulièrement formé du samskrit ; il n'en diffère que par l'abrégement de la voyelle.

Le participe passé ou de l'aoriste est resté en pali, même avec les irrégularités du samskrit. Ainsi :

P. *souto*	S. *shroutah*, entendu.
voutto	*ouktah*, dit.
dittho	*dichtah*, indiqué.
gato	*gatah*, parti.
bhinno	*bhinnah*, coupé.
tchtchhinno	*tchhinna*, coupé.
nitthito	*nichthitah*, déterminé.
patito	*patitah*, tombé.
panno	*pannah*, acquis.
bouddho	*bouddhah*, éveillé.
souddho	*shouddhah*, purifié.

(1) On pourrait prendre cette forme pour le participe passif du causatif ; car, en samskrit, c'est *kâryamânah*. Le pali n'est cependant qu'une altération anomale du samskrit *kriyamânah* ; car, en pali, le causatif est *kâreyamânah*.

Le participe futur passif a aussi gardé les trois formes du samskrit :

tavya, qui devient	*tabba*
anîya	*aniya.*
ya	*ya*, et ses permutations.

Ainsi : *bhabbo* pour	*bhavyah*,	devant être.
kattabbo	*kartavyah*,	devant être fait.
phâṇiya	*pânîya*,	devant être bu.
karaṇiya	*karaṇîya*;	devant être fait.

Verbes causatifs.

Le causatif qui suit la forme des verbes samskrits de la dixième classe, est d'un fréquent usage en pali. Il se forme comme en samskrit, de la racine qui devient longue, par l'addition d'un *i*, qui dans cette classe est caractéristique et radical. Cet *i* devient *e* suivant les règles de la grammaire samskrite, avant d'entrer en composition avec les désinences. Cet *e* se résout ensuite en *ay*, et, en résumé, on trouve que le causatif se forme en ajontant à la racine la finale *ay*, à laquelle se joignent les désinences comme pour la première classe. La formation de ce mode est la même en pali; seulement *ay* précédant une brève ou un *i* se change en *e*, et cette voyelle devient en pali la caractéristique de ces verbes. Qnand *ay* est snivi d'*â* long, il ne souffre aucun changement.

Voici le tableau des désinences du causatif:

Présent.

	Pali.	Samskrit.
Sing.	*ayâmi*	*ayâmi.*
	esi	*ayasi.*
	eti	*ayati.*
Plur.	*ayâma*	*ayâmah.*
	etha ?	*ayatha.*
	enti	*ayanti.*

Futur.

Sing.	*essâmi*	*ayichyâmi.*
	essasi	*ayichyasi.*
	essati	*ayichyati.*
Plur.	*essâma*	*ayichyâmah.*
	essatha	*ayichyatha.*
	essanti	*ayichyanti.*

Impératif.

Sing.	*e* ou *ehi*	*aya.*
	etou	*ayatou.*
Plur.	*eta*	*ayata.*
	entou	*ayantou.*

Le potentiel ou optatif du causatif mérite quelques explications. Les formes samskrites *ayeyam, ayet, ayeyouh,* ne pouvaient se contracter en pali d'après l'analogie des autres tems. Si on eût syncopé *aye* en *e*, le potentiel du causatif eût été semblable à celui du verbe primitif. Pour éviter cette confusion, le pali a fait un emprunt au samskrit. Cette langue, comme on sait, forme quelques causatifs en ajoutant un *p* au radical, quand la formation en est malaisée. Ce mode est principalement usité pour les racines terminées par une voyelle. Le pali forme des causatifs de la même manière, et semble en avoir étendu l'application à tous les optatifs qui n'eussent pu autrement être distincts du primitif. Nous n'affirmons rien ;

car, encore une fois, nous n'avons pu rassembler assez de formes pour pouvoir avancer une proposition générale. Les exemples en sont toutefois en assez grand nombre, et l'on trouve l'addition du *p* à l'optatif causatif de verbes, qui ne l'ont pas aux autres tems. Ainsi on a en même temps :

kârâpeyya et { *kâreyamâṇa.* / *karetabbo.*

gaṇhâpeyya et { *gahetabbo.* / *gahetvâ.*

Même la forme en *p* paraît se partager avec l'autre forme, les verbes causatifs, car on trouve l'aoriste de ce mode *gaṇhâpesi*, il fit prendre. On ne saurait dire laquelle est la plus fréquente; nous avons cependant rencontré plus de causatifs en *p:*

P. *djñânâpeyyam*	S. *djñâpayeyam*, que je fasse connaître.
djñânapeyya	*djñâpayet*, qu'il fasse connaître.
djñânâpetvâ	*djñâpayitvâ*, ayant fait connaître.

L'aoriste du causatif et en même tems des verbes de la dixième classe, se forme en ajoutant *si* et *soum* au radical modifié suivant l'analogie palie; *ay*, caractéristique de ces verbes, se change en *e*. L'augment dans ces formes est supprimé.

P. *kathesi* de *katha* (*kathayati*), il raconta.
tchintesi de *tchit* (*tchintayati*), il pensa.
pavedesi de *vid* (*vedayati*), il proclama.
nivedesi de *vid* (*vedayati*), il annonça.
visadjesi de *sṛidj* (*sardjayati*), il abandonna.
pesesi de *prech* (*prechayati*), il envoya.
bodhesi de *boudh* (*bodhayati*), il fit connaître.

thapesi de *chthâ* (*sthâpayati*), il plaça debout.
âropesi de *rouh* (*ropayati*), il fit monter.
karesi de *kri* (*kârayati*), il fit faire.
karisoum de *kri* (*kârayati*), ils firent faire.

Ce sont là les formes que nous avons le plus fréquemment rencontrées; mais ce n'est pas à dire que la première, celle qui consiste à ajouter *i* au radical, ne doive pas exister. Le mot *poûdje*, il honora, qui, dans le passage où nous l'avons trouvé, ne peut se traduire que par le parfait, prouve que cette espèce d'aoriste, quoique plus rare pour les causatifs et les verbes de la dixième classe, n'est pas repoussée par la langue. Il se forme par l'addition de *i* au radical *poûdjay*, qui devient *poûdjayi* et par la contraction déjà expliquée de *ayi* en *e*, *poûdje*.

L'infinitif contracte de même *ayitoum* en *etoum*, *oloketoum* par *avalokayitoum*, faire voir en bas.

Le gérondif change *ayitvâ* en *etvâ*, et de plus il prend la forme *p*, parce que la première pourrait souvent se confondre avec le primitif, surtout quand il est en *itvâ*. Les mêmes verbes ont souvent l'une et l'autre forme:

gahetvâ et *gâhapetvâ*, ayant fait prendre.
karetvâ et *kârapetvâ*, ayant fait faire.

La forme *karetvâ* pourrait facilement se confondre avec *karitvâ*, que l'on trouve quelquefois au primitif pour *katvâ*. Mais quand la confusion ne peut avoir lieu, le causatif n'a qu'une forme:

P. *oloketvâ*	S. *ava* + *lokayitvâ*, ayant fait voir en bas.
otaretvâ	*ava* + *târayitvâ*, étant descendu.

tchintetvâ	*tchintayitvâ*, ayant pensé.
dassetvâ	*darshayitvâ*, ayant fait voir.
ouyyodjetvâ	*oud* + *yodjayitvâ*, s'étant appliqué.

Les participes se forment régulièrement d'après les mêmes changemens :

P. *olokento*	S. *avalokayan*.
karetabbo	*kârayitavyah*.
dharetabbo	*dhârayitavyah*.

Le participe aoriste passif se forme en *itam* comme en samskrit, *sâvitam* pour *shrâvitam*, qu'on a fait entendre.

Le participe présent passif du causatif ne peut se former qu'en résolvant *ya* en *iya*, *kâreyamâṇo* pour *kâryamâṇah*; en samskrit, le primitif est *kriyamâṇah*.

Après cet exposé sommaire des tems que nous avons trouvés en pali, on peut s'étonner que cette langue n'ait pas suppléé à ceux qui lui manquent par l'emploi de verbes auxiliaires, suivant le système de toutes les langues dérivées. Nous n'en avons trouvé que peu d'exemples, encore se trouvent-ils la plupart en samskrit. Le samskrit, en effet, tel qu'il est fixé par les compositions classiques des Indiens, offre quelque tems formés suivant cette méthode, et qui, pour être rares, n'en méritent pas moins l'attention des grammairiens. Les exemples de ces tems composés que nous avons rencontrés en pali, sont formés du verbe auxiliaire *être* et d'un participe, habituellement de celui du prétérit, ou même seulement d'un adjectif qualificatif. Dans ces locutions, l'auxiliaire

être éprouve une modification quelconque, qu'explique presque toujours sa place à la fin du mot.

asmi devient. . . . . . *amhi* et *mhi*.
athi. . . . . *tthi*.
siyâ (pour *syât*). . . . *sey*, devant *yathâ*.

Voici quelques exemples de verbes auxiliaires extraits des textes que nous avons lus :

Oupparideoalokam gantoukâmomhîti.
Superum deorum mundum eundi sum cupidus.

Manoussalokam âgatomhîti.
Hominum mundum profectus sum.

Atha râdjâno sioeyyakam labhitoukâmâ honti.
Tum reges Siveyyakam capiendi cupidi sunt.

Voilà tout ce que nous pouvons dire de plus certain sur le verbe en pali : quant aux autres parties de la grammaire, telle que la syntaxe, on s'attend bien que nous ne pouvons en traiter ici. Le petit nombre de nos matériaux et le but que nous nous sommes proposé principalement dans cet *Essai*, l'excluent de nos recherches. D'ailleurs, quoique plus irrégulière dans l'emploi des cas et des inflexions, elle n'offre cependant aucun fait qui ne puisse être facilement expliqué par la langue antique dont elle dérive.

CHAPITRE IV.

De l'extension du Pali et de son origine.

§. I

Conséquences du précédent chapitre.

Les faits que nous venons d'exposer, quoiqu'en petit nombre, nous semblent cependant suffire pour mettre à même de porter un jugement fondé sur les rapports du pali avec le samskrit. Voici donc les conclusions que l'on peut, ce nous semble, en tirer légitimement.

1° Le pali est dérivé du samskrit, et cette dérivation a lieu selon certaines règles, euphoniques pour la plupart, qui ne permettent pas à l'un d'admettre certains sons et certaines alliances de consonnes reçues dans l'autre. Ces modifications portent également sur le corps des mots et sur les terminaisons et les inflexions qui les distinguent dans la phrase ; d'où il suit qu'il n'est aucune forme grammaticale en pali dont on ne puisse retrouver l'origine en samskrit ;

2° D'où il suit encore que, pour expliquer les modifications que fait subir la langue dérivée à la langue

mère, il n'est pas besoin d'admettre l'influence d'aucun idiome étranger.

Quand on compare le pali en tant que formé du samskrit, avec les autres dialectes sortis de la même origine, on trouve qu'il se rapproche incomparablement plus qu'un autre de cette souche commune. Il est, en quelque sorte, au premier degré de l'échelle, à partir du samskrit, et il ouvre la série des langues qui altèrent ce riche et fécond idiome. Mais il semble que le pali, qui portait en lui des germes d'altération déjà fort développés, ait été arrêté tout d'un coup, et fixé à l'état où nous le voyons aujourd'hui, c'est-à-dire, se rattachant presqu'immédiatement à l'idiome dont il est sorti. En effet, la plupart desmots qui forment le fond de l'un, se retrouvent dans l'autre sans aucune modification; ceux qui sont altérés peuvent tous être ramenés à leur racine samskrite; enfin, on ne trouve pas en pali de mots d'origine étrangère. Ce phénomène est d'autant plus remarquable que le pali fleurit depuis long-temps au milieu de nations dont les langues populaires sont essentiellement différentes. Mais il s'explique par cette considération, que le pali a reçu du samskrit la masse des mots dont les sujets religieux, philosophiques, etc., nécessitent l'emploi, et qu'en même tems ce fonds était assez riche, pour qu'il n'eût pas besoin de faire d'emprunts à aucune autre langue. C'est là un fait que la lecture d'un certain nombre de textes nous autorise à avancer. Cependant nous ne nions pas que cette assertion ne puisse être trop générale, et nous convenons que dans des compositions d'un genre différent de celles que nous connaissons, il ne se-

rait pas impossible de trouver quelques mots qui ne sont pas d'origine samskrite.

Dans les livres historiques ou dans les poëmes que Leyden appelle *tcheritas* (1), l'auteur peut avoir eu à décrire des objets dont la dénomination samskrite n'avait pas passé en pali, ou bien dont la désignation n'avait été créée en samskrit que postérieurement aux événemens qui ont porté le pali loin de l'Inde. Dans ces cas et d'autres semblables, cette langue doit avoir emprunté des mots aux idiomes populaires des diverses contrées où elle était cultivée. Mais il n'en est pas moins vrai de dire que dans les compositions classiques en quelque sorte, dans les livres qui contiennent le dépôt des croyances religieuses, tous les mots sont du samskrit pur dans leurs racines, quoiqu'altérés dans leurs formes.

Nous n'entrerons pas dans de nouveaux détails sur la manière dont le pali s'est formé du samskrit. Les lois qui ont présidé à la formation de cette langue sont celles dont on retrouve l'application dans d'autres idiomes, à des époques et dans des contrées très-diverses; ces lois sont générales parce qu'elles sont nécessaires. Que l'on compare; en effet, au latin les langues qui en sont dérivées, aux anciens dialectes teutoniques les langues de même origine, au grec ancien le grec moderne, au samskrit les nombreux dialectes populaires de l'Inde, on verra se développer les mêmes principes, s'appliquer les mêmes lois. Les inflexions organiques des langues mères

(1) *Asiat. Research.*, t. X, p. 281, ed. Lond. 4°.

subsistent en partie, mais dans un état évident d'altération. Plus généralement elles disparaissent et sont remplacées, les cas par des particules, les tems par des verbes auxiliaires. Ces procédés varient d'une langne à l'autre, mais le principe est tonjours le même; c'est toujours l'analyse, soit qu'une langue synthétique se trouve tout d'un coup parlée par des barbares qui, n'en comprenant pas la structure, en suppriment et en remplacent les inflexions, soit qu'abandonnée à son propre cours, et à force d'être cultivée, elle tende à décomposer et à subdiviser les signes représentatifs des idées et des rapports, comme elle décompose et subdivise sans cesse les idées et les rapports eux-mêmes. Le pali paraît avoir subi ce genre d'altération: c'est du samskrit, non pas tel que le parlerait une popnlation étrangère pour laquelle il serait nouveau, mais du samskrit pur, s'altérant et se modifiant lui-même à mesure qu'il devient plns populaire. Ainsi il conserve encore sa déclinaison, et ne la remplace pas par des particules comme les dialectes modernes de l'Inde. Une seule forme, l'ablatif en *to*, pourrait passer pour un commencement de déclinaison analytique; mais on la retrouve déjà dans la langue-mère (1).

Une autre particularité du pali, c'est qu'il porte tout-

(1) Nous pourrions citer un grand nombre de formes palies qui prouvent que les modifications qu'il fait subir au samskrit, sont de la même espèce qne celles que l'italien, entr'autres, fait subir au latin. Ainsi, l'assimilation des consonnes qui, en italien, fait *letto* de *lectus*, *scritto* de *scriptus*, est un des principes du pali. Mais les faits que nous avons cités plus haut, en diront assez aux savans qui, de nos jours, ont si fort avancé l'étude de la grammaire comparée.

à-fait le caractère d'une langue morte. Des formes peu variées ne paraissent pas laisser à ceux qui s'en servent une grande latitude; et il en est, ce semble, des Siamois et des Barmans qui composent en pali, comme des latinistes modernes, condamnés, sous peine d'écrire autre chose que le latin, à choisir leurs mots et leurs formes dans les auteurs du siècle d'Auguste. D'ailleurs, si cette langue n'était pas morte dans le sens le plus étendu du mot, comment expliquer l'incertitude des écrivains dans l'emploi des cas et des tems? Il semble qu'ils en ont complètement oublié la valeur primitive, et qu'ils se soucient peu de celle qu'ils veulent qu'on y attache.

§ II.

Peuples chez lesquels le pali est cultivé.

C'est un fait constaté par le témoignage de tous les voyageurs, que le pali règne comme langue savante dans l'île de Ceylan et chez les peuples bouddhistes de la presqu'île au-delà du Gange, c'est-à-dire d'Ava, d'Arakan, de l'empire Barman, du Pégu, de Siam, de Laos, et peut être de Cambodja et de Tchiampa. Le sort de la langue palie paraît donc attaché à celui d'une religion célèbre qui a parcouru toute l'Asie, au bouddhisme. Mais ce culte règne sur de bien plus vastes contrées que celles que nous venons d'énumérer; il domine au Tibet, au Japon, et compte un grand nombre de sectateurs dans l'empire chinois. Des travaux modernes, et particulièrement les admirables recherches de M. Abel-Rémusat sur les langues tartares,

ont prouvé, que les bouddhistes du Tibet et de la Chine possèdent, dans leurs bibliothèques, un grand nombre de livres traduits sur des originaux indiens, et des textes originaux eux-mêmes (1). La langue dans laquelle ces textes sont écrits est appelée *fan* par les Chinois, *rdjagar* par les Tibetains, *enedkek* et *hendkek* par les Mongols (2). Suivant M. Schmidt, elle s'appelle encore chez ces deux derniers peuples *samgkrida*, mot qui offre une ressemblance frappante avec *samskrita*. Cependant comme ces dénominations diverses n'indiquent pas avec beaucoup de précision, ce que c'est que cette langue indienne des bouddhistes, on s'est demandé si c'est le samskrit ou le pali, qui ont tous deux des titres dans la question, l'un comme le langage du pays où est né le bouddhisme, l'autre comme celui du bouddhisme même dans les contrées où il domine; et, en troisième lieu, si ce ne pouvait pas être un idiome dérivé du samskrit, ou altéré à dessein par la secte religieuse qui l'a parlé.

Quoiqu'on n'ait encore publié aucun des ouvrages écrits en cette langue, l'examen de quelques textes a suffi pour nous donner la conviction, que la langue *fan*, au moins au Tibet, n'est autre que du samskrit pur, aussi peu altéré qu'il est possible, par l'ignorance ou l'inattention de ceux qui l'ont transcrit. Ces textes sont empruntés au vocabulaire bouddhique en cinq langues que M. Abel-Rémusat a fait connaître il y a plusieurs années

---

(1) *Recherches sur les Langues tartares*, t. I, p. 375.

(1) Schmidt Forschung., in d. Geb., p. 245.

dans les *Mines de l'Orient*, et récemment dans ses *Mélanges Asiatiques* (1). Le lecteur qui aura de la langue savante de l'Inde une connaissance quelconque, sera convaincu, nous n'en doutons pas, que c'est là du samskrit véritable. Enfin s'il pouvait rester à cet égard quelqu'incertitude, on verra, dans notre notice du manuscrit appelé *Boromat*, appendice n° 1, de nombreux passages du vocabulaire pentaglotte opposés à des passages semblables en pali, et on appréciera les différences qui séparent le dialecte usité dans la Péninsule, de la langue conservée au Tibet. Remarquons, au reste, que nous ne parlons ici que du samskrit de ce pays. Nous sommes jusqu'ici personnellement privés des connaissances nécessaires pour déterminer exactement ce que c'est que la langue *fan* de la Chine. Comme le pali existait au tems où *Bodhidharma*, en pali *Bodhidhammo* et en Chinois *Tamo*, passa dans cette contrée, on peut croire qu'il n'y dut pas être inconnu. Pour constater ce fait, il faudrait examiner un certain nombre de mots *fan* assez différens en samskrit et en pali, pour que leur forme caractéristique n'ait pas pu disparaître sous les altérations que leur fait subir le Chinois. Jusqu'ici nous n'en connaissons que deux qui puissent mener à une conclusion, qui ne peut, de toute façon, être générale. Le nom du patriarche *Bodhidharma*, ou par abréviation *Dharma*, est en pali *Dhammo* et en Chinois *Ta-mo*. Quoique les Chinois n'aient pas de *r*, ils cherchent cependant à re-

(1) *Mél. Asiat.*, t. I, p. 159, sqq., et 452.

présenter cette lettre d'une manière quelconque, dans les mots étrangers où elle se trouve. Il en résulte que s'ils eussent entendu prononcer *Dharma*, ils n'en eussent probablement pas fait le mot *Tamo*. De plus, le mot *nirvânam*, l'annihilation, est en pali *nibbânam*; or, chez les Chinois, il a deux formes qui correspondent aux deux idiomes et paraissent indiquer leur co-existence à la Chine, *nippân* et *nigouân*. Il reste cependant certain que le célèbre vocabulaire pentaglotte qui contient du samskrit, y a été publié, tandis que, jusqu'ici, il ne nous est venu de ce pays aucun texte pali.

Toutefois, la détermination exacte de ce qu'est le *fan* du Tibet et le pali de la Péninsule, établit deux faits d'une grande importance historique; le premier, que les bouddhistes du nord emploient, le samskrit comme leur langue sacrée; le second, que ceux des îles et de l'est se servent seulement d'un dialecte dérivé de cette langue. Le premier fait s'explique aisément; comme le culte de Bouddha est originaire de l'Inde, il n'est pas étonnant que ceux qui les premiers l'ont embrassé, se soient servis du samskrit, langue riche en termes religieux et qui se prête merveilleusement à l'expression des abstractions métaphysiques les plus relevées. Le second est plus obscur et se lie incontestablement à l'histoire du bouddhisme dans l'Inde. Mais comme nous sommes loin de posséder cette histoire, nous nous contentons, quant à présent, de poser le fait sans chercher à l'expliquer. Nous rappellerons seulement qu'il est résulté de nos précédentes recherches que la migration qui a porté le pali dans l'île de Ceylan,

et probablement de là dans toute la presqu'île, est beaucoup plus moderne que l'établissement du bouddhisme au nord. Ainsi cette religion serait passée dans ces contrées quand le samskrit n'avait pas encore perdu à son égard son caractère de langue sacrée, et dans le sud, plus tard, quand un dialecte, très-rapproché il est vrai de son origine, s'était développé et avait même été consacré à la rédaction et à la publication des livres religieux.

En effet, le long séjour du bouddhisme dans l'Inde suffit pour rendre raison de la formation du pali et subsidiairement de son adoption par les bouddhistes du sud. Quand naquit la religion, ou plutôt la philosophie nouvelle, le samskrit dut être la langue de ses sectateurs. Sorti du sein du brahmanisme, le culte de Bouddha ne s'en sépara pas tout d'un coup ; et jusqu'au tems où il aspira à devenir culte populaire, la langue savante des brahmanes fut la sienne. De cette époque doivent dater les migrations, vraisemblablement anciennes, qui ont porté le bouddhisme au nord. Mais ses progrès successifs dans l'Inde durent opérer, dans la langue qu'il parlait, une révolution facile à expliquer. Comme, suivant un des principes fondamentaux de son institution, il appelait au sacerdoce tous les hommes sans distinction de rang, le samskrit se popularisa davantage, et passa dans la bouche des hommes des castes les plus basses. Dès ce moment il dut s'altérer; certaines formes d'un usage trop difficile durent disparaître, d'autres s'adoucir; la grammaire se simplifia; et sans doute les causes qui tendaient à le dénaturer eussent agi sur lui plus profondément, si, vers le cinquième siècle de notre ère, il n'eut

été transporté à Ceylan sous sa forme et sous sa dénomination nouvelle, et fixé pour jamais à l'état de langue morte.

§ III.

Si le pali a des dialectes, et dans quel pays il a dû prendre naissance.

Ainsi resserré dans l'île de Ceylan et dans la presqu'île au-delà du Gange, le pali offre encore matière à plus d'un curieux problême. D'abord on peut se demander s'il est exactement le même chez les diverses nations qui l'emploient, ou s'il se subdivise en dialectes. Il faudrait, pour résoudre cette question, posséder des manuscrits palis de plusieurs peuples différens, ou bien pouvoir s'en reposer sur l'opinion de quelque voyageur éclairé connaissant cette langue. Leyden, le seul qui ait rempli ces conditions, ne paraît pas s'être posé ce problême; cependant son silence même, la généralité de son langage toutes les fois qu'il parle du pali, le soin qu'il prend de noter la différence des alphabets dont on se sert pour l'écrire, même quelques expressions assez précises, peuvent faire croire qu'il n'avait pas reconnu de dialectes à cette langue (1). Buchanan, au contraire,

(1) The Indochinese with the cingalaise or inhabitants of Ceylan uniformely employ the bali or pali in the sacred compositions of the boudhist sect. This language does not exist as a vernacular tongue, but is the language of religion, learning and science, and appear to have exerted an influence on the vernacular language of the indochinese nations similar to that, wich the samskrit has exhibited among the popular lauguages of Hindoustan and Dekkin. (*Asiat. Research*, t. x, p. 161. ed. Lond. 4°).

prétend, sur le témoignage d'un naturel Barman, que le pali du Pégu diffère de celui de Siam, et tous deux de celui de Ceylan (1). Malgré l'autorité qui doit s'attacher à l'opinion d'un naturel, nous osons élever quelques doutes sur la parfaite exactitude de cette assertion de Buchanan. Nous nous autorisons d'abord du silence de Leyden, qui n'eut pas manqué de parler de ces différences si elles eussent existé, de celui des missionnaires italiens qui paraissent avoir eu des notions assez exactes sur le pali, enfin, de ce que la tradition barmane reporte dans l'île de Ceylan l'origine de la migration qui donna au Pégu la langue et les caractères palis. Or pour que le pali de la presqu'île différât de celui de Ceylan, il faudrait qu'il eût vécu comme langage populaire dans l'un ou l'autre de ces pays, ce que ne paraissent pas indiquer les renseignemens historiques, et l'état de la langue tel que nous l'avons exposé plus haut.

Enfin, à ces faits, nous pouvons en ajouter quelques autres, résultats de nos recherches personnelles. Leyden a donné, dans son excellente *Dissertation sur les langues indo-chinoises*, un fragment tiré du *Hatamnan*, qu'il a traduit en samskrit et en anglais. La langue de ce morceau, extrait d'un ouvrage qui a cours dans l'empire barman, par un Européen qui y résidait, est de tout point identique au pali que nous avons pris dans le *Kammouva*, le *Boromat* et le *Phâtimokkha*. De plus, le P. Paulin a donné, dans le *Catalogue du Musée de*

(1) *Asiat. Research.*, t. VI, p. 305. ed. Lond. 4°.

Velletri, quelques détails sur un manuscrit pali du *Phâtimokkha*, apporté du Pégu, et mêlé de barman, suivant le système usité aussi à Siam, de faire suivre les textes palis d'un commentaire en langue vulgaire. Paulin a heureusement eu l'attention de citer la première ligne de ce livre qui se trouve au musée de Velletri (1). Ce sont identiquement les mêmes mots que dans notre *Phâtimokkha* de Siam. On pourra comparer le court passage de Paulin, avec le spécimen plus étendu que nous donnons, planche VI, et que nous expliquons dans notre appendice, n° 2. Enfin, nous avons prouvé plus haut que notre manuscrit du *Kammouva* venait de l'empire barman; or, le pali en est le même que celui du *Phâtimokkha* de Siam. Delà il suit que cette langue est identiquement la même à Siam, au Pégu, et dans l'Ava. A Ceylan même, elle ne paraît pas avoir pris un caractère différent, car Leyden assure qu'on trouve dans cette île de nombreux vocabulaires palis. Or il a rédigé sa dissertation sur des matériaux rassemblés au Pégu. Son silence sur l'existence d'un dialecte du pali à Ceylan, prouve que les vocabulaires cingalais dont il parlait, peuvent servir pour la langue usitée dans la presqu'île.

Remarquons, toutefois, tout en repoussant l'opinion de Buchanan, que son erreur est excusable; elle peut venir de la différence d'accentuation qui doit, nous n'en doutons pas, rendre le pali de Siam peu intelligible à l'oreille d'un Barman. Quand un Siamois lit ses livres

---

(1) *Musei Borg. vel.*, p. 17.

sacrés, il doit donner à chacun des mots ces nuances délicates de prononciation qu'il a reçues de sa langue maternelle. Ce genre d'altération est même si familier à ce peuple que les manuscrits en portent des traces. Ainsi la Bibliothèque royale possède un ouvrage siamois entremêlé de pali, en caractères du *Phâtimokkha*. Le Siamois est complètement inintelligible pour nous. Cependant la connaissance des caractères (immédiatement dérivés de l'alphabet pali) qui servent à l'écrire, nous a permis de lire un certain nombre de mots palis, transcrits suivant la méthode d'accentuation et de prononciation siamoise. Les Barmans et les Cingalais doivent de même accentuer le pali à leur manière. Sous ce rapport, le samskrit offre le même phénomène; la prononciation en varie suivant les différentes provinces où on le cultive; et n'avons-nous pas vu un missionnaire qui eut quelque tems une grande autorité comme indianiste, prétendre que le samskrit de sir William Jones et des Anglais du Bengale, n'était pas le même que celui de la côte de Malabar?

Enfin, pour prévenir une dernière objection, nous dirons que quelques différences d'orthographe, et l'introduction d'un plus ou moins grand nombre de mots étrangers dans le pali, ne doit pas autoriser à faire regarder cette langue comme partagée en dialectes. Nous avons admis plus haut que les idiomes vulgaires des pays où on le cultive pouvaient avoir exercé sur elle une certaine influence. Mais il faudrait (ce qui n'est pas prouvé) que cette influence eût été bien puissante, pour constituer un ou plusieurs dialectes, dans le sens propre de cette expression.

Passons maintenant à la seconde question, celle de savoir où est né le pali. Nous devons rappeler d'abord que l'arrivée des livres bouddhiques écrits en pali à Ceylan, vers l'an 407 de notre ère, résout, selon nous, le problème, et prouve qu'il était déjà formé dans l'Inde. Voyons néanmoins si l'état de la langue confirme ou contredit ce fait.

De deux choses l'une, ou le pali existait déjà quand les bouddhistes ont quitté leur patrie; ou bien leurs livres étaient encore à cette époque écrits en samskrit; le samskrit était, pour eux, la langue de la religion et de la science; et ce n'est qu'après son passage sur une terre étrangère qu'il est devenu le pali. Il n'y a pas, ce nous semble, une troisième opinion. Car les différences que l'on remarque entre le pali et le samskrit pénètrent trop profondément dans la constitution intime de la langue, et portent un caractère trop évident de généralité et de nécessité, pour qu'on puisse les attribuer à une cause aussi peu puissante, que l'intention de composer systématiquement un langage de secte. De ces deux hypothèses la seconde nous semble inadmissible. Voici sur quoi nous nous fondons :

1° Si les bouddhistes de Ceylan et de la presqu'île, au moment où ils quittèrent l'Inde, se fussent servis du samskrit, comme ceux du Tibet, comment se fait-il qu'ils n'aient pas, ainsi que ces derniers, conservé cette langue à laquelle devait se rattacher tout ce qu'il y avait dans leur croyance de plus saint et de plus respectable ? Leur position, sous le rapport des langues populaires, était la même; les Bouddhistes trouvaient, dans l'un et l'autre pays,

des peuples se servant d'idiomes différens du samskrit; pour ces nations il était complétement inintelligible, et devait à leurs yeux passer pour une langue morte. Il n'était langue vivante que pour la minorité, c'est-à-dire, pour ceux qui l'apportaient avec la nouvelle religion; encore dut-il, au bout de quelques générations, perdre même à leurs yeux ce caractère. Or ce fait même que le samskrit dut être de bonne heure une langue morte dans la presqu'île, exclut la seconde hypothèse, savoir qu'il y a vécu et s'y est altéré sous l'influence des langues populaires. Cette influence, d'ailleurs, ne doit pas être exagérée. On connait le zèle des apôtres du bouddhisme et l'on peut juger par le soin avec lequel ils ont conservé le samskrit au Tibet, de l'attention qu'ils durent mettre, dans la presqu'île au-delà du Gange, à empêcher le mélange impie des formes et des phrases populaires.

2° Si le samskrit eût été la langue des bouddhistes à leur passage dans la presqu'île, eut-il, par suite des altérations nécessaires qu'il devait subir, produit le pali? En d'autres termes, l'influence des langues populaires au milieu desquelles il était transplanté, se serait-elle bornée à modifier assez peu le samskrit, pour qu'on pût très-facilement remonter de la langue altérée à la langue mère? C'est ce dont nous croyons devoir douter; car nous savons ce que peut devenir le samskrit lorsque, transporté au milieu d'une population qui ne le comprend pas, il y vit cependant encore, cultivé par des écrivains et conservé dans des compositions historiques et poétiques. Le *kavi* est un exemple du genre de modifications qu'il peut éprouver; et l'argument qu'on peut tirer de cette langue

dans la question qui nous occupe, est concluant en faveur de notre opinion. Le *kavi* est, comme on sait, le samskrit de Java, ou plutôt c'est le résultat des altérations successives qui ont dénaturé la langue savante de l'Inde, depuis qu'elle a été portée par une colonie dans cette île. De ces altérations, produites la plupart par l'influence de la langue primitive de Java, est né un dialecte qui, conservant encore les mots samskrits presque sans aucun changement, en a perdu toutes les inflexions et est passé à l'état de langue analytique (1). Que ce résultat ne se soit pas identiquement reproduit dans la presqu'île au-delà du Gange, nous ne nous en étonnerons pas. Les deux termes du rapport avaient changé ; d'un côté c'était toujours le samskrit (dans l'hypothèse que nous combattons); mais de l'autre l'idiome national n'était plus le même. La différence dans les termes a donc dû nécessairement introduire une différence dans le résultat. Il est vrai; mais on doit nous accorder que, s'il a pu n'être pas identique, il a dû au moins être analogue. Or c'est là ce qui n'est pas. Notre Essai de grammaire palie a prouvé que cette langue est loin d'avoir perdu le caractère synthétique qu'elle tient de son origine. Nous sommes donc autorisés à conclure de là, que le pali n'a pu être formé hors de l'Inde, mais qu'il est né dans cette contrée même, avant que les bouddhistes qui se sont établis dans la presqu'île, eussent quitté leur terre natale.

(1) Raffles, *Hist. of Java*, t. I, p. 367.—Craufurd, *Asiat. Research.*, t. XIII, p. 144 et 161, ed. Calcutt.

Cette conclusion, d'accord avec le fait historique cité plus haut, mène elle-même à d'autres conséquences :

1° Le pali ne peut avoir de dialectes. Transplanté tout entier de l'Inde dans les diverses contrées de la presqu'île, il y est resté fixé à l'état de langue morte. On a vu plus haut, que nous étions déjà arrivés à cette conséquence par l'examen des faits.

2° On doit retrouver aux Indes des traces de son existence antérieurement à l'émigration qui l'en a exilé.

C'est à l'examen de cette seconde proposition que nous consacrerons le paragraphe suivant.

§ IV.

Le Pali est-il le dialecte Mâgadhi.

Le savant Leyden semble avoir eu l'opinion que nous venons d'énoncer sous la forme du doute, en tête de ce paragraphe. Sans doute la ressemblance du nom de *mâgadhi* avec celui sous lequel on connaît le pali, appelé indifféremment par les Cingalais *pauli* ou *mungata* (1) par les Barmans, *pali* et *magata* ou *magada bâsâ* ou *pâsâ* (2), peut, il est vrai, conduire à cette opinion. Pour nous, sans nous arrêter à la ressemblance des dénominations, nous devons vérifier si les faits contredisent ou

(1) Percival, *Voy. à Ceylan*, t. I, p. 257. trad. franç.

(2) *Alph. Barman*, p. x, éd. 1787. Le mot *bâsâ* est l'altération palie du mot samskrit *bhâchâ*, langage, dialecte.

confirment l'induction qu'on en tire. Mais avant d'examiner cette question, il faut donner quelques explications sur ce qu'on appelle dialectes aux Indes.

Les grammairiens indiens comprennent, sous le nom de *prâkrita*, un certain nombre de dialectes qui sont parlés dans les drames par les personnages inférieurs, et qui tous sont dérivés du samskrit. Il faut observer que *prâkrita* est un terme général qui signifie *dérivé*. Ainsi Hematchandra, dans le premier chapitre de sa grammaire prakrite, s'exprime de la manière suivante :

प्राकृतिः संस्कृते। तत्र भवं ततः ग्रागतं वा प्राकृतं।

« L'origine du prâkrit est dans le samskrit, c'est-à-dire, le prâkrit est venu ou dérivé (prâkrita) du samskrit. »

Ensuite ce mot est pris comme une dénomination spéciale pour désigner par préférence un des dialectes dont nous venons de parler; ainsi :

प्रकृष्टं प्राकृतं।

« Prkârit par excellence. »

Au nombre de ces dialectes est le *mâgadhi*, que son nom identifie avec le dialecte de *Magadha* ou du Béhar(1). Les grammairiens dérivent le mâgadhi quel-

(1) *Hematchandra*, *Lakchmîdhara*, et d'autres grammairiens parlent d'un dialecte du mâgadhi, sous le nom de *ardhamâgadhi*, ou demi-mâgadhi. La différence de ces deux dialectes est très-peu sensible, et les grammairiens ne disent pas où le second a été parlé. Comme la province de Béhar était divisée en deux parties, le nord et le sud, on serait tenté de croire que ces deux langues répondent à la division de ce pays.

quefois du *saoraseni* ou langue de Mathoura, qui vient elle-même du prâkrit, quelquefois immédiatement du prâkrit lui-même. Le mâgadhi est donc au second ou au troisième degré à partir du samskrit. Car les divers dialectes, dont le nombre, suivant quelques grammairiens est très-considérable, sont tous rangés suivant leur plus ou moins grande analogie avec la langue dont ils dérivent. Ainsi on donne le premier rang au prâkrit, puis on place le *saoraseni*, puis le *mâgadhi*, et ainsi des autres, jusqu'aux derniers et aux plus altérés qui sont réunis sous la dénomination commune d'*apabhransha* ou langues privées de grammaire.

La différence du mâgadhi et du prâkrit ne doit donc pas être très-sensible; cependant il est fort remarquable que dans les cas où le premier s'éloigne du second, il s'éloigne également du pali. En preuve de cette assertion, nous donnerons ici quelques extraits de la courte, mais excellente grammaire prâkrite de *Vararoutchi*, qui, avec le commentaire de *Bhâmata*, forme le meilleur abrégé des dialectes prâkrits.

1° Le mâgadhi change *cha* et *sa* en *sha*. Le pali et le prâkrit suivent le système contraire.

2° En mâgadhi *dja* devient *ya*, c'est exactement le contraire en prâkrit où *ya* devient *dja*. Le pali conserve généralement le *ya* et le *dja* sans les changer; mais toutes les fois qu'il les remplace, c'est conformément aux règles du prâkrit.

3° *Ra* devient *la* en mâgadhi; *poulise*, pali, *pouriso*. Ce changement a quelquefois lieu en prâkrit, jamais en pali.

4° En mâgadhi, *kcha* devient *ska* en pali et en prâkrit *kkha* : mâgadhi *râskase*, prâkrit et pali *rakkhaso*.

Nous ne citerons plus que deux exemples pris dans la première déclinaison. En mâgadhi, le nominatif singulier est en *e*, tandis qu'en prâkrit et en pali il est terminé en *o*; le génitif est en *âha*, tandis que le prâkrit et le pali se forment en *assa*.

Ces exemples suffisent, ce semble, pour nous justifier de n'avoir pas adopté l'opinion de Leyden sur l'identité du mâgadhi et du pali. Reste l'argument que l'on tire de la ressemblance du nom, avec celui que porte la langue sacrée de la presqu'île. Mais cette ressemblance s'explique d'elle-même : le Magadha est la patrie de Bouddha ; il n'est pas donc étonnant que ce nom se soit étendu à l'Inde en général. D'après cette explication, le nom de magadha appliqué au pali, indiquerait seulement son origine indienne.

Il nous reste donc encore à chercher à quel dialecte de l'Inde le pali se rattache; nous allons voir dans le paragraphe suivant consacré à la comparaison de ce dialecte avec le prâkrit, qu'il tient à l'égard de ce dernier le rang que le samskrit occupe à son égard.

§ V.

Comparaison du Pali et du Prâkrit.

Le prâkrit (et par là nous entendons la langue qui reçoit ce nom à l'exclusion de toute autre), a plus de droits qu'aucun des dialectes populaires de l'Inde, a être comparé avec le pali; d'une part parce que les grammai-

riens indiens le considèrent comme la première et la plus immédiate altération du samskrit, et d'autre part par ce qu'il est le langage sacré d'une secte qui a de grands rapports avec le bouddhisme, les Djainas. Des autorités respectables considérent cette secte comme formée dans des tems assez modernes des débris du culte de Bouddha dans l'Inde. On pourrait conclure de là qu'elle doit avoir conservé, avec une partie des dogmes de cette religion, autrefois puissante dans ce pays, la langue dans laquelle elle parlait à ses sectateurs. Cherchons donc s'il existe entre le pali et le prâkrit une assez grande ressemblance pour justifier l'opinion, que ces deux dialectes sont également dérivés du samskrit, ou même ne sont au fond qu'un seul et même dialecte qui a successivement altéré le samskrit ou l'ancien langage du bouddhisme. Si nous trouvons qu'il en est ainsi, nous aurons de bonnes raisons de croire que nous possédons dans le prâkrit, des Djainas, une langue dérivée du pali, comme le pali l'était déjà du samskrit; et ainsi sera de nouveau prouvée la formation et l'existence du pali dans l'Inde, à une époque antérieure aux migrations qui ont porté le bouddhisme dans le sud et dans la presqu'île au-delà du Gange.

Or une comparaison attentive du prâkrit et du pali nous a conduit à cette conclusion :

1° Qu'il existe, entre ces deux dialectes, une ressemblance telle qu'on peut avancer qu'ils sont presque identiques;

2° Que le prâkrit altère plus le samskrit que ne le fait le pali, et qu'il offre, en quelque sorte, le second dégré

d'altération, comme le pali en est le premier et le plus immédiat.

Ces deux assertions exigent, nous l'avouons, quelques preuves ; nous allons les donner dans le même ordre et en suivant la même marche que dans notre comparaison du pali et du samskrit. L'importance du résultat nous fera pardonner le peu d'intérêt de ces détails purement grammaticaux (1).

I. Changement des voyelles.

Les voyelles *ri* et *lri* ont disparu en prakrit comme en pali : la dernière devient *ili*, *kilitta* pour *klripta* formé, et la première prend les formes diverses du pali, c'est-à-dire qu'elle devient *a*, *i*, *ou*.

Pr. *vaddho*	S. *vriddhah*, vieux.
vasaho	*vrichabhah*, taureau.
kaam	*kritam*, fait.
maam	*mritam*, mort.
singâro	*shringârah*, amour.
bhingo	*bhringah*, abeille.
kisi	*krichi*, labourage.
oudou	*ritou*, saison.
pouhavî	*prithivî*, terre.
mâouo	*mâtrikah*, materne[l].
roukko et *vatchho*	*vrikchah*, arbre.

(1) Le prakrit, dont nous donnons des exemples, est exclusivement pris de la grammaire de *Vararoutchi*. Les Mss. offrent quelquefois des formes plus pures, plus samskrites en quelque sorte, qui eussent pu faire mieux ressortir la ressemblance du pali et du prâkrit que les exemples donnés par *Vararoutchi*.

Il faut remarquer que les mêmes mots ne sont pas altérés de même dans les deux dialectes. Ainsi *tṛina* gazon devient *tana* en prâkrit et *tiṇa* en pali. Le prâkrit change souvent *ṛi* en *ri*; le pali en doit offrir aussi quelques exemples, comme *riddho* pour *ṛiddhah*, qui réussit; *æ* se change en *e*, dans *tellokkam* pour *trælokyam*, les trois mondes, *sela* pour *shæla*, rocher. Le prâkrit change dans quelques mots *e* en *aï*, ce que ne paraît pas faire le pali : en général le pali n'offre pas cette abondance de voyelles, qu'affecte le prâkrit, peut-être parce que ce dialecte est dans la poésie dramatique presque exclusivement le langage des femmes. Il est probable que cette surabondance de voyelles a été arbitrairement augmentée par les poètes qui l'ont cru très-propre a exprimer la mollesse. Elle ne paraît pas en effet exister à un aussi haut degré dans aucun dialecte populaire de l'Inde; et dans plusieurs cas les grammairiens eux-mêmes donnent plusieurs formes à un seul et même mot, laissant au choix du poète d'employer celle qui lui paraît la plus convenable. Les manuscrits des ouvrages dramatiques offrent, sous ce rapport, une variété plus grande encore.

Ao se change en *o* comme en pali ; en outre il devient souvent *aou*, comme *æ* devient *aï*.

Pr. *sokkham*	S. *saokhyam*, plaisir.
sommo	*saomyah*, agréable.
paouro	*ṗaorah*, civique.

Les remarques que nous avons faites sur l'incertitude

de la quantité des voyelles en pali, s'appliquent également au prâkrit, et les grammairiens eux-mêmes considèrent, dans beaucoup de cas, l'usage des voyelles brèves ou longues comme entièrement indifférent. Ainsi la première règle de *Vararoutchi* est que l'*a* d'un grand nombre de mots samskrits peut, suivant les circonstances, être long ou bref en prâkrit, ainsi:

S. *prasiddhi*	Pr. *pasiddhi*	et *pâsiddhi*,	renommée.
prasouptah	*pasoutto*	et *pâsoutto*,	endormi.
asvah	*asso*	et *âsso*,	cheval.

La contraction de *ava* en *o* et de *aya* en *e*, se retrouve en prâkrit comme en pali.

Pr. *hodoû*	P. *hotou*	S. *bhavatou*, qu'il soit.
okâso	*okâso*	*avakâshah*, endroit.

De même *aya*, dans tous les verbes de la dixième classe en samskrit.

Pr. *âṇavedou*	S. *âdjñâpayatou*, qu'il fasse connaître.
ââsedi	*âyâsayati*, il tourmente.

Changement des consonnes simples.

Les changemens qu'éprouvent les consonnes simples, sont particulièrement propres à montrer les ressemblances et les différences qui existent entre le prâkrit et le pali. Nous consacrerons à ce sujet quelques détails, et nous commencerons par exposer les changemens communs aux deux dialectes.

Sh et *ch* se changent en prâkrit comme en pali, en la dentale *s*.

Pr. *nisâ*	S. *nishâ*, nuit.
rassi	*rashmi*, rayon.
selo	*shælah*, rocher.
sanṭho	*chanḍhah*, eunuque.
pouriso	*pourouchah*, homme.

Ch dans *chaṭ, six*, et ses dérivés se change en *tchh*, et en pali en *tch*.

Pr. *tchhaṭṭho*	S. *chachṭhah*, sixième.
tchhammouho	*chaṇmoukhah*, qui a six faces.

P se change quelquefois en *ph*, comme en pali, mais cela ne paraît pas avoir lieu si généralement ni dans les mêmes mots, ainsi dans *pharouso* pour *parouchah*, injure. Le *p*, en prâkrit, devient plus généralement *v*, et cette altération donne aux mêmes mots une forme diverse en prâkrit et en pali; ce changement est cependant loin d'être complétement étranger à cette dernière langue:

Pr. *tâvo*	S. *tâpah*, chaleur.
rôuvam	*roûpam*, forme.

Souvent le *p* reste, comme en pali, sans altération, ainsi Pr. *paṭamam*, P. *paṭhamam*, S. *prathamam*, premièrement.

T final est supprimé comme en pali:

Pr. *tâva*	P. *tâva*	S. *tâvat* tantum.
djâva	*yâva*	*yâvat* quantum.

Il devient *m* comme en pali, dans les mots suivans :

Pr. *djam*	P. *yam*	S. *yat*, ce que.
tam	*tam*	*tat*, cela.
edam	*etam*	*etat*, ceci.

Le *visarga* est supprimé comme en pali et se change de même en *o*.

Pr. *ṇamo*	P. *namo*, respect.
pouriso	*pouriso*, homme.
so	*so*, il.
dhammâ	*dhammâ*, les devoirs.
bikkoû	*bhikkhoû*, les mendians.

Nous allons maintenant exposer les points principaux par lesquels le prâkrit diffère du pali.

Le prâkrit met généralement *dj* pour *y*, changement naturel et commun à presque tous les dialectes provinciaux dérivés du samskrit. Le pali ne paraît pas l'avoir adopté aussi généralement, quoique nous en ayons trouvé quelques exemples ; c'est là le commencement d'une altération que le prâkrit a poussée fort loin.

S. *yat*	P. *djam* (1)	Pr. *djam*, ce que.
yaûvanam	*yovanam*	*djovanam*, jeunesse.
yâvat	*yâva*	*djâva*, autant que.

Le prâkrit met souvent le *ṇ* cérébral à la place du *n* dental ; ce changement, fondé sur une légère différence

(1) On le trouve dans le Kammouva, mais la forme *yam* est plus commune.

de prononciation, est pour nous purement orthographique; déjà nous avons vu que le pali employait assez arbitrairement les cérébrales; comme ce dialecte, le prâkrit change *t* et *d* dental en leurs cérébrales correspondantes.

Pr. *paṭamo*	P. *paṭhamo*	S. *prathamah*, premier.
paḍi	*pati* ou *puṭi*	*prati*, vers.
vouḍḍho	....	*vriddhah*, vieux.

Le prâkrit change en *h* les aspirées *kh*, *gh*, *th*, *dh*, *bh* (1); ce changement est, comme le précédent, beaucoup plus général en prâkrit qu'en pali.

Pr. *hodou*	P. *hotou*	S. *bhavatou*, qu'il soit.
mouham	*moukham*	*moukham*, face.
nihânam	....	*nidhânam*, trésor.

Le prâkrit change *t* médial en *d*; ce changement paraît étranger au pali; ainsi *edam* est, pour le pali, *etam*, cela, *gado* pour *gato*, parti. Ces permutations, comme on voit, sans parler de quelques autres qui n'affectent qu'un petit nombre de mots, donnent aux mots prâkrits

(1) Le changement de *kh*, etc., en *h*, peut paraître singulier, et l'on s'attendrait plus naturellement à voir disparaître l'aspiration et non la consonne qu'elle affecte. Cela vient de ce que les Indiens prononcent les aspirées fortement, et en faisant entendre distinctement le *h*. Remarquons en outre que c'est l'habitude des langues dérivées de conserver plutôt l'aspiration qui accompagne la lettre dans la langue primitive, que la lettre même. On pourrait en accumuler les exemples: ainsi le samskrit *bhoû*, devient le latin *fuo*; *bhoûmi*, *humus*; *dhoûma*, *fumus*. Toutes les langues dérivées comme l'espagnol, le portugais, etc., en offriraient davantage.

une apparence très-différente de celle qu'ils ont en samskrit et en pali. Elles prouvent que le prâkrit a été plus loin dans la route des altérations, et nous montrent le pali comme l'anneau qui rattache au samskrit le dialecte des djainas. D'autres exemples mettront cette assertion dans tout son jour. Le prâkrit, entre autres choses, aime à supprimer les consonnes simples au milieu des mots; le pali ne pousse pas aussi loin le changement; ainsi :

Samskrit.	Pali.	Prâkrit.
lokah	*loko*	*loo*, monde.
gadjah	*gadjo*	*gao*, éléphant.
radjatam	*radjatam*	*raudam*, argent.
kritam	*katam*	*kaam*, fait.
trælokyam	*tellokkam*	*telloam*, les trois mondes.
djîvam	*djîvam*	*djîam*, vie.
vatchanam	*vatchanam*	*vaanam*, discours.
divasah	*divaso*	*diaho* ou *divaho*, jour.
vipoulam	. . . . .	*vioulam*, large.
soukriti	. . . . .	*sououdî*, bonne action.
patâkâ	. . . . .	*padââ*, étendard.

Changement des consonnes composées.

Le prâkrit est, sous ce rapport, entièrement identique au pali.

Prâkrit.	Pali.	Samskrit.
moutto	*moutto*	*mouktah*, délivré.
youtto	*youtto*	*youktah*, joint.
pattam	*pattam*	*pâtram*, coupe.
soutta	. . . . . .	*soupta*, endormi.
bhatta	. . . .	*bhakta*, dévoué.
ouppala	. . . . . .	*outpala*, lotus.

Prâkrit.	Pali.	Samskrit.
gabbo	*gabbo*	*garbhah*, matrice.
vaṇṇo	*vaṇṇo*	*varṇah*, couleur.
dhammo	*dhammo*	*dharmah*, devoir.
tchaouddahî	*tchatouddasî*	*tchatourdashî*, quatorzième.
paḍi	*paṭi*	*prati*, vers.
pamoutto	*pamoutto*	*pramouktah*, lancé.
ṇiggaho	*niggaho*	*nirgrahah*, refus (1).
hattho	*hattho*	*hastah*, main.
attho	*attho*	*arthah*, sens.
atthi	*atthi*	*asti*, il est.
diṭṭho	*diṭṭho*	*dichṭah*, montré.
siṭṭho	*siṭṭho*	*shichṭah*, ordonné.
oumhâ	*oumhâ*	*ouchmâ*, été.
kaṇho	*kaṇho*	*kṛichṇah*, noir.
gaṇhâdi	*gaṇhâti*	*grihṇâti*, il saisit.
ṇâtam	*ññâtam*	*djñâtam*, connu.
sabbe	*sabbe*	*sarve*, tous.
poubbam	*poubbam*	*poûrvam*, autrefois.
dabbo	*tabbo*	*tavyah* (termin. du futur pass.)
tassa	*tassa*	*tasya*, de lui.
manousso	*manousso*	*manouchyah*, homme.
sankhâdam	*sankhâtam*	*sankhyâtam*, compté.
sokkham	....	*saokhyam*, plaisir (2).
aṇṇo	*aṇṇo*	*anyah*, autre.
araṇṇam	*araṇṇam*	*araṇyam*, forêt.
lakkhaṇam	*lakkhaṇam*	*lakchaṇam*, signe.

(1) D'après ces exemples le samskrit *darshanam* devrait faire en pali *dassanam;* mais il devient irrégulièrement *dansanam*, et chose singulière le prâkrit imite cette irrégularité.

(2) Nous ne donnons pas ici le relevé complet de tous les changemens qu'entraîne l'union de *y* avec une autre consonne ; en voici cependant un qui est remarquable. *Ry* devient, en prâkrit, *djdj;* ainsi *kadjdjam* pour *kâryam*, ce qui doit être fait, *adjdjo* pour *âryah*, vénérable.

Prâkrit.	Pali.	Samskrit.
pakkho	*pakkho*	*pakchah*, la moitié du mois.
mokkho	*mokkho*	*mokchah*, salut.
bhikkâ	. . . .	*bhikchâ*, salaire.
kitchtcham	*kitchtcham*	*krityam*, acte.
nitchtcham	*nitchtcham*	*nityam*, toujours.
satchtcha	*satchtcha*	*satya*, vérité.
patchtchham	. . . .	*pathyam*, ce qui convient.
ratchtchhâ	. . . .	*rathyâ*, chemin.
vidjdjâ	*vidjdjâ*	*vidyâ*, science.
ouadjdjhao	*oupadjdjhâyo*	*oupâdhyâyah*, maître.

Il serait inutile de répéter ici les diverses permutations dont nous avons traité en parlant du pali; il suffira de dire que, comme dans cette langue, le *sandhi* samskrit, ou la contraction des voyelles, est supprimé en prâkrit. Nous n'en citerons ici qu'un exemple; c'est la suppression d'un *a* bref initial dans les particules enclitiques.

Pr. *kimpi*	pour	*kimapi*, et quoi.
gadomhi		*gato'smi*, je suis parti.
sotthi		*so'sti*, il est.

On a vu plus haut que les inflexions et désinences des mots palis étaient soumises aux mêmes lois de permutation que le corps des mots même. La ressemblance des inflexions du prâkrit avec celles du pali, est donc une conséquence nécessaire de la ressemblance que nous venons de remarquer. A ce titre nous serions dispensés d'en parler davantage. Cependant on remarque dans la formation des désinences, certaines irrégularités qui se reproduisent dans les deux idiomes, et qui, conséquem-

ment sont très-propres à éclairer leur rapport mutuel et leur dérivation du samskrit. Quelques détails sont donc encore nécessaires ; nous les donnerons sur la déclinaison et la conjugaison.

II. Déclinaisons.

La ressemblance du prâkrit et du pali dans la déclinaison offre cela de remarquable, qu'elle porte également et sur les principes généraux et sur les détails les plus minutieux. Ainsi le prâkrit n'a pas plus de duel que le pali ; il n'a pas non plus de datif ; le génitif le remplace. Les désinences des déclinaisons sont à peu près les mêmes, ainsi qu'on peut le voir d'après le tableau de la première en *a* que nous donnons ici :

	Singulier.		Pluriel.	
	M.	N.	M.	N.
Nom.	*o*	*am*	*â*	*aï*
Acc.	*am*	*am*	*e*	*aï*
Instr.	*eṇa*		*ehim*	
Abl.	*â*, *âdo*, *âdou*		*ehinto*, *esounto*	
Gen.	*assa*		*âṇam*	
Loc.	*e*, *asmi* (*ammi*)		*esou*, *esoum*	
Voc.	*a*	*am*	*â*	*aï*

Les nominatifs et accus. singuliers sont identiquement les mêmes dans les deux genres. Il en est de même de l'instrum. où seulement *n* se change en *ṇ* d'après une règle particulière au prâkrit. L'ablatif fait *â* comme en pali, ou *âdo* qui correspond au pali *ato* ; *âdou* est une se-

conde corruption du pali. Le génitif est identique dans les deux langues ; il en est de même du locatif, avec cette différence qu'on trouve la désinence *asmi*, qui est la forme générale, changée en *ammi*, que quelques grammairiens donnent comme la forme plus usitée. Le nominatif masculin pluriel est le même dans les deux dialectes. Le neutre a retranché le *n* de *âni*. L'accusatif masculin diffère du pali *â* qui se rapproche plus de la forme primitive *ân*. L'instrumental est le même, sauf que le prâkrit ajoute un *m*. La désinence du génitif est la même qu'en pali; seulement le *n* est devenu cérébral. Nous retrouvons toujours la même altération progressive : S. *ânâm*, P. *ânam*, Pr. *âṇam* (1). Le locatif est le même dans l'un et l'autre idiome; mais le prâkrit a la faculté d'ajouter un *m*, comme pour l'instrumental.

Le tableau suivant donne la déclinaison des féminins en *a*.

	Singulier.	Pluriel.
Nom.	*â*	*âou*, *âo*
Acc.	*am*	*âou*, *âo*
Instr.	*âe*, *âi*	*âhim*
Abl.	*âe*, *âi*	*âhinto*
Gén.	*âe*, *âi*	*âṇam*
Loc.	*âe*, *âi*	*âsou*

L'accusatif est bref au lieu d'être long. Les quatre cas

(1) On trouve quelquefois *âṇa* (céréb.) pour le gen. pluriel en prâkrit. Mais cette nouvelle désinence paraît une faute des copistes.

suivans n'ont qu'une désinence commune ; et, quoiqu'elle ne soit pas la même qu'en pali, au moins y a-t-il cela de remarquable, que ce dialecte n'a probablement aussi qu'une forme pour ces quatre cas. Le prâkrit ne paraît même qu'une corruption du pali ; il change *ya* en *i*, ou contracte *ya* en *e*. Le nominatif et l'accusatif pluriel ne sont que peu différens dans les deux langues ; les autres cas sont les mêmes, avec les différences que nous avons remarquées pour le masculin.

Nous ne pousserons pas plus loin cette comparaison, qui nous montrerait partout l'identité des deux idiomes. Nous rapporterons seulement quelques irrégularités qui se rencontrent également en prâkrit et en pali, sans qu'on puisse attribuer cette ressemblance au hasard. En prâkrit, les noms en *i* et en *ou* masculins et neutres font le génitif singulier en *iṇo* et *ouṇo*, et ont en outre une seconde forme, qui, quoique spéciale en samskrit pour la première déclinaison, a été, en prâkrit comme en pali, appliquée indifféremment aux autres. Nous avons remarqué, en parlant des noms palis dérivés des substantifs samskrits en *ṛi*, que quelques-uns de leurs cas se formaient en *ou*; il en est de même en prâkrit. Dans les noms de cette espèce, les cas sont en partie dérivés immédiatement du samskrit, en partie formés de l'accusatif du singulier, comme s'ils appartenaient à la première déclinaison ; ainsi *bhartṛi*, mari, fait l'accusatif comme en samskrit, *bhattâram*, l'instrum. singulier *bhattouṇâ* ou *bhattareṇa*, l'instrum. pluriel *bhattoûhi* (comme le pali *pitoûhi*), et aussi *bhattarehi*.

Les mots terminés par une consonne offrent les mêmes

rapprochemens; ils adoptent souvent la première déclinaison au lieu de celle à laquelle ils appartiennent. Ainsi *dish*, région, au nominatif *dik*, fait, en prâkrit, *disâ*, comme s'il était de la première déclinaison. De même, les participes en *at* dont le nominatif est *nto* au lieu de *an*, ressemblent exactement au pali *gatchanto*, et ainsi d'autres mots tels que *mahanto*. Parmi les pronoms, il est inutile de comparer *tat* et ceux qui en suivent la déclinaison, parce qu'ils sont formés d'après la première et offrent ainsi les mêmes rapprochemens que les noms de cette déclinaison. *Idam*, qui en pali est très-éloigné du type samskrit, est plus utile et plus concluant pour notre comparaison. En voici le tableau en prâkrit :

	Singulier.		Pluriel.	
	M.	N.	M.	N.
Nom.	*imo, ayam*,	*idam*, *iṇam*	*ime*	*imâîm*
Acc.	*imam*	*idam*	*ime*	*imâïm*
Instr.	*imeṇa, imiṇâ*		*imehim*	
Abl.	*imâdo*, *imâdou*		*imehinto, imesounto*	
Gén.	*imassa*, *assa*		*imâṇam*	
Loc.	*imasmim*, *imammi*, *assim*		*imesim*	

Il faut d'abord remarquer que les cas en *as* sont dérivés du samskrit, qui forme quelques cas de ce radical, comme le génitif *asya* et le locatif *asmin*. Mais le prâkrit et le pali dérivent la presque totalité de leurs cas de la racine *im*, qui en samskrit est loin d'être aussi productive.

Les pronoms de la première et de la seconde personne sont, en prâkrit, déclinés comme il suit :

Pronom de la deuxième personne.

Singulier.

	Samskrit.	Prâkrit.
Nom.	*tvam*	*toumam.*
Acc.	*tvâm*	*ttam, tam, toumam.*
Inst.	*tvayâ*	*tae, toumae, toume.*
Abl.	*tvattah*	*tatto, toumâdo, toumâdou, toumâhi.*
Gén.	*tava*	*toumo, toumhâ, touha, toudjdjha.*
	te	*te, de.*
Loc.	*tvayi*	*taï, toume, toumasmi, toumammi.*

Pluriel.

	Samskrit.	Pali	Prâkrit.
Nom.	*yoûyam*	*toumhe*	*toumhe, toudjdjhe.*
Acc.	*youchmân*	?	*toumhe, toudjdjhe.*
	vah	*vo ?*	*vo.*
Instr.	*youchmâbhih*	?	*toumhehim, toudjdjhehim, toummehim, toumbhehim.*
Abl.	*youchmat*	?	*toumhâhinto, toumhâsounto.*
Gén.	*youchmâkam*	*toumhâkam*	*toumhâṇam, toumbhâṇam, toummâṇam, toudjdjhâṇam.*
	vah	?	*vo.*
Loc.	*youchmâsou*	*toumhesou*	*toumhesou, toummesou.*

Ajoutons à ce paradigme quelques remarques. Le samskrit a deux racines pour le pronom de la seconde personne, *tvam* pour le singulier, et *youchmat* pour le pluriel. Le pali paraît avoir, dans le plus grand nombre des cas, autant du moins que nous avons pu le remar-

quer, conservé les terminaisons samskrites en les altérant toutefois conformément aux règles de son orthographe. Le prâkrit, à son tour, offre une très-grande variété de formes, dont on pourrait encore augmenter le nombre d'après d'autres grammaires, et même d'après les compositions écrites en cette langue. Le prâkrit est en effet un dialecte populaire dont la formation n'a pas été soumise à des règles exactes. Or quand une langue s'altère, il se passe quelque temps avant que le dialecte qui en dérive s'arrête à l'emploi fixe et régulier de quelques formes parmi le grand nombre de celles qu'a produites l'idiome maternel. Cette remarque peut servir à expliquer les déterminaisons diverses qu'offre ce pronom ; on peut d'ailleurs les attribuer aux changemens que doit avoir subi ce dialecte aux différentes époques de la rédaction des différens ouvrages, et peut-être à l'inattention des poètes, peu délicats sur l'observation des règles grammaticales, dans une langue qu'ils regardaient comme purement populaire.

Il faut distinguer les formes données dans notre tableau, en deux classes pour chacun des cas du singulier; la première se compose des cas qui peuvent passer pour la forme originale corrompue : on peut donc les comparer avec le pali. Quant à la seconde classe, le prâkrit a formé un nouveau thème irrégulier *toum*, qui se décline, partie avec les terminaisons de la première déclinaison des noms en *a*, comme *toumâdou, toume, toumasmi*, partie avec celles des noms terminés par une consonne, comme le génitif *toumo*. Il sert encore pour le pluriel, qui se forme toutefois plus fréquemment du

thème *toumh*. Ce nombre n'offre aucune trace du samskrit *youchmat*, et il est évidemment formé du singulier *toum ;* mais le *mh* suppose une forme primitivement samskrite en *sm* ou *chm*, et là on peut voir un reste de *youchmat*. Nous avons donc dans *toumh ;* en quelque sorte, un thème composé de la racine du singulier *toum* et du *chm* du radical *youchmad*. Les formes en *toumbh* peuvent passer pour des variations de *toumh*. Les cas en *toujdjh* s'éloignent le plus du samskrit; mais ils ont cela d'intéressant qu'ils nous montrent un des anneaux par lesquels le prâkrit se rattache aux dialectes actuellement parlés dans l'Inde. Ainsi le génitif singulier du pronom de la seconde personne est en mahratte : masculin *toudjhâ*, féminin *toudjhi*, neutre *toudjha*. Ce cas sert également de pronom personnel (*tuus, tua, tuum*) (1).

Le pronom de la première personne donne lieu aux mêmes remarques et s'explique par la même analyse que le précédent. Le pali altère le samskrit, mais très-légèrement; c'est un dialecte fixé au moment où il commençait à modifier le thème primitif d'où il dérive. Le prâkrit va plus loin, et comme il devient langage vulgaire, il présente une plus grande altération dans ses formes.

(1) Il faut compléter ce que nous disons ici des pronoms par les recherches ingénieuses de M. Bopp sur les pronoms en samskrit et dans les langues analogues. Ainsi, ce savant auteur a très-bien prouvé que *sm* et *chm* dans les pronoms, ne devaient pas être considérés comme radicaux, ce que confirme notre analyse du pronom prâkrit. *Voy.* Vergleich. Zerglied. des samskrits. Berlin, 1824, et *Journ. Asiat.*, 32e cahier, p. 122.

Pronom de la première personne.

Singulier.

	Samskrit.	Pali.	Prâkrit.
Nom.	*aham*	*aham*	*aham*, *ham*.
Acc.	*mâm*	*mam*	*mam*, *mamam*.
Instr.	*mayâ*	*mayâ*	*maï*, *mae*, *me*.
Dat.	*mahyam*, *me*	*mayham*	. . . .
Abl.	*mat*, *mattah*	?	*matto*, *mâdo*, *mamâdou*, *mamâhi*.
Gen.	*mama*, *me*	*mama*	*mama*, *me*, *maha*, *madj-djha*.
Loc.	*mayi*	*mayi*	*maï*, *mae*, *mamasmi*, *mamammi*.

Pluriel.

Nom.	*vayam*	?	*amhe*.
Acc.	*asmân*	?	*amhe*.
Inst.	*asmâbhih*	?	*amhehim*.
Abl.	*asmat*	?	*amhâhinto amhâsounto*.
Gén.	*asmâkam*	*amhâkam*	*amhâṇam*, *amho*, *amha*, *madjdjhâṇam*.
Loc.	*asmâsou*	?	*amhesoum*.

Nous finirons cette section en faisant remarquer qu'en prâkrit comme en pali et en samskrit, lés noms pronominaux, nommés en samskrit *sarvâdi*, suivent la déclinaison de *tat*.

III. Conjugaisons.

Avant d'expliquer les règles de la conjugaison prâkrite, nous devons faire remarquer que les grammairiens ont

donné les moyens de former presque tous les tems des verbes samskrits, tandis que le prâkrit n'en emploie réellement qu'un petit nombre. Nous n'examinerons ici que ceux qui se rencontrent habituellement dans les compositions littéraires, et dont l'emploi est ainsi constaté, c'est-à-dire le présent, le futur et l'impératif. Le prâkrit forme, en outre, des tems en combinant les verbes substantifs *bhoû* et *as*, avec différens participes, de même que nos langues modernes. Les grammairiens n'en ont pas parlé, quoiqu'ils existent incontestablement, ainsi qu'on pourra le prouver dans une dissertation spéciale sur le prâkrit, qui en exposera en détail le système complet (1).

Le prâkrit et le pali offrent, quant aux principes généraux de la conjugaison, les analogies suivantes. Le duel n'existe plus. La voix moyenne est également supprimée, et le passif a adopté les terminaisons de l'actif (2). Les différentes classes des verbes gardent la caractéristique de chaque classe samskrite. La dixième classe et le causatif éprouvent la même contraction qu'en pali. Le prâkrit a le même nombre de participes, et comme le pali, l'infinitif et le gérondif. Le prâkrit emploie en outre deux modes dérivés des verbes, le fréquentatif et le désidératif.

Nous avons remarqué sur le pali, que nous n'avons pas trouvé d'autres formes que celles dont nous avons parlé

(1) M. Lassen est auteur de ce travail, qui paraîtra prochainement.

(2) Quelques grammairiens donnent le moyen; mais nous n'en avons rencontré aucun exemple dans les auteurs.

dans notre *Essai*, tout en avouant que l'on pouvait dans d'autres compositions en trouver un plus grand nombre.

Cette remarque se trouve vérifiée sur le prâkrit, à l'occasion de la différence que l'on observe entre la langue théorique en quelque sorte qu'ont faite les grammairiens, et la langue des compositions littéraires. Il est toutefois une différence qu'il ne faut pas oublier. Le prâkrit a été écrit par des auteurs qui connaissaient le samskrit; cette langue a donc dû exercer sur ce dialecte une influence constante. Le pali, au contraire, a été séparé de sa langue-mère à une époque assez ancienne; et quoique ceux qui s'en servaient et qui les premiers quittèrent l'Inde, pussent connaître le samskrit, cette langue dut cependant leur devenir promptement étrangère. Sans doute la position géographique de Ceylan, ses relations fréquentes avec la presqu'île, et, s'il faut en croire quelques savans, l'existence de plusieurs livres dans les trois langues, en samskrit, pali et cingalais, sembleraient prouver que le langage sacré de l'Inde s'est perpétué assez long-tems dans cette île. Mais il n'en est pas moins vrai que nous pouvons considérer le pali comme langue morte, du moment où il quitte sa terre natale. Il en résulte que le pali fut, dès-lors, soustrait aux influences de sa langue maternelle, et que, quand les formes vieillirent, il fut impossible d'en emprunter de nouvelles au samskrit, ce que le prâkrit put faire, grâce à son séjour dans l'Inde. On ne sera donc pas étonné si ce dialecte, quoique plus moderne que le pali, offre cependant une plus grande variété de formes.

Les désinences de l'indicatif présent pour les verbes de la première classe sont :

Singulier.	Pluriel.
1. *âmi*, *ami*	*âmo*, *ama*, *amou.*
2. *asi*	*aha*, *itthâ.*
3. *adi*, *aï*	*anti*, *ati.*

Des deux formes de la première personne, l'une est identique au samskrit et au pali, l'autre n'en est que peu différente. La deuxième est la même dans les trois langues. La troisième est modifiée suivant le génie du dialecte prâkrit, tandis que le pali a conservé la désinence du samskrit. La forme *aï*, que les grammairiens donnent constamment, se trouve à peine dans les textes. Le pluriel *âmo*, est une altération régulière du samskrit *âmaḥ*, dont le pali a, comme nous l'avons vu, supprimé le *visarga* devant les consonnes, et fait *âma;* c'est à cette désinence que répond la seconde forme prâkrite *ama*. Les deux désinences de la seconde personne sont irrégulières; *aha* dérive de *tha*, d'après l'usage général en prâkrit de remplacer l'aspirée de chacune des cinq classes par le *ha*. La seconde dérive de la terminaison samskrite *tha*, par le redoublement de la consonne, le remplacement de l'*a* par un *i* et l'alongement de la voyelle finale. Cette forme ne présente aucune analogie avec le pali, mais elle est d'un usage assez rare. Des deux terminaisons de la troisième personne, la première est identique au samskrit et au pali; la seconde en est formée par le retranchement de la nazale. On remarquera l'analogie de cette forme avec celles des verbes samskrits qui,

comme *bhouñdjate* suppriment la nazale; seulement le prâkrit a donné à cette règle beaucoup plus d'extension.

Quant à l'impératif, les troisièmes personnes *adou* et *antou* offrent les mêmes particularités, relativement au samskrit et au pali, que celles de l'indicatif présent. La deuxième est *a* comme en samskrit et en pali, mais de même que cette dernière langue, le prâkrit a admis la désinence *hi*, irrégulière pour cette classe de verbes, *hohi* pour *bhava*, *gatchtchhâhi* pour *gatchtchha*. La seconde personne du pluriel ne se trouve pas dans les grammaires que nous avons pu consulter. Elle est cependant terminée en *adha*, ce qui ferait supposer le samskrit *atha*, tandis que cette langue n'aspire pas le *ta*. Le prâkrit est donc irrégulier; mais en cela il offre avec le pali une ressemblance frappante; *atha* est, en effet, la deuxième personne plurielle de l'impératif, dans ce dernier dialecte, et le prâkrit en est régulièrement formé par l'adoucissement du *tha* en *dha*.

Le futur prâkrit a conservé, comme le samskrit et le pali, les terminaisons du présent. La caractéristique *sy*, se change comme en pali en *ss*; ainsi composée, la désinence se joint au radical par le moyen d'un *i*, comme *karissadi* pour *karichyati*. Mais cela n'empêche pas que le prâkrit n'ait très-souvent gardé la forme première, qui consiste à joindre *syâmi*, etc., immédiatement à la racine. Mais, dans ce cas, le prâkrit, comme le pali, fait subir au verbe diverses modifications conformes au génie particulier de ce dialecte. Ainsi le samskrit *bhetsyati* (de *bhid*, fendre) devient en prâkrit *bhetchtchhadi*; *shrochyati* fait *sotchhadi*, tandis que le pali donne *sossati*.

Quelquefois le prâkrit altère la forme du futur d'une façon qu'on ne peut expliquer que par le rapprochement d'irrégularités semblables, par exemple, dans *datchtchhadi* pour *dâsyati*. Dans ces cas, comme presque toujours, le pali s'est arrêté au premier degré d'altération, tandis que le prâkrit l'a poussée aussi loin qu'elle pouvait aller, en multipliant à l'infini les formes.

Les désinences que nous venons de donner se trouvent dans les grammaires et dans les compositions littéraires. Il en existe cependant un grand nombre d'autres qui s'éloignent beaucoup plus du samskrit et du pali, mais qui sont intéressantes à observer, en ce qu'elles montrent les divers degrés d'altération par lesquels a passé le prâkrit, et qu'elles donnent le moyen de rattacher au samskrit les dialectes populaires de l'Inde. Nous en citerons quelques exemples pris parmi ceux qui se représentent le plus fréquemment.

La première personne du futur prâkrit supprime souvent le *i* et abrège l'*a* de la désinence *âmi*. Ainsi les mots donnés plus haut, deviennent *sotchtchham*, *bhetchtchham*, *datchtchham*. Ainsi pour la première personne du pluriel, les grammairiens donnent un grand nombre de formes, que l'on peut ranger dans l'ordre suivant : *âma*, *âmou*, *imo*, *imou*, *ima*, *ihimo*. Cet exemple suffit pour montrer le genre d'irrégularités auquel le prâkrit est soumis, et nous dispense de donner les formes des autres personnes qui sont également nombreuses.

Avant de passer aux autres tems, nous devons parler d'une forme irrégulière pour la première personne plurielle du présent, que l'on ne trouve pas dans les gram-

mairiens, c'est la désinence *amha*, *gatchtchhamha*. *Mh* est, en prâkrit comme en pali, dérivé de *sm*; mais on chercherait vainement en samskrit une première personne plurielle du présent terminée en *asma*. Il faut donc dériver cette désinence d'une autre source. *Smah* est la première personne plurielle du présent du verbe substantif, qui devient, en prâkrit comme en pali, *mha*, et se joint souvent aux participes pour former des tems composés, comme *gadamha* pour *gatâh smah*, nous sommes partis. Cette forme, qui se rencontre fréquemment et qui dans cet état paraît simple et non composée, a été à tort introduite au nombre des tems primitifs, qui ont une autre forme plus régulière. Ainsi dans *gatchtchhamha* nous avons le radical *gatchtchh*, la caractéristique de la première classe *a*, et la première personne du verbe substantif, jointe irrégulièrement au thème, et servant de désinence pour la première personne du présent.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner plus longuement ces sortes de formes. Le pali, n'offrant sans doute que peu d'exemples de pareilles irrégularités, ne donnerait pas lieu à l'application des règles que nous pourrions en déduire. Il est cependant curieux de voir que les formes prâkrites les plus irrégulières se trouvent, grâce à une analyse exacte, dériver d'élémens existans en samskrit, mais combinés d'une autre manière. De plus, tout de même que le pali, en s'éloignant moins du samskrit que le prâkrit, donne les moyens de rattacher à leur origine quelques formes irrégulières de ce dialecte, de même le prâkrit sert, dans beaucoup de cas, à retrouver l'origine

de certaines particularités des dialectes modernes, difficiles à expliquer.

Quant à l'aoriste pali, nous n'en avons pas trouvé de trace dans le prâkrit.

Nous avons dit que la caractéristique des différentes classes des verbes s'était conservée en prâkrit comme en pali, mais toutefois modifiée suivant le génie de ces deux dialectes. Quelques exemples suffiront.

S. *djânâti*	P. *djñâti*	Pr. *djâṇâdi*, il connaît.
pritchtchhati	*poutchtchhati*	*poutchtchhadi*, il interroge.
vishati	*visati*	*vissadi*, il entre.
gatchtchhâmah	*gatchtchhâma*	*gatchtchhamha*, nous allons.

Quelquefois le samskrit est altéré sans aucune raison apparente: ainsi *souṇâdou* pour *shriṇotou*, qu'il écoute, où le pali *souṇâtou* se rapproche plus du prâkrit. D'autres fois le pali est plus correct, *karoma* pour *karomah*, au lieu du prâkrit *karemha*, nous faisons. Les contractions de la racine *bhoû*, être, offrent dans les deux dialectes une coïncidence remarquable. Ainsi, S. *bhavatou*, P. *hotou*, Pr. *hodou*, qu'il soit; S. *bhavati*, P. *hoti*, Pr. *hodi*, il est. Le *b* du radical disparaît de même quand il est précédé d'une préposition. Ainsi S. *anoubhavatou*, P. *anouhotou*, Pr. *anouhodou*, qu'il s'aperçoive.

Les verbes de la dixième classe subissent, en prâkrit comme en pali, la même contraction de *ay* en *e*, avec cette différence que le prâkrit l'étend aux personnes où *ay* est suivi d'un *â* long et où le pali a conservé la forme

samskrite. Donnons pour exemple les terminaisons du présent :

S. *ayâmi*	P. *ayâmi*	Pr. *emi.*
ayasi	*esi*	*esi.*
ayati	*eti*	*edi.*

Le passif a, en prâkrit, deux formes, dérivées toutes deux du samskrit, mais par des voies différentes. La première consiste, comme en pali, dans l'assimilation de la semivoyelle *y* à la consonne précédente. Ainsi le samskrit *youdjyate*, il médite, devient le prâkrit *djoudjdjati*, tout comme *vidyate* fait le pali *vidjdjati*, il est connu. La seconde consiste à résoudre le *y* samskrit en *ïa*, toujours avec la terminaison active. Ainsi *hṛi*, saisir, fait *harïadi*, *harïadou*; *kṛi*, faire, *karïadi*. On trouve quelques verbes avec les deux formes, *gammadi* et *gatchtchhiadi* pour *gamyate*. Remarquons que la seconde forme du passif n'est pas dérivée de la racine samskrite, mais du thème de l'indicatif présent actif. Les grammairiens traitent d'un troisième passif en *idjdjadi*, ainsi de *sah*, supporter, *sahïadi* et *sahidjdjadi* et en supprimant le *d*, *sahiaï*, *sahidjdjaï*.

Le participe présent prâkrit ressemble au même tems en pali, en ce qu'outre la forme active, il a conservé la forme moyenne du samskrit. Le nominatif masculin singulier est, en prâkrit comme en pali, terminé comme un nominatif de la première déclinaison, *vasanto* et *vasamâno*, habitant. Le participe de l'aoriste est de même terminé en *ta*, qui se change en *da* toutes les fois qu'il

est joint à la racine au moyen d'un *i*, et qui subsiste quand il est précédé d'une consonne, ainsi :

Pr. *moutta*	S. *moukta*, délivré.
bhatta	*bhakta*, dévoué.
gada	*gata*, parti.
souda	*shrouta*, entendu.
pekkhida	*prechita*, envoyé.

Le *chta* samskrit devient, en prâkrit comme en pali, *ttha*, *dittha* pour *dichta*, montré, *sittha* pour *shichta*, ordonné. Le *nna* samskrit subsiste dans l'un et l'autre dialecte, mais le prâkrit préfère les nazales cérébrales, S. *bhinnah* P. *bhinno* Pr. *bhinno* coupé. Le participe irrégulier de *dâ* sams ri t *datta*, donné, mérite d'être remarqué en ce qu'il est le même dans les deux langues dérivées, P. *dinno* Pr. *dinno*. Le participe futur passé en *tavya*, qui en pali devient *tabba*, est en prâkrit *dabba;* de même l'infinitif est en *doum* pour *toum*. Le gérondif en *tvâ*, devient en prâkrit, *oua :* S. *kritvâ*, P. *katvâ*, Pr. *kadoua*, ayant fait. La forme en *ya*, qui ne doit exister que très-rarement en pali, se retrouve en prâkrit, quand le verbe est composé d'une préposition, comme en samskrit, mais on le décompose en *ïa*, ainsi *otarïa* pour *avatârya*, étant descendu. Le prâkrit a en outre une troisième forme qui lui est propre et que l'on peut regarder comme un des nombreux anneaux par lesquels il se rattache aux dialectes populaires de l'Inde; ainsi de *kri*, il fait *kâoûna*, en mahratte *karoûn* et *karoûna*.

Nous ne devons pas pousser plus loin ces observations. Notre dessein n'est pas de donner une disserta-

tion spéciale sur le prâkrit; mais de montrer son rapport avec le pali, et d'indiquer la place qu'il occupe dans l'échelle des dialectes dérivés du samskrit. Le prâkrit fera d'ailleurs l'objet d'un mémoire spécial, que l'un des auteurs de cet *Essai*, doit, ainsi que nous l'avons dit plus haut, publier prochainement d'après la précieuse grammaire de *Vararoutchi* et divers autres traités originaux. Les détails dans lesquels nous sommes entrés suffisent pour démontrer les assertions que nous avons avancées au commencement de ce paragraphe, et que nous devons reproduire d'une manière plus générale et plus précise dans notre conclusion.

CONCLUSION (1)

Arrivés au terme de ces recherches qu'il n'a pas dépendu de nous de rendre plus complètes, qu'il nous soit permis de résumer en peu de mots les inductions que nous nous croyons en droit d'en tirer.

1° Trois alphabets palis, ou de la langue sacrée de Ceylan et de la presqu'île au-delà du Gange, ont été déchiffrés et publiés d'une manière assez complète pour qu'il soit désormais possible de lire les manuscrits palis de Siam et de l'empire barman.

2° Ces trois alphabets ont été comparés avec huit autres alphabets de l'Inde, du Tibet, de Java et de Ceylan : cette comparaison, en montrant leur analogie, a mené à cette conclusion que les caractères palis dérivent d'un ancien alphabet bouddhique formé sur le modèle du dévanagari, et qui, en passant dans les îles et dans l'Inde ulterieure, a pris les formes du pali actuel.

---

(1) Ce morceau a été inséré dans le rapport fait par M. Abel-Rémusat, au conseil de la Société Asiatique (Voy. *Journ. Asiat.*, 42me cahier, p 366). Depuis cette époque, nous avons fait subir quelques modifications à la partie historique de cet ouvrage, et nous avons pu donner un plus haut degré de certitude à certains faits pour lesquels nous n'avions à offrir que des hypothèses. Il en résulte que le résumé de notre travail, tel qu'il est présenté ici est le seul que nous puissions avouer.

3° Pour tracer sa route à travers ces vastes contrées, il a fallu y suivre la marche du bouddhisme. Il est résulté de ces recherches que dès le quatrième siècle avant notre ère, le culte de Bouddha était passé à Ceylan, au tems du célèbre patriarche *Bodhisatva;* qu'à cette époque les livres bouddhiques avaient subi une rédaction ou une révision nouvelle; que plus tard, au commencement du cinquième siècle de notre ère, la langue palie était passée à Ceylan, quand la persécution des brahmanes contre les bouddhistes devenait de plus en plus violente; qu'une vaste émigration avait alors porté de nouveau le culte proscrit à Ceylan, et quelques années auparavant dans la presqu'île au-delà du Gange; qu'enfin tous ces événemens coïncidaient presqu'exactement avec le règne du dernier patriarche bouddhiste établi dans l'Inde. A cette occasion, la chronologie cingalaise a été examinée, et les dates de ces divers événemens ont été fixées avec autant de certitude qu'il a été possible.

4° Un Essai de grammaire palie comparée avec le samskrit, a fait connaître le caractère de cette langue. Il en est résulté qu'elle était presque identique à l'idiome sacré des brahmanes, parce qu'elle en dérivait immédiatement; que les modifications qu'elle faisait subir à la langue-mère étaient de même nature que celles qu'on remarque dans les dialectes dérivés des anciens idiomes de l'Europe; qu'enfin c'était une langue morte, et que son passage dans une terre étrangère l'avait fixée à l'état où nous la voyons maintenant.

5° En recherchant chez quels peuples elle était cul-

tivée, on a trouvé qu'elle était la langue des bouddhistes de Ceylan et de la presqu'île au-delà du Gange. On s'est demandé si elle ne serait pas celle des bouddhistes du Tibet; la question résolue négativement a mené à cette conclusion, que les sectateurs de Bouddha au nord employaient le samskrit et ceux du midi le pali.

6° Ce fait s'est expliqué par l'antériorité de la migration qui a porté le bouddhisme au Tibet, sur celle qui l'a répandu dans le sud; d'où il est résulté qu'il fallait que le pali se fut formé dans l'Inde depuis le départ des bouddhistes au nord.

7° Cette conclusion, appuyée sur le fait historique du passage du pali à Ceylan au cinquième siècle de notre ère, s'est trouvée vérifiée par l'état de la langue. Il en est résulté que le pali ne pouvait pas, comme le *kavi* ou la langue sacrée de Java, s'être formé sur une terre étrangère, mais qu'il avait dû y être transporté tel que nous le connaissons, tellement identique chez les diverses nations qui l'ont adopté, qu'il n'a pas de dialectes.

8° L'origine indienne du pali une fois trouvée, il fallu a chercher dans l'Inde des traces de son séjour. On s'est demandé si le nom de *magada* qu'il porte dans la presqu'île au-delà du Gange, pouvait autoriser à le regarder comme le dialecte moderne *mâgadhi* ou de la province de Béhar, patrie de Bouddha. Une comparaison succincte de ce dialecte avec le pali a prouvé qu'ils différaient en des points fondamentaux, et que toutes les fois que le pali s'éloignait du mâgadhi, il se

rapprochait du prâkrit ou de la langue sacrée des Djainas;

9° Conséquemment le pali a été comparé au prâkrit, et il en est résulté que ces deux dialectes sont presqu'identiques, mais que, de même que le pali est dérivé du samskrit, de même le prâkrit paraît dérivé du pali; et ainsi l'antériorité du pali des bouddhistes sur le prâkrit des Djainas a été prouvée.

10° Enfin, on a rejeté dans un appendice la notice succincte des manuscrits palis de la bibliothèque du roi. Cet appendice contient, outre desdétails sur des livres d'un grand intérêt, des preuves nombreuses de quelques-unes des propositions avancées dans cet *Essai*, notamment de l'analogie et tout ensemble de la différence du pali et du samskrit, et conséquemment de la langue du bouddhisme du sud, et de celle du bouddhisme du nord.

APPENDICE

CONTENANT

LA NOTICE DES MANUSCRITS PALIS

DE LA BIBLIOTHÈQUE DU ROI.

N° I.

Fac simile du Boromat et Notice du manuscrit.

(Planche III).

Le *fac simile* que nous donnons dans notre planche III, est emprunté à un fort beau manuscrit venu de Siam, sous les n°s *Siam* 2 et seqq., et contenu en sept boîtes. Chacun de ces volumes est écrit sur des olles, serrées entre deux planchettes, très-proprement peintes suivant la méthode usitée généralement dans l'Inde ultérieure. Cet ouvrage, envoyé par les missionnaires français résidant à Siam, à une époque que nous ne connaissons pas, porte pour titre, *Théologie et philosophie des Siamois, appelée Boromat, en bali.* Ce titre que confirme, comme nous allons le faire voir, le contenu de l'ouvrage, est fait pour inspirer un vif intérêt; et c'est ici le lieu de regretter que les secours qui peuvent servir

à l'intelligence du pali soient encore en si petit nombre. Notre *Essai* a bien prouvé que la connaissance du samskrit et du prâkrit, était indispensable, et que même on pouvait, à l'aide de ces deux langues, faire quelques progrès en pali; mais cela ne va pas jusqu'à donner le le sens complet des livres, dont le sujet est aussi abstrait qu'un traité de métaphysique. Il faudrait presque un dictionnaire spécial pour ces matières; loin de là, on ne possède pas même un vocabulaire des mots les plus usuels.

Cependant la lecture que nous avons faite de cet ouvrage n'a pas été pour nous sans résultats. Nous allons les donner ici avec cette juste défiance de nos assertions, que dans une étude aussi nouvelle nous ne devons jamais oublier. Le manuscrit, quoiqu'écrit avec un grand soin, comme on peut le voir d'après la première page que notre *fac simile* reproduit, n'est pas correct. Le retour des mêmes phrases et de formules semblables, nous a fait voir les mêmes mots écrits diversement sans aucune raison apparente : quelquefois des syllabes sont oubliées ou déplacées; mais il faut dire en même tems que la nature et la disposition de cet ouvrage permettent assez facilement de rectifier ces erreurs.

Le titre de l'ouvrage qu'il faut, dans les livres palis comme dans ceux de l'Inde, chercher à la fin du manuscrit, est *Brah yamaka pakaraṇam niṭṭhitam*, c'est-à-dire, le livre des principes religieux. Wilson donne *yamaka*, d'après Hematchandra, avec le sens de *religious observance*. Quant au titre de *Boromat*, donné à cet ouvrage par les missionnaires, nous ne l'avons pas trouvé dans l'ouvrage, et il y a lieu de croire que c'est la tra-

duction ou la transcription populaire de *Brahyamaka* altéré suivant la prononciation monosyllabique des Siamois. Ceci, cependant, n'est qu'une conjecture que nous ne pouvons vérifier.

L'ouvrage s'ouvre par une table de matières fort longue, dont nous donnons le commencement dans notre planche III. En voici la transcription en lettres européennes, et la traduction en samskrit et latin.

Pali.

kousalâ dhammâ.
akousalâ dhammâ.
abbâkatâ dhammâ.
soukhâya vedanâya sampayouttâ dhammâ.
doukkhâya vedanâya sampayouttâ dhammâ.
adoukkhamam soukhâya vedanâya sampayouttâ dhammâ.

Samskrit.

कुशला धर्माः ।
अकुशला धर्माः ।
अव्याकृता धर्माः ।
सुखाया वेदनायाःसंप्रयुक्ता धर्माः ।
दुःखाया वेदनायाःसंप्रयुक्ता धर्माः ।
अदुःखं असुखाया वेदनायाःसंप्रयुक्ता धर्माः ॥

Latin.

Bonæ qualitates. Malæ qualitates. Nec bonæ nec malæ

qualitates. Facili perceptioni inservientes qualitates. Difficili perceptioni inservientes qualitates. Nec facili nec difficili perceptioni inservientes qualitates.

Dans le texte pali, on lit, 6[e] ligne, *adoukkham amsoukhâya*, par l'addition fautive, mais facile à expliquer, d'un *anousvâra*. Cette phrase se trouve rectifiée par un autre texte pali extrait d'un manuscrit contenant le commencement d'un commentaire sur les noms de Bouddha, et dont nous donnerons plus bas une notice. On lit, fol. 1, v°: *adoukkham asoukhâya vedanâya sampayouttadhamme sammâsambouddho*. Ceci doit être entendu comme une épithète de Bouddha, ou plutôt comme un commentaire à cette épithète de *Samyaksambouddhah*, que donne le Vocabulaire pentaglotte, liv. I, c. 1. Cette phrase peut se traduire: *omnino intelligens qualitatem nec facili nec difficili perceptioni inservientem.*

On peut juger, par ce fragment, de la nature des sujets qui sont traités dans ce livre; et l'on doit pressentir de quelle importance il serait pour la connaissance de la morale et de la métaphysique du bouddhisme, d'en posséder une traduction. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que les matières qui y sont traitées correspondent très-exactement avec un autre ouvrage aussi curieux et mieux connu, le *Vocabulaire pentaglotte*. Ce rapprochement n'est pas fait, ce nous semble, pour diminuer l'importance de ce précieux recueil ni de notre Boromat. On les voit s'éclaircir et s'expliquer mutuellement, ou plutôt le vocabulaire dont on a divers moyens de déterminer le sens, sert de commentaire à notre texte. En effet, il contient le samskrit, que le pali du Boromat al-

tère souvent d'une manière remarquable. En voici quelques exemples. Le vocabulaire pentaglotte, liv. I, c. 28, sous le titre : *Les cinq fondemens ou racines*, donne les mots suivans :

shraddhendriyam.
vîryendriyam.
smṛitîndriyam.
samâdhîndriyam.
pradjñendriyam.

Chacun de ces mots se trouve répété avec des définitions ou explications, fol. 10, tit 1, de notre manuscrit. Les explications ne sont malheureusement pas assez claires pour que nous puissions les donner ; mais voici les mots eux-mêmes tels qu'ils sont altérés en pali.

saddindriyam : l'organe de la foi.
viriyindriyam : l'organe de la vigueur.
satindriyam : l'organe du souvenir.
samâdhindriyam : l'organe de la méditation.
paññendriyam : l'organe de la prescience.

De même liv. 1, c. 29, le vocabulaire donne sous ce titre : *Les cinq forces*, les mots suivans, que l'on retrouve dans le Boromat, t. 1, p. 10 :

Vocabulaire samskrit.

shraddhâbalam.
vîryabalam.
smṛitibalam.
samâdhibalam.
pradjñâbalam.

Boromat Pali.

saddhâbalam : la force de la foi.
viriyabalam : la force de la vigueur.
satibalam : la force du souvenir.
samâdhibalam : la force de la méditation.
paññâbalam : la force de la prescience.

Ajoutons encore un exemple : car ces rapprochemens, quoiqu'arides, ont un côté intéressant ; ils montrent combien les livres bouddhiques, différens de tems, de lieux, de langages, s'accordent cependant entre eux, et ils laissent entrevoir quelles vives lumières jeterait sur le bouddhisme la comparaison attentive de chacun d'eux. Le Vocabulaire pentaglotte donne, l. 1, c. 31, sous ce titre : *Les huit voies de rectitude*, les mots suivans :

samyaksamdrichtih.
samyaksamkalpah.
samyagvâk.
samyakkarmântah.
samyakdjîvah.
samyagvyâyâmah.
samyaksmritih.
samyaksamâdhih.

Le Boromat donne de même au fol. 12 :

sammâditthi, la vue droite ou bien réglée.
sammâsangkappo, la volonté droite.
sammâvâyâmo, l'application droite.
sammâsati, la mémoire droite.
sammâsamâdhi, la méditation droite.

L'énumération du Boromat est, comme on voit, moins

complète que celle du vocabulaire. Au folio 8, on trouve encore *samato hoti* et *vipassano hoti*, parmi les *inclinations vertueuses* (*kousalâ dhammâ*). Ces deux mots sont donnés par le vocabulaire, l. 1, c. 32, sous ce titre : *les deux points fixes de la contemplation*, *shamathah*, la tranquillité, et *vipashyanah*, la faculté de voir nettement, ou de laisser passer les choses autour de soi sans les regarder.

Le livre premier, d'où nous avons tiré tous ces passages, se termine par ces mots vraiment bouddhiques :

> *Nibbânam paramam soukham*
> L'annihilation (*nirvâṇa*) est le suprême bonheur.

Le livre second commence par une table qui contient la division des matières, la voici :

> *pantcha kkhandhâ*, cinq chapitres ou livres.
> *rouppakkhandho*, chapitre de la forme.
> *vedanâkkhanddho*, de la perception.
> *saññâkkhando*, de la conscience.
> *samkhârakkhando*, de la comprehension.
> *viññâṇakkhando*, de la connaissance parfaite.

Ces titres se retrouvent exactement dans le même ordre au liv. 1, c. 83, du vocabulaire pentaglotte, les voici en samskrit :

> *roûpaskandhah.*
> *vedanâskandhah.*
> *sadjñâskandhah.*
> *samskâraskandhah.*
> *vidjñânaskhandhah.*

Dans le Boromat, chacun de ces titres est répété et traité sous la forme interrogative qui règne dans tout l'ouvrage.

Les livres 3, 4, 5, 6, 7, contenant ensemble 44 feuilles, traitent, à ce qu'il semble, des mêmes sujets philosophiques. Le septième finit par ces mots : *Brah yamakapakaranam nitthitam*, dont nous avons donné la traduction plus haut. *Brah*, est suivant La Loubère, un terme d'honneur et de respect, que les Siamois placent devant le nom de *Bouddha*, et qu'ils emploient en général toutes les fois que le sujet est religieux. Il vient évidemment du samskrit *pra*, qui indique la priorité.

Avant de quitter ce manuscrit, nous devons indiquer, qu'outre les rapports qu'on remarque entre le texte qu'il contient, et le Vocabulaire pentaglotte, on en doit noter d'autres non moins intéressans, avec un manuscrit malheureusement trop court, sur papier noirci, dont nous traiterons tout-à-l'heure. Nous voulons parler du curieux commentaire sur les noms de Bouddha.

N° II.

Fac simile du Phâtimokkha, et Notice du manuscrit.

(Pl. VI, n° 1.)

Ce manuscrit, sur papier épais, forme un espèce d'in-octavo oblong, dont on peut voir la longueur dans notre planche. Chaque page contient cinq lignes ; le manuscrit offre en outre cette singularité, qu'il est écrit sur *une seule* feuille de quatre aunes trois-quarts, mais pliée

en zigzag, de sorte qu'à l'extérieur il ressemble tout-à-fait à un manuscrit ordinaire. Ce livre contient en tout 54 pages ou plis; tous les plis du *recto* et 39 seulement du *verso* renferment l'ouvrage complet.

Le P. Paulin est le premier qui ait fait connaître cet ouvrage, d'après la note manuscrite de Carpanus, qui lui donne pour titre: *il libro delle constituzioni o regole dei Talapoini, conosciuto specialmente sotto il nome o titolo di Padimauka, benche chiamasi ancora con altri nomi più propri.* Le titre du livre est écrit dans le manuscrit *Phâṭimokkha* ou *Pâṭimokkha*, c'est le seul qu'on y rencontre; ce qui n'empêche pas que Carpanus n'ait raison de dire qu'il en peut avoir d'autres. Il dérive du samskrit *prati*, vers, et *mokcha*, salut, libération; nous l'expliquons ainsi: corps de règles qui conduisent à la béatitude finale. Nous devons cependant avouer que cette explication ne s'accorde pas avec l'emploi de ce mot dans d'autres textes palis. Ainsi dans le commentaire sur les noms de Bouddha, dont nous allons parler, le texte, en expliquant *tcharaṇasampanna* (partie d'un nom de Bouddha *vidyâtcharaṇasampanna*), donne, fol. 61: « *phâṭimokkha samvârena sampanno, indriyasamvârena sampanno* », littéralement, celui qui possède la faculté de s'abstenir de ce qui est contraire à la libération finale, celui qui possède la faculté de contenir ses sens. Il est difficile de donner, dans ce passage, un autre sens au mot *Phâṭimokkha*. Il faudrait donc conséquemment interpréter le titre de notre ouvrage: corps de règles par lesquels les prêtres peuvent

éviter toutes les pensées et tous les actes qui pourraient s'opposer aux moyens de faire leur salut. Au reste *prati* signifie également *vers* et *contre*.

La Loubère a donné (1) un extrait du commencement de cet ouvrage. Cette partie du livre, appelée dans la table des matières *nidâna* (2), décrit les actes préliminaires que doit faire le prêtre avant de commencer l'accomplissement d'aucun devoir. C'est le sujet de notre *fac-simile ;* nous en donnons la transcription en lettres latines, et la traduction en samskrit et en latin.

Nous ferons remarquer que le commentaire ne s'étend pas autres parties de l'ouvrage.

Pali.

Sammadjdjanî padiphotcha oudakam âsanenatcha oupho-sathassa etâni poubbakaraṇanti voutchtchati.
Sammadjdjanî : sammadjdjanakaraṇañtcha.
Padiphotcha : padipaoudjdjalanañtcha idâni souriyâlokassa atthi tâya padipakitchtcham natthi.
Oudakam âsanenatcha : âsanena saha phâṇiyaparibhodj-djaniyaoudakathapanañtcha.

Samskrit.

सम्मर्ज्जनी प्रदीपश् च उदकं आसनेन च उपवसथस्य
एतानि पूर्वकरणानीति उच्यते ॥

(1) Relat. de Siam, t. II, p. 27.

(2) Le mot de *nidâna* a, parmi un grand nombre de significations, celle de moyen de purification.

सम्मर्ज्जनी सम्मर्ज्जनकरणं च ॥
प्रदीपश्च प्रदीपोऽज्वलनं च इदानीं सूर्यालो-
को ऽस्ति तेन प्रदीपकृत्यं नास्ति ॥
उदकं आसनेन च आसनेन सह पानीयपरि-
भोजनीय उदकस्थापनं च ॥

Latin.

Scopæ, lampasque, aqua cum sedili cerimoniæ (1) hic primus actus vocatur. *Scopæ*, id est instrumentum ad verrendum.' *Lampasque*, id est lampadis accensio; nunc lux solis est (2), hinc lampadis officium non est. *Aqua cum sedili*, id est, cum sedili simul potionis, cibi, aquæ oblatio.

Après le *nidânam*, ou actes préliminaires de purifi-

(1) Wilson donne, d'après Hemalchandra, le mot *oupavasatha*, avec le seul sens de *village*. Mais le mot pali semblerait avoir, d'après un passage du Kammouva, le sens de *cérémonie*. On trouve en effet, fol. 7, v°, la liste des alimens que peut se permettre le prêtre, qui se termine par les mots *ouposatikam pâtipâdikam*, traduits par le P. Sangermano, provisions données un jour de fête par un bienfaiteur. Ce sens, d'ailleurs, s'accorde avec celui de la racine *vas* jointe à la particule *oupa*, comme dans *oupavâsa* et *oupavasta*, qui veulent dire *jeûne*; et on ne voit pas la raison pour laquelle la racine sous sa forme palie aurait un autre sens. Ces substantifs formés de l'affixe *tha*, assez rares en samskrit, paraissent appartenir à la langue bouddhique. On voit en effet *samatha* de *sham*.

(2) La construction de ce passage, dont le sens n'est pas douteux, paraît embarrassée; en admettant toutefois que le texte soit correct. L'analogie de la langue française permettrait cependant de l'expliquer. C'est ainsi qu'on dit, il y a du soleil. Le mot *soûryâloka*, lumière du soleil, est donné par Wilson.

cation, suivent diverses classes de règles dont voici les titres :

Phârâdjikâ dhammâ au nombre de quatre. Ce sont les mêmes que dans le Kammouva ; ne pas tuer, ne pas voler, etc.

Aniyatâ dhammâ 2.
Nissagiyâ dhammâ 30.
Phâtchittiyâ dhammâ 92.
Phâtidesaniyâ dhammâ 4.
Sekkhiyâ dhammâ 75.
Sattâdhikaranasamathâ.

Toutes ces règles, dont un assez grand nombre est intelligible malgré l'emploi de plusieurs mots pris dans une acception spéciale et détournée de la racine, sont extrêmement minutieuses. Non seulement elles règlent tous les actes que doit faire le Talapoin, mais s'étendent jusque sur la manière de se vêtir, de manger, de s'asseoir, etc. On peut s'en former une idée par la lecture d'un assez long morceau inséré par la Loubère dans sa *Relation de Siam*, sous le titre : *Les principales maximes des Talapoins de Siam*, *traduites du Siamois* (1). Il y a tout lieu de croire que l'original siamois n'est qu'un extrait de tout ou partie du *Phâtimokkha*. Au reste les détails que nous venons de donner, suffisent pour montrer que cet ouvrage est plus que tout autre de nature à jeter du jour sur les usages de la vie des bouddhistes, et principalement des prêtres dans leurs couvents.

(1) Relation du royaume de Siam, t. II, p. 28.

N° III.

Commentaire sur les noms de Bouddha.

Cet ouvrage est comme le précédent, écrit sur papier épais, mais noirci avec du charbon; les caractères sont formés avec un crayon de stéatite (1). Ils sont exactement semblables à ceux du *Phâtimokkha*, mais moins élégans. Nous y avons seulement trouvé de plus l'usage d'un signe correspondant au *virâma* samskrit. Il ressemble à la forme d'un *d* mis sous une lettre semblable, ou un *n*. Le manuscrit est formé d'une seule feuille de papier pliée en zigzag; d'un côté est un ouvrage siamois, de l'autre, le commentaire sur les noms de Bouddha, qui occupe dix pages.

Cet ouvrage est malheureusement incomplet, et n'a ni commencement ni fin. Les noms de Bouddha y sont expliqués dans le même ordre que dans le Vocabulaire pentaglotte. Le commentaire commence par *Arhat*, le quatrième dans le vocabulaire, et finit à *Lokavid*, le dixième dans cet ouvrage. A en juger par le peu que nous possédons, l'ouvrage, s'il était entier, devait être fort volumineux, et il serait extrêmement utile pour la connaissance parfaite des doctrines bouddhiques. Le savant illustre qui a dans ces matières le plus de droit à énoncer son opinion, M. Abel-Rémusat, pense qu'un com-

---

(1) Buchanan et l'auteur de l'*Alphabetum barmanum* ont donné la description de pareils manuscrits; nous y renvoyons le lecteur.

mentaire qui éclaircirait ce que le vocabulaire pentaglotte offre d'obscur, serait en même tems un traité complet de la religion de Bouddha (1). Notre manuscrit est une partie de ce travail Nous allons citer quelques exemples de ses explications.

Le mot *arhat* (2) dans le Vocabulaire pentaglotte est expliqué par le tibétain, le mongol et le mandchou, *celui qui a vaincu les ennemis*, par le chinois, *celui qui rend à chacun selon ses mérites*. A ne considérer que la racine samskrite *arh*, mériter, être digne, *arhat* veut dire *vénérable*, *digne*, et c'est le sens que lui donne Wilson. Le chinois s'accorde assez avec cette interprétation; mais il n'en est pas de même du mandchou, du mongol et du tibétain. L'interprétation donnée par ces trois langues, repose sur une erreur qui suppose une connaissance peu avancée du samskrit. *Le vainqueur des ennemis*, est, en samskrit, *arihan*, nominatif *arihâ*, de *ari*, ennemi, et *han*, tuer. Ce mot n'a avec *arhân*, qu'une ressemblance de son. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette erreur se trouve dans notre manuscrit, où on lit *arinam hattâ araham*, le vainqueur des ennemis, c'est-à-dire, *araham*.

C'est là, certes, une ressemblance remarquable dans la doctrine, que la reproduction dans des pays et des langues très-différentes de l'interprétation erronée d'un mot aussi important que le nom du dieu même.

Ce premier article, ainsi que le suivant, est terminé

---

(1) *Mél. Asiat.*, t. 1, p. 156.

(2) Ouvr. cité, t. 1, p. 163.

par une stance en l'honneur de Bouddha. L'article suivant sur *sammâ sambouddho*, en samskrit *samyaksambouddhah*, est très-diffus ainsi que celui de *vidjdjâtcharaṇasampanno*. Celui de *Sougato* est fort court, mais celui de *Lokavid* est très-long, encore est-il incomplet.

L'interprétation de *vidyâtcharaṇasampanna* donnée dans le Vocabulaire pentaglotte, doit être modifiée par notre manuscrit. *Celui dont le pied suffit à une marche lumineuse*, est un sens qui peut se trouver dans le mot composé samskrit, mais alors il faut le traduire littéralement : Doué du pied (ou de la marche) de la science, en samskrit

विद्यायाश् चरणेन संपन्नो यः सः ।

Mais notre manuscrit l'interprète : Doué de la science et de la conduite, ce qui, commenté en samskrit, donnerait :

विद्यया चरणेन च संपन्नो यः सः ।

Le sens de notre commentaire n'est pas douteux; car il sépare les mots et explique d'abord *vidjdjâsampanno*, en énumérant les diverses sciences dont Bouddha est en possession; et ensuite *tcharaṇasampanno*, en donnant la liste des différentes qualités ou actes d'une bonne conduite, comme *indriyasamvârena*, l'action de subjuguer ses passions; *hiriyâya*, la modestie, etc. Cette différence entre l'interprétation du manuscrit, et celle du Vocabulaire pentaglotte est au reste peu importante.

Cette dernière peut même se trouver dans le mot samskrit, qui étant composé, peut s'expliquer par plusieurs constructions différentes; soit qu'on fasse *vidyâ*, le génitif de *tcharana*, ou qu'on mette ces deux mots en apposition l'un à l'autre, et gouvernés également par *sampannah* (1).

N° IV.

Fac simile du Kammouva, et Notice du manuscrit.

(Pl. VI, n° 2.)

Ce superbe manuscrit se compose de dix feuilles oblongues, et enduites d'un vernis doré suivant la méthode usitée pour les livres sacrés des barmans. Symes a décrit la manière dont on formait ces sortes de feuilles (2). On recouvre une planchette très-mince ou une feuille de palmier d'un vernis brun, que l'on colore en rouge foncé, en vert, ou en bleu. Sur ce fonds, on écrit les caractères avec du vernis semblable à celui qui sert à composer la feuille, et entre chaque lettre on trace de nombreuses raies en or, ce qui donne à chaque page l'apparence d'une planche dorée. La feuille première, dont notre planche VI,

---

(1) *Tcharana* de *tchar*, marcher, signifie 1° l'instrument pour marcher, le pied; 2° l'action de marcher; 3° la manière de marcher, qui prise figurément, donne le sens de *conduite*. Wilson donne, dans ce dernier sens, *Fixed or instituted observance*, *the peculiarity of condition or conduct implied by the english affix* hood.

(2) Symes, *Embassy to Ava*, p. 339, Ed. 4°,

n° 2, donne une représentation exacte sauf la couleur, est, sur une des marges, accompagnée d'un fragment écrit avec le même caractère que le texte, mais en or, et avec beaucoup plus d'ornemens. Les lettres en sont si défigurées que nous n'avons pu former un sens du peu que nous en avons lu. La place qu'occupe ce fragment en tête du livre, nous autorise à le regarder comme une invocation à quelque divinité.

L'ouvrage que contient ce manuscrit est connu sous le nom de *Kammouva*. Le P. Paulin qui en a parlé le premier, d'après un manuscrit exactement semblable au nôtre, qui se trouve dans la bibliothèque de la Propagande, et Buchanan, qui dans son mémoire cité plus haut (1) en a inséré une paraphrase d'après le P. Sangermano, lui donnent ce titre. Mais nous ne l'avons pas trouvé dans l'ouvrage parce que malheureusement la feuille dernière, qui eut pu nous le donner, manque à notre manuscrit. Le livre contenant une description du cérémonial usité à la réception d'un candidat dans l'ordre supérieur des prêtres, le mot *Kammouva* est peut-être la corruption barmane du pali *kamma* (Samskr. *karma*), acte. Ceci n'est, au reste, qu'une conjecture. Ce livre doit avoir cours à Ceylan; mais Davis qui décrit exactement la cérémonie comme elle l'est dans le *Kammouva*, ne donne pas le titre de cet ouvrage (2). Nous ajoutons ici, d'après ce voyageur exact un résumé des actes

(1) *Asiat. Research.*, t. VI, p. 280, ed. Lond. 4°.

(2) *Travel to Ceylan*, p. 219.

qui la précèdent, afin de faire mieux entendre le passage que reproduit notre planche.

Le père qui veut que son fils devienne prêtre de Bouddha, le met, dès sa première jeunesse, entre les mains d'un prêtre supérieur qui se charge de l'instruire. Au bout de trois ans, il prend des vêtemens de couleur jaune, comme ceux que *Siddhârtha* portait avant de devenir Bouddha, se fait raser la tête et les sourcils, et supplie son tuteur de l'admettre dans l'ordre inférieur des prêtres. Celui-ci lui fait subir un examen, et s'il est jugé assez instruit, il est reçu *Samanero;* il reste dans cette condition jusqu'à vingt ans. A cet âge, il se présente pour être admis dans l'ordre supérieur des prêtres appelé *Oupasampada;* alors il quitte ses vêtemens jaunes, ce qui le fait appeler *nâga* (samsk. *nagna*, nud), en revêt de blancs, et est examiné par une assemblée de vingt prêtres au moins. Là commence notre manuscrit.

Pali.

Namo tassa bhagavato arahato sammâsambouddhassa. Paṭhamam oupadjdjham gâhâpetabbo oupadjdjham gâhâpetvâ pattatchivaram âtchikkhitabbam. Ayan te patto: âma bhante. Ayam samghâṭi: âma bhante.

Samskrit.

प्रथमं उपधां ग्रहयितव्यो उपधां ग्रहयित्वा पात्रचीवरं आख्यातव्यं ॥ इदं ते पात्रं । आं भवन्तः ॥ इयं संघाटी । आं भवन्तः ॥

Latin.

Primum interrogationi (1) subjiciendus est *candidatus* (2). Interrogatione facta pateram et vestem (3) ut capiat, monendus est. (Magister loquitur): Hæc tibi patera? (Candidatus) : Ita domini. (Mag.) : Hæc vestis? (Candid.) : Ita domini.

Ensuite le maître qui interroge le candidat, continue à lui faire, au nom de l'assemblée, diverses questions sur les maladies dont il peut être affecté, sur son âge, sur son état, etc.; et après, il lui expose les devoirs des prêtres. Ils sont de deux sortes, positifs et négatifs. Les devoirs positifs, au nombre de quatre, sont : 1° manger des alimens gagnés en mendiant; 2° porter des vêtemens couverts de poussière; 3° habiter dans les bois; 4° em-

---

(1) Nous traduisons le pali *oupadjdjha*, par le samskrit *oupadhâ*, *trail or test of honesty*, d'après Wilson. Nous remarquerons toutefois que pour expliquer la forme palie, il faudrait, en samskrit, *oupadhyâ*, qu'on ne trouve pas. Tel n'est pas non plus le sens que donne le P. Constantin d'Asculo qui, suivant Paulin (*Syst. Brachm.*, p. 115), traduit *innanzzi a tutto un precettore prendere conviene.* Mais il nous semble que pour traduire ainsi, il faudrait lire comme dans d'autres passages du Ms., *oupadjdjhâyo* pour *oupâdhyâyah.*

(2) Nous sous-entendons le mot *nâga*, candidat, qui est employé dans la suite de l'ouvrage.

(3) *Tchivaram* avec un *i* bref en pali, est écrit avec un *î* long en samskrit. Il est expliqué par le commentateur du drame du *Mâlati mâdhava*, par ces mots: *tchîvaram saogatapariorâdjakavâsah : tchîvaram*, c'est-à-dire, vêtement des mendians bouddhistes; ce mot se trouve dans Wilson, ainsi que *samghâti* sous le mot *bhikchousamghâti.*

ployer des médicamens dont nul ne veut plus faire usage. Ce qui est assez remarquable et qui diminue beaucoup la rigueur de ces préceptes, ce sont les restrictions apportées à chaque article, et qui en sont la négation complète. Ainsi, le prêtre peut faire usage de toutes sortes de vêtemens, habiter un palais, etc., etc. Les devoirs négatifs, également au nombre de quatre, consistent à ne pas violer la chasteté, tuer, voler, être orgueilleux. L'infraction à un seul de ces devoirs expose le prêtre à être dégradé et chassé de l'ordre des *oupasampada*.

Tel est le résumé abrégé des matières contenues dans le *Kammouva;* le peu d'étendue de cet ouvrage, et le secours qu'on a pour l'interpréter dans la paraphrase du P. Sangermano donnée par Buchanan (1), en rendrait la publication facile. La nature de son contenu lui assigne le premier rang sur la liste des livres qui peuvent faire connaître exactement l'état du bouddhisme dans la presqu'île au-delà du Gange. Il semble former le préambule naturel du *Phâtimokkha.*

N° V.

Spécimen de la vie de Sivichay, et Notice des Mss. pali-siamois.

(Pl. II.)

La bibliothèque du roi possède encore six manuscrits mêlés de pali et de siamois dont voici le relevé.

(1) *Asiat. Research.*, t. VI, p. 280 et seqq.

1° Deux manuscrits sur feuilles de palmier, ayant pour titre : *Histoire de Sivichay, une des naissances du dieu Somonakodom, en trois livres.* L. 1 et 2 (le 3ᵉ manque). Notre *fac simile*, pl. II, offre un exemple de l'écriture fort nette de ce manuscrit. Nous nous contentons de le transcrire ici en lettres européennes, sans le traduire en samskrit : il ne forme pas un sens suivi ; et d'ailleurs il est très-facile à entendre.

Namo tassa bhagavato arahato sammâ samboud-dhassa. So hi thero mahâ paññô, mahâññâṇa ma-hâyasso. Datvâ tadâ eso bhikkhou. Teneva pouñña-kammena.

Sivichay, donné par le titre du manuscrit, est *Sivi-djaya* en pali, et en samskrit *Shrîvidjaya*, un des noms de *Bodhisatvâ*, s'il faut en croire l'ouvrage même. Le livre contient une légende mythologique de ce personnage, qui renferme des détails intéressans sur ses voyages dans l'Inde et ses discussions avec les Brahmanes. A son histoire est mêlée celle d'un certain *Mâlayya* ou *Mâ-leyya Devathera*. Rien n'indique dans le texte s'il faut traduire cette épithète par *Malais* ou *Malabar*. L'existence du mot *Kâmbodja* dans le commentaire, ne décide pas cette question ; car on ne sait s'il faut le regarder comme désignant la province de ce nom qui se trouve au nord de l'Inde, ou la ville de Camboge sur le *Mo-kân* (1),

(1) Telle est la véritable orthographe du mot que presque tous les géographes écrivent *May-kaung*. Nous l'empruntons aux Suppliques siamoises qui se trouvent manuscrites à la bibliothèque du roi, et dont nous devons la communication à la bienveillance de M. Abel-Rémusat.

quoique le plus grand nombre des probabilités soit pour cette dernière hypothèse; car d'abord, le livre dont il s'agit ici, vient de *Siam*, et rien ne dit qu'il n'ait pu y être composé; ensuite *Devathera*, et d'autres rois ou prêtres dont le nom est terminé par le mot *thera*, occupent une place importante dans un manuscrit purement siamois, dont le titre est en samskrit altéré, *Bhoûmrâdja dharma*, ou, Devoirs des rois de la terre. Ce manuscrit, dont il sera parlé ailleurs, permet à peine de douter que *Mâlaiya*, ainsi qu'il y est écrit suivant l'orthographe siamoise, au milieu de noms géographiques, tels que *Mé-nâm* et *Mo-kân*, *Kâm-bou-tchât* (*Cambodja*) et *Mân-tla-bân* (*Martaban?*) ne désigne les Malais et eur presqu'île. Au reste, c'est une question qu'une connaissance plus avancée dans la langue siamoise pourra très-probablement résoudre.

Le premier volume de cet ouvrage est presqu'entièrement consacré à une longue conversation entre *Devathera* et *Sakka* (*Shakra*), sur divers saints personnages qui ont adoré la statue de Bouddha : *Tchetiyam padakkhiṇam katvâ attha disâ souvanditvâ gandhamâlâdihi poûdje.* Ce livre et le second paraissent avoir quelque rapport avec les deux manuscrits suivans.

2° Un de ces manuscrits a pour titre : *Une partie d'une des vies de Somonakodom, appelée Mahachaat.* Ce mot est le pali *Mahâsatta*, et le samskrit *Mahâsatva*, que le vocabulaire pentaglotte bouddhique donne comme un des noms de *Bodhisatva.* Un autre manuscrit de même écriture, mais sans titre, paraît faire la

suite de cet ouvrage; l'un et l'autre sont incomplets. Nous n'entrerons pas dans de plus grands détails sur ces deux ouvrages qui, si on les possédait en entier, seraient les livres les plus intéressans peut-être de la collection palie de la bibliothèque royale. Ils sont, dans leur totalité, accompagnés d'un commentaire très-long en siamois, qui contient plus de détails que ceux qui sont donnés par le texte. C'est ce qui nous a décidés à en remettre l'examen approfondi au tems ou l'un des auteurs de cet *Essai* aura achevé un travail qu'il a entrepris sur la langue *Thay*.

3° Nous en dirons autant d'un manuscrit de même écriture, et sur feuilles de palmier, avec ce titre : *Prières que prononcent les Talapoins sur ceux qui leur font des présens, en bali.* Ce livre est encore plus mêlé de siamois que les précédens, et il est difficile de se faire une idée exacte de son contenu sans la connaissance du Thay. Il renferme, à ce qu'il semble, une série de bénédictions et de formules palies, bizarrement entremêlées de mots siamois.

4° Enfin, un ouvrage où le siamois domine entièrement, mais qui malheureusement ne porte de titre d'aucune espèce, contient quelques courtes phrases, ou la plupart du tems seulement des commencemens de phrases palies écrites en jaune. Il est, dans toute son étendue, relatif à *Bodhisatva*.

INDEX DES MOTS PALIS

EXPLIQUÉS DANS CET ESSAI (1).

Akâsi, il fit, page 127, 128.
akousalâ, non vertueux (plur.), 192.
aggamâsi, il vint, 127.
atthâsi, il se tint 127.
anna, autre, 94, 166.
atikkantam, excessif, 99.
atta, là, 91.
attha, (al. *attha*) huit, 211.
attanam ou *attânam*, soi-même, 90.
attano, de soi-même, 107.
attouddesam, là l'indication, 101.
attham, cause, 91.
atthâya, à cause, 107.
atthi, il est, 137, 166, 199.
adâsi, il donna, 127.
aditchtcha, soleil, 94.
adoukkham, difficilement, 192.
anano, sans dettes, 82, 88.
anouññâto ou *anouññâto*, qui a reçu la permission, 106.
anouppatto, acquis, 93.
anoussâvitam, qu'on a fait entendre, 99.
anouhotou, qu'il s'aperçoive, 182.
anesi, il couduisit, 127.
anoadhdham, qui dura la moitié, 80.
antalikkham, atmosphère, 85.
appatisandhikâ, qui ne se rejoint pas, 99.
appameyyo, incommensurable, 92.
appassouto, sans enfans, 92, 99.
abbâkatâ, indifférens, 192.
amoumhi, dans ce, 103, 117.
amhâkam, de nous, 118.
amhi, je suis, 137.
ayam, celui-ci, 117, 207.

(1) Dans la composition de cet Index, nous nous sommes attachés à faire entrer jusqu'aux alliances de mots qui se rencontrent dans l'ouvrage, e qui peuvent offrir quelque difficulté. Comme il en est quelques-unes qu traduites en français n'eussent offert aucun sens, ou même n'eussent pu être traduites, nous avons quelquefois employé le latin; dans les cas suivans par exemple *hotoûti* fiat ecce, *ahanti*, ego ecce, etc.

arannam (al. *araññam*), forêt, 166.
araññá, de la forêt, 89.
araham, vainqueur, 203. (*Voy.* le mot suivant.)
arahato, du vénérable (Bouddha), 12, 207, 210.
ariaam, ennemi (gén. plur.), 203.
alamkato, orné, 82.
asakka, qui ne peut être, 93.
asoukháya, difficile (dat.), 193.
asmi, dans celui-ci, 117.
assa, de celui-ci, 117.
ahanti, ego ecce, 102.
aham, je, 117.
ahampáyasmaato, ego quoque vos, 102.
ahampi, moi aussi, 101.
ahosi, il fut, 127.
ahosoum, ils furent, 127.
ágatchtchha, vas, 122.
ágatchtchhdhi, vas, 122.
ágatchtchhatou, qu'il aille, 125.
ágatchtchhatoúti, eat ecce, 102.
ágatomhiti, je suis venu, 137.
átchikkhi, il raconta, 128, 129.
átchikkhitabbam, on doit mentionner, 207.
áddtabbam, il doit être reçu, 103.
ábádhá, les maladies, 103.
áma, oui, 207.
árabbhi, il commença, 128.
árabbhisoum, ils commencèrent, 128.
ároposi, il fit monter, 135.
ásanena, siége (instr.) 199.
idam, ceci, 117.
iddni, maintenant, 89. 199.
indriyam, organe, 81.
indriyasamvára, l'action de contenir ses sens, 198.
imam, hunc, 117.
imamhá, avec celle-ci, 117.
imassa, de celui-ci, 117.
imáya, par celui-ci, 117.
iminá, avec celui-ci, 117.
imissá, de celle-ci, 117.
ime, ceux-ci, 117.
imesou, dans ceux-ci, 117.
imehi, avec ceux-ci, 117.
outchanto, appelant (plur.), 130.
outchtchhati, il est dit, 94.
oudakám, eau, 199.
oudakathapaaam, placement de l'eau, 199.
ounha, chaud, 96.
outou, saison, 83.
ouddittha, désigné, 88.
oupadjdjham, interrogatoire, 208.
oupadjdjháya, maître, 94, 167.
oupasampannena, par celui qui est admis, 103.
oupáddya, ayant reçu, 130.
oupekkhá, ruse, examen, 95.
oupekkhiadriyam, l'organe de l'examen, 98.
ouppanao, doué, 100.
oupparidevalokam, le monde supérieur des dieux, 137.
ouposatikam, relatif à la cérémonie, 200.
ouphosathassa, fête (génitif), 199.
oubho, tous deux, 83, 106.
ounhá, été, 166.
ouyyamo, effort, 100.

ouyyodjetvâ, s'étant appliqué, 136.
oussâho, effort, 100.
etadeva, cela aussi, 89.
etam, cela, 89, 163.
etâni, ces (neut.), 199.
evaroûpa, de cette espèce, 89, (plur.) 103.
eso, ce, 210.
okâsa, endroit, 86, 161.
okâse, dans le lieu, 103.
otaretvâ, étant descendu, 135.
otâranam, descente, 86.
oloketoum, regarder, 86, 135.
oloketvâ, ayant regardé, 135.
olokento, regardant, 136.
katchtcham, ce qui est à faire, 94.
kanho, noir, 166.
katam, fait, 165.
kattabbo, devant être fait, 152.
katvâ, ayant fait, 82, 91, 129, 135, 184, 211.
kathesi, il raconta, 134.
kathessâmi, je raconterai, 86.
kappâsikam, vêtement de coton, 91.
kamanassa, de l'acte, 113.
kattâ, faiseur, 112.
kamma, acte, 91.
kammano, de l'acte, 114.
karanam, cause, 88.
karananti, causa ecce, 102.
karanadîni, la cause, etc., 85.
karanâdîni, , *id.*, etc., 85, 98.
karaniya, devant être fait, 85, 86.
karitvâ, ayant fait, 135.
karisoum, ils firent faire, 135.
karetabbo, que l'on doit faire faire, 134, 136.
karetvâ, ayant fait faire, 135.
karesi, il fit faire, 135.
karontîti, faciunt ecce, 102.
karoma, nous faisons, 182.
karomi, *etc.*, je fais, 125.
karohi, fais, 125.
karohîti, fac ecce, 102.
kallu, tems, 85.
kasi, labourage, 82.
kâyindriyam, l'organe du corps, 98.
kârupetvâ, ayant fait faire, 135.
kârâpeyya, qu'il fasse faire, 134.
kâriyamâno, fait, 131.
kâreyamâna, que l'on fait faire, 131, 134, 136.
kitchtcham, acte, 167.
kiñtchi, quelque chose, 89.
kim, quoi, 117.
kilitta, fait, 85.
kouttham, lèpre, 95.
kousalâ, vertueux (plur.), 192.
kotchideva, quelqu'un aussi, 89.
kodhano, irrité, 92.
kopanesou, celui qui parmi eux, 101.
koseyyam, vêtement de soie, 83.
khandâ, chapitres, 196.
khamati, il supporte, 103.
khina, aminci, 95.
khomam, vêtement de lin, 83, 95.
gatchtchha, vas, 103.
gatchhato, allant (gén.), 113, 130.
gatchhantam, allant (acc.), 113.
gatchhantassa, allant (gén.), 113, 130

gatchhanto, allant, 113, 130.
gatchtchhâma, nous allons, 182.
gadjo, éléphant, 165.
ganhâti, il prend, 125, 166.
ganhâpeyya, qu'il fasse prendre, 134.
ganhâpesi, il fit prendre, 134.
gato, parti, 131.
gatta, membre, 91.
gantoukâmomhîti, je desire aller, 137.
gandhamâlâdîhi, avec des guirlandes odorantes, etc., 211.
gandhâyatanam, le lieu de l'odeur, 98.
gabbho, matrice, 166.
gahetabbo, que l'on doit faire prendre, 134.
gahetvâ, ayant fait prendre, 134, 135.
gâmâ, du village (abl.), 89.
gâhapetvâ, 135, et *gâhâpetvâ*, 207, ayant fait prendre.
gâhâpetabbo, que l'on doit faire prendre, 207.
gâhiyamâno, saisi, 131.
gimha, été, 85, 96.
gophâlo, pasteur, 87.
ghâna, odorat, 92.
ghânindriyam, l'organe de l'odorat, 98.
tcha, six, 87.
tchakkavatti, empereur souverain, 115.
tchakkhou, œil, 95.
tchakkhoundriyam, organe de l'œil, 99.
tchattho, sixième, 87.
tchatougandha, qui a quatre odeurs, 100.
tchatouttho, quatrième, 91.
tchatouddasî, quatorzième, 166.
tchatouyoga, qui a quatre applications, 100.
tchattâro, quatre, 90.
tchanda, lune, 92.
tcharana, marche, 198, 204.
tchitta, varié, 91.
tchintetvâ, ayant pensé, 86, 136.
tchintesi, il pensa, 134.
tchtchhinno, 131.
tchoulâmani, joyau de tête, 88.
tche, si, 89.
tcheliyam, image de Bouddha, 94, 211.
tcheso, et lui, 101.
djam, ce que, 163.
djânamâno, connaissant, 130.
djânâmi, je connais, 125.
djânitvâ, ayant connu, 129.
djîvitindriyam, le sens de la vie, 98.
djîvitoum, vivre, 86, 129.
djivhâ, langue, 95.
djivhâyatanam, le lieu de la langue, 98.
djivhindriyam, l'organe de la langue, 98.
djîvam, vie, 165.
djîvitoum, vivre, 86, 129.
djñâti (al. *djânâti*), il connaît, 182.
djñânapetvâ, ayant fait connaître, 134.
djñânapeyya, qu'il fasse connaître, 134.

djñânapeyyam, que je fasse connaître, 134.
ññâtam, connu, 166.
thâtoum, se tenir, 129.
tanhâ, soif, 82, 96.
tatiyam, troisièmement, 83, 85.
tatta, ici, 91.
tattha, ainsi, 84.
tatrime, ici ceux-ci, 101.
tad, cela, 116.
tadâ, alors, 210.
tanoumadjima, qui a la taille mince, 94.
tapasso, pénitent, 85.
tabbo, termin. du fut. pass., 93, 132.
tum, cela, 89, 116, 163.
tammatthi, cela est, 82.
tasmâ, par cela, 89, 116.
tasmi, en cela, 89, 116.
tassa, de lui, 12, 93, 116, 166.
tassâ, par elle, 116.
tasseva, de lui aussi, 101.
tayo, trois, 92.
tâ, elles, eux, 116.
tâni, ceux (neut.), 116.
tâm, elle, 116.
tâya, avec elle, 116; par cela, 199.
tâyam, dans elle, 116.
tâva, autant, 162.
tâsam, d'elles, 116.
tâsou, dans elles, 116.
tâhi, avec elles, 116.
titthanti, ils se tiennent, 125.
titthamâno, se tenant, 130.
titthâhi, tiens-toi, 103, 122.
tina, gazon, 83, 160.
tinni, trois, 85, 92.
tîni, trois, 85.
tounhi, en silence, 89, 96.
toumhâkam, de vous, 118.
toumhe, vous, 118.
toumhesou, en vous, 118.
te, à toi, 103, 207; eux, 116.
tena, avec lui, 116.
teneva, ainsi, par cela, 210.
telam, huile, 83.
tellokkam, les trois mondes, 165.
tesam, deux, 116.
tesou, en eux, 116.
tehi, avec eux, 116.
tthi, il est, 137.
tvam, toi, 118.
thapesi, il plaça debout, 135.
dakkhina, méridional, 95.
dadâmi, je donne, 125.
dansanam, vue, 166.
dassâmi, je donnerai, 121.
dassetvâ, ayant fait voir, 136.
dâtvâ et *datvâ*, ayant donné, 129, 210.
dittha, montré, 95, 131.
ditthi, vue, 83, 95.
dinno, donné, 184.
dippa, île, 84.
diyamâno, donné, 131.
divaso, jour, 165.
disâ, les lieux, 211.
disvâ, ayant vu, 129.
dipa, île, 84.
doukkhâya, difficile, (dat.), 192.
doutchtcharita, mauvaise conduite, 100.
doutiyam, secondement, 84.

douppameyya, difficile à mesurer, 100.
doullabha, difficile à prendre, 100.
desissâmi, j'indiquerai, 121.
doso, péché, 87, 90.
dvâpi, deux aussi, 101.
dve, deux, 106.
dhammâ, les devoirs, 90, 106, 163; qualités, 192.
dhammâyatanam, le lieu du devoir 98.
dhammo, loi, 91.
dharetabbo, que l'on doit faire contenir, 136.
dhârayâmîti, contineo ecce, 101.
na, non, 103.
nakkhamati, il ne supporte pas, 103.
natthi, il n'est pas, 101.
nappadjânâti, il ne sait pas, 103.
namo, adoration, 12, 90, 163.
nâga candidat, 207.
nâmâti, nomen ecce, 102.
niggaham, limite, 92, 99, 166.
nitchtcham, toujours, 167.
nitthito, déterminé, 95, 131; fini, 191.
nidâna, moyen de purification, 199.
nibbânam, annihilation, 95 195.
nivedesi, il annonça, 134.
pakaranam, livre, 191.
pakkho, la moitié du mois, 167.
padjânâti, il sait, 103.
paññâbalam, la force de la science, 195.
paññendriyam, l'organe de la science, 194.
pañño, instruit, 92, 210.
pati, vers, 87, 164, 166.
pathamam, premièrement, 87, 92, 162, 207.
pathamo, le premier, 164.
panha, question, 96.
pati, vers, 164.
patito, tombé, 131.
patta, coupe, 85, 91, 165.
pattatchivaram, le vêtement et la coupe, 207.
patta, acquis, 90, 92.
padakkhinam, salut respectueux, 211.
padipaoudjdjalanam l'acte d'allumer la lampe, 199.
padipakitchtcham, l'office de la lampe, 199.
padipo, *padipho*, (et *padîpho*), lampe, 85, 87, 199.
panno, acquis, 131.
pamânam, preuve, 88.
pamoutto, lancé, 166.
paramam, supérieur, 196.
paripounnam, accompli, 85.
paribhodjdjauiya, qu'on doit manger, 199.
parisâ, assemblée, 114.
pavisitvâ, étant entré, 129.
pavedesi, il proclama, 134.
passamâno, voyant, 130.
passâmi, je vois, 124.
passi, il vit, 128.
pâno, souffle, 88, 92.
pâsâdo, (al. *phâsâdo*) palais, 92.
pitounam, des pères, 112.
pitousou, dans les pères, 112.

pitouhi, par les pères, 112.
poutchtchhati, il interroge, 182.
poutchtchhi, il interrogea, 128.
pouñña, pur, 94.
pouññakammena, par l'action vertueuse, 210.
pounnam, plein, 91.
pouttâ, les fils, 106.
pouthou, terre, 83.
pounâ, de nouveau, 89.
poubba, ancien, 85, 91, 95.
pouphpham, fleur, 80.
pourisindriyam, le sens de l'humanité, 98.
pouriso, homme, 156, 163.
poûdje, il honora, 135, 211.
pesesi, il envoya, 134.
phanita, préparé, 87.
phâtimokkha, favorable ou contraire au salut, 198.
phâtimokkhouddesato, par l'ordre du Phâtimokkha, 98.
phâniya, devant être bu, 85, 199.
bahouññâtino, ceux qui savent beaucoup, 115.
bahoussouto, qui a beaucoup d'enfans, 99.
bouddha, éveillé, 131.
bodhisatto, vérité de l'intelligence, (Bodhisatva), 90.
bodhisattoti, Bodhisatva ecce, 102.
bodhesi, il fit connaître, 134.
byañdjanam, barbe, 93.
byâharissâmi, je dirai, 93.
byodha, multitude, 93.
bhagavâ, le seigneur (Bouddha), 113.
bhagavâ, le seigneur (Bouddha), 89, 113.
bhagavato, du seigneur, 12, 90.
bhante, seigneurs, 207.
bhaddha, fortuné, 91.
bhabbo, devant être, 93, 95, 132.
bhavâmiham, je suis, 101.
bhavâmihanti, sum ego ecce, 102.
bhâsitoum, parler, 129.
bhâsiyamâno, interpellé, 131.
bhikkhou, mendiant, 86, 90.
bhikkhounâ, par le mendiant, 103.
bhikkhoû, les mendians, 163.
bhinno, coupé, 131, 184.
bhoudjdjhitvâ, ayant mangé, 129.
bhouñdjissâmi, je mangerai, 121.
magga, chemin, 85, 91.
madjha, milieu, 94.
manindriyam, l'organe de l'esprit, 98.
manoussalokam, le monde des hommes, 137.
manoussânam, des hommes, 93.
manousso, homme, 166.
mam, moi, 117.
mama, de moi, 117.
mayâ, avec moi, 117.
mayi, en moi, 117.
mayham, à moi, 117.
mahâoussâham, grand effort, 98.
mahoussâham, grand effort, 98.
mahoussâho id., 101.
mâtâ, mère, 112.
mâtâpitaro, le père et la mère, 112.

mâtâpitouhi, par le père et la mère, 106.
mitta, ami, 91.
moukham, face, 164.
moutta, délivré, 90, 165.
me, de moi, 117.
methouno, qui ad coitum pertinet, 83.
methounoupasanhita, iis quæ ad coitum pertinent deditus, 98.
mokkho, salut, 95, 167.
mhi, je suis, 96.
yam, lequel, 89, 163.
yamaka, observance religieuse, 191.
yasso, gloire, 85.
yâtchati, il cherche, 125.
yâva, autant que, 162, 163.
yâvadeva, autant aussi, 89.
youtta, joint, 90, 165.
yovanam, jeunesse, 163.
rakkhaso, *Râkchasa*, mauvais génie, 157.
radjatam, argent, 165.
raññò, du roi, 115.
ratti, nuit, 85.
râdjâ (al. *râdja*), ô roi! 115.
râdjâ, le roi, 115.
râdjânam, regem, 115.
râdjoûnam, des rois, 115.
riddho, qui réussit, 160.
roukkha, arbre, 83, 95.
roukkhoupama, semblable à un arbre, 98.
roûpam, forme, 87.
roûpakkhandho, section de la forme, 99; id. *rouppa*, 196.
roûpappamâṇa, preuve de la forme, 93, 99.
roûpappasanna, démonstration de la forme, 93, 99.
roûpham, forme, 87.
lakkhaṇam, signe, 95, 166.
labhati, il prend, 125.
lokavid, qui voit le monde, 89.
lokouttara, supérieur dans le monde, 98.
loko, monde, 165.
vatchanam, discours, 165.
vaṇidjdjha, commerce, 94.
vaṇṇa, couleur, 91, 166.
vattabbam, devant être dit, 90.
vattamâna, se trouvant être, 91.
vatthou, chose, 95.
vatvâ, ayant agi, 129.
vadâhi, parle, 122.
vasso, année, 91.
vidjâyi, il engendra, 128.
vidjdjati, il est connu, 183.
vidjdjanti, ils sont connus, 119.
vidjdjâ, 167; et *vidjdjhâ*, 94, science.
vidjdjâtcharaṇa, marche de la science, 204.
viññâṇakkhandho, section de l'intelligence, 99, 196.
vitakka, raisonnement, 91.
vitamalam, sans péché, 85.
vipassano, faculté de voir nettement, 196.
vippati, vers, 92.
viyatimaññati, il méprise, 93.
viyalamkato, orné, 93.
viriyam, force, 94.

viriyabalam, force de la vigueur, 195.
viriyindriyam, l'organe de la force, 98, 194.
vivadamâno, se disputant, 130.
visadjesi, il abandonna, 134.
visatthi, abandonnement, 83.
visati, il entre, 182.
visâlakkhi, qui a les yeux bien fendus, 95.
viharatîti, dicit ecce, 101.
visati, et *vissati*, vingt, 84.
voutchtchati, il est appelé, 119.
voutchtchamâno, étant appelé, 131.
voutto, dit, 131.
vedanâkkhandho, chapitre de la perception, 196.
vedanâya, perception, 192.
vedissâmi, je comprendrai, 121.
sakka, nom d'Indra, 91.
sakkhi, il put, 128.
sañkhâtam, compté, 93, 166.
satchtcham, vérité, 94, 167.
saññâkkhandho, chapitre de la conscience, 196.
satindriyam, l'organe du souvenir, 194.
satibalam, la force du souvenir, 195.
saddâbalam, la force de la foi, 195.
saddindriyam, l'organe de la foi, 194.
saddhamma, avec le devoir, 99.
saddhissa, ressemblance, 85.
santi, ils sont, 103.
sappi, beurre clarifié, 90, 91.
sappouriso, avec un homme, 99.
sabba, tout, 91, 95, 118.
sabbe, tous, 118, 166.
sabbepi, tous aussi, 101.
sabbesou, dans tous, 118.
sabbehi, avec tous, 118.
sabbeheva, omnibus quoque, 102.
samato, tranquillité, 196.
samâdhindriyam, organe de la méditation, 99, 194.
samâdhindriyam, organe de la méditation, 99.
samâdhibalam, force de la méditation, 195.
samkappa, volonté, 94.
samkârakkhandho, chapitre de la compréhension, 196.
samghâti, vêtement bouddhique, 207.
sampanna, doué, 198, 204.
sampayouttâ, qui servent pour, 192.
sampâdeti, il obtient, 86.
sambouddhassa, de celui qui est intelligent (Bouddha), 12.
sammadjdjanakaraṇam, instrument à balayer, 199.
sammadjanî, balai, 199.
sammâ, parfaitement, 12, 87, 93.
sammâditthi, la vue droite, 195.
sammâvâyâmo, l'application droite, 195.
sammâsangkappo, la volonté droite, 195.
sammâsati, la mémoire droite, 165.
sammâsamâdhi, la méditation droite, 195.
sammâsambouddho, complète-

ment intelligent, 193, 207.
sumvârena, restriction, (instr.) 198.
saramâno, allant, 130.
sarira, corps, 85, 86.
sâ, elle, 116.
sâdhoûti, bonum ecce, 102.
sâvitam, qu'on a fait entendre, 130.
si, tu es, 106.
sittho, ordonné, 87, 95, 166.
sippa, métier, 94.
siyâ, qu'il soit, 137.
siri, bonheur, 93.
sissa, tête, 85, 87, 91.
sissatchtchhinno, qui a la tête coupée, 99.
soukham, bonheur, 196.
soukhâyu, facile (dat.), 192.
soukhindriyam, l'organe du bonheur, 98.
souggato, bien parti (Bouddha), 99.
souñña, vide, 94.
sounâtou, qu'il entende, 83, 125, 182.
sounoma, nous entendons, 125.
souto, entendu, 131.
soutvâ, ayant entendu, 129.
souddho, purifié, 131.
souppameyyo, commensurable, 92.
soubhou, qui a de beaux sourcils, 92.
souriyâlokassa, de la lumière du soleil, 199.
soûriya, soleil (al. *souriya*), 94.
souvanditvâ, ayant adoré, 211.
sey, qu'il soit, 137.
sela, rocher, 83.
so, lui, 90, 116, 163.
sotam, oreille, 92.
sotoum, entendre, 92.
sossâmi, j'entendrai, 121.
sossati, il entendra, 179.
soso, phthisie, 87.
svagga, ciel, 91.
hattha, main, 95, 166.
hattâ, meurtrier, 112, 203.
haneyyoum, qu'ils tuent, 125, 126.
hammiyam, palais, 91, 94.
haritattâya, l'action de verdir, (dat.), 90, 108.
hiri, modestie, 93.
hiriyâya, id. (instr.) 204.
hetoussampayoutta, joint à la cause, 99.
hoti, il est, 182.
hotou, qu'il soit, 125, 161, 164.
honti, ils sont, 86, 108.
honto, étant (plur.), 130.
hohi, sois, 122.
hohîti esto ecce, 102.

FIN.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Page 82, l. 2, *après m*, *ajoutez* radical.
l. 26, *alamkritah*, *lis. alañkritah.*
l. 28, *trichnâ*, *lis. trichṇâ.*
— 83, l. 2, *visatti*, *lis. visaṭṭhi.*
l. 14, *mœtounah*, *lis. mœthounah.*
— 86, l. 24, il pense, *lis.* ayant pensé.
— 88, l. 5, s'explique toujours, *lis.* presque toujours.
— 90, l. 24, *âtmanam*, *lis. âtmânam.*
— 91, l. 6 et 7, alors, *lis.* ici.
l. 31, *après rta*, *ajoutez rtha.*
— 93, l. 13, *manouchyânâm*, *lis. manouchyâṇâm.*
l. 22, je saisirai, *lis.* je dirai.
l. 27, *vyalamkritah*, *lis. vyalañkritah.*
— 94, l. 7, *au lieu de* V, *lis.* Y.
l. 15, *aditya*, *lis. âditya.*
l. 21, *shounya*, *lis. shoûnya.*
l. 26, *samkalpa*, *lis. sañkalpa.*
— 95, l. 22, *chth*, *lis. chṭh.*
— 98, l. 20 et 27, *oussahâm*, *lis. oussâham.*
— 99, l. 25, *pamâno*, *lis. pamâṇo.*
— 100, l. 8, donner à lieu, *lis.* donner lieu.
— 103, l. 7, *okase*, *lis. okâse.*
l. 10, *samkâtam*, *lis. sañkhâtam.*
l. 19, *kchamati*, *lis. kchamate.*
— 108, l. 12, *ahmi*, *lis. amhi.*
— 111, l. 28, *oûsou*, *ajoutez* et *ousou.*
— 119, l. 24, *après la phrase :* Si le Pali, etc., *ajoutez :* Remarquons en outre, que les verbes qui, en Samskrit, n'ont que la forme moyenne comme *kchamate*, ont en Pali la forme active *khamati* d'après l'exemple que nous avons donné plus haut page 103.
— 121, l. 2, *ajoutez :* M. Bopp a déjà fait cette remarque dans une note de son *Ardschuna's Himmelreise*, p. 99, relativement au verbe *as ;* mais il faut peut-être lui donner plus d'extension que ne lui en reconnaît ce savant.
— 125, l. 10, *shrinomah*, *lis. shriṇoumah.*
— 129, l. 22 ; dans la colonne du Samskrit *dâtvâ*, *lis. dattvâ.*

Page 130, l. 17, *outchantá*, *lis. outchanto.*
l. 23, annonçant, *lis.* se disputant.
— 131, l. 1, *voutchtchamano*, *lis. voutchtchamâno.*
l. 9, détruit, *lis.* donné.
— 135, l. 1, *thapesi* : on trouve aussi *ṭhapesi*, ce qui, d'après l'analogie, paraît plus régulier, car on a déjà vu *ṭhâtoum* ; cela nous ramène à la racine samskrite *chṭhâ*. Mais ce groupe, qui devrait se changer en *ṭṭhâ*, perd son premier *ṭ*, à moins qu'il ne soit précédé d'un mot terminé par une voyelle brève. Ainsi on trouve *Vie de Mahâsatta*. (Supr. p. 211.) *Sopanaṭṭhâtoum asakkonto : lui incapable de se tenir debout.* (Fol. 23 v°.) Voy. supr. p. 92, 99 et 103.
l. 21, *gâhapetoâ*. Nous suivons ici exactement l'orthographe des manuscrits Pali-Siamois, et notamment de la *Vie de Mahâsatta*, fol. 7 v°; mais dans le *Kammouva*, on trouve *gâhâpetoâ* avec deux *â* longs. Voy supr. p. 207.
— 149, l. 2, *Phâtimokka*, *lis. Phâtimokkha.*
— 153, l. 6. Il faut compléter ce que nous disons ici du *Kavi* par les remarques ingénieuses de M. *de Schlegel*, insérées dans l'*Indische Biblioth.*, n° IV, p. 408. Ce savant a très-heureusement rectifié ce que les vues de M. Craufurd avaient d'inexact.
— 155, l. 11, प्राकृतिः *lis.* प्रकृतिः
l. 18, Prkârit, *lis.* Prâkrit.
— 156, l. 19, *Bhâmata*, *lis. Bhâmaha.*
— 161, l. 10, *asvah*, *lis. ashvah.*
— 162, l. 20, *rôuwam*, *lis. rodvam.*
— 166, l. 2, *gabbo*, *lis. gabbho.*
l. 23, *sankhâdam*, etc., *lis. ces mots avec ñ.*
— 195, l. 19, *samyakdjîvah*, *lis. samyagdjîvah.*
— 196, l. 18, *saññâkkhando* ; il faut lire dans ce mot et dans les suivans, le mot *khandho* avec le *h* que l'on voit dans le même mot aux lignes qui précèdent et qui suivent.



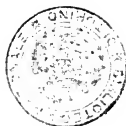

BIBLIOTECA NAZIONALE DI TORINO

…ois du Phâtim…

 តា *tâ* ដា *ṭâ* ភ *vi.*

ឌ *ṭi* ទុ *nou* ហ៊ា *ho*

ជ្ឈ *tchtchha* ញ *ña*

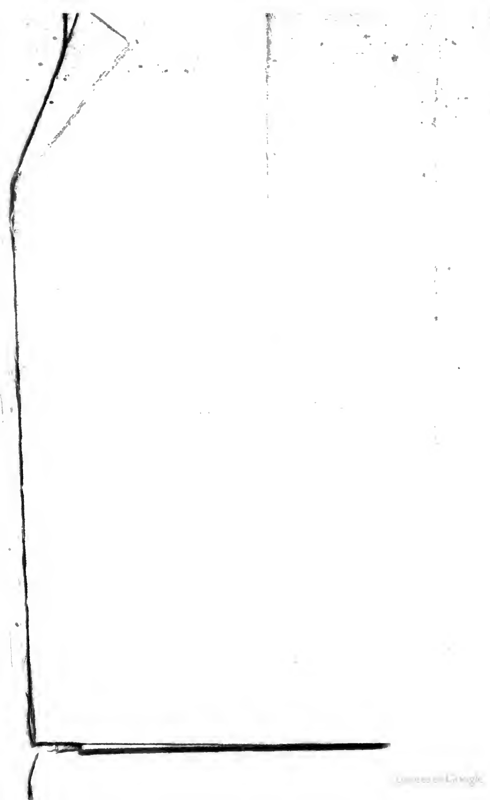


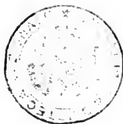
[illegible]
[illegible]
[illegible]

Formentin.

DJ	[illegible] [illegible]	[illegible]	[illegible]
DJH	[illegible]	„	„
Ñ	[illegible]	[illegible]	[illegible]
Ṇ	[illegible]	„	„
T	[illegible] [illegible]	[illegible]	[illegible]
L	[illegible]	[illegible]	[illegible]
V	[illegible] [illegible]	[illegible]	[illegible]
S	[illegible] [illegible]	[illegible]	[illegible]
H	[illegible]	[illegible]	[illegible]







2

